SPHERE ● DARK CITY ● LE LOUP-GAROU DE PARIS

112

Mad Movies

Ciné Fantastique

He's back !

JOHN CARPENTER

ouvre la chasse aux

VAMPIRES

spagne : 700 Pts
uisse : 8 F - RCI : 2800 CFA
elgique : 180 FB - Canada : 7,50 $

I 2016 - 112 - 25,00 F - RD

THE X FILES™

UN NOUVEL X-FILE INÉDIT !

MULDER EST-IL MORT ?

DOSSIER 9 REDUX

EN VENTE EN VIDEO

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 112

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Julien Carbon
Betty Chappe
Peter Parker
Bruno Terrier
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh

Correspondant à Los Angeles
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Night Creatures

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Mars 1998

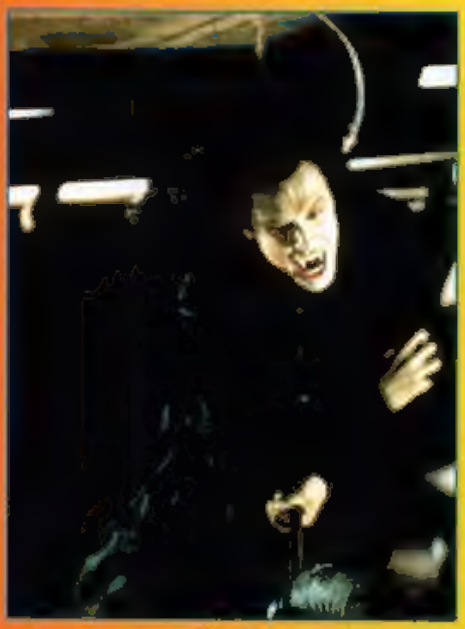
Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Viviana Andriani, Manuel Attali, Carole Chainard, Philippe Christin, Nathalie Dauphin, Marie Dion, Marquita Doussaint, François Frey, Muriel Kastinger, Anne Lara, Pascal Launay, Laurence Laurelut, Fanny Lissie, Christophe Lizon, Bruno Maccarone, Olivier Margerie, Floriane Mathieu, Elisabeth Meunier, Sandrine Meunnier, Joseph Rémus, Robert Schlockoff, Laurence Zylberman.

Sommaire



Vampires

Dark City

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Avis Chiffrés

11 - Abonnement

12 - Dark City
Six ans après The Crow et la tragique disparition de Brandon Lee, Alex Proyas revient au cinéma avec une grande œuvre de science-fiction, d'inspiration très littéraire. Toujours porté sur par un incroyable imaginaire visuel, Proyas n'en néglige pas moins de soigner l'histoire de **Dark City**, où quand un amnésique enquête pour découvrir qui tire les ficelles de cette «sombre ville».

16 - Vampires
Bien que tout à fait divertissants, les derniers films de John Carpenter n'étaient pas à la hauteur de ce que sait faire le Maître. Démonstration avec **Vampires**, prototype démonstratif de série B fantastique, où chaque plan est marqué du sceau de l'amour du genre. Ça fout la trouille, ça charcle, c'est drôle, c'est touchant... C'est beau comme du B !

24 - Le Témoin du Mal
Quand un cinéaste formé et éduqué sur de très bonnes séries policières tire le diable par la queue, cela ne donne pas forcément le polar fantastique qu'on était en droit d'attendre. Un comble pour un film qui aurait nécessité une réelle intimité avec le surnaturel, qualité qui fait défaut à Gregory Hobbs.

26 - Sphere
Dustin Hoffman, Sharon Stone et Samuel Jackson cachetonnent dans un suspense sous-marin qui n'a peur de rien : ni du ridicule, ni d'ennuyer son public, ni de toucher le fond par rapport aux sommes investies. On a rarement vu mega-production aussi mal foutue, aussi dénuée de toute originalité, aussi avare en effets spéciaux. On prédisait le naufrage de **Titanic**. C'est finalement **Sphere** qui boit la tasse !

30 - Kissed
Présenté à la Quinzaine des Réalisateurs du dernier Festival de Cannes, **Kissed** aborde l'amour nécrophile avec plus de finesse que Jorg Buttgereit et ses **Nekromantik**. Rencontre avec la réalisatrice et l'actrice principale autour d'un des derniers sujets tabous.

32 - Bienvenue à Gattaca
Premier long métrage pour un jeune d'origine néo-zélandaise et coup de maître. Thriller génétique et parabole généreuse sur ces imperfections qui créent l'individu, **Bienvenue à Gattaca** exprime l'une des angoisses motrices de cette fin de siècle, le détournement de la science au profit d'une société nazifiante, où les individus sont inégaux avant même la naissance.

36 - Les mondes onirique de Jos Stelling
Sortie française tardive pour deux perles du cinéma hollandais. **L'Illusionniste** et **L'Aiguilleur**, des merveilles d'imagination, de poésie et d'ensorcellements vers d'autres univers si proches, au-delà des barrières d'une perception plate du monde. Leur auteur, Jos Stelling, est de ces cinéastes qui gagnent à être connus, justement parce qu'ils ne font rien pour.

40 - Flubber
Robin Williams fait son numéro habituel dans cette comédie familiale où un savant fou découvre une nouvelle source d'énergie : du caoutchouc volant. Les Mayfield, réalisateur de cette «chose», s'explique.

41 - Le Loup-garou de Paris
Quinze ans pour accoucher d'une suite au film culte de John Landis : ce n'est jamais bon signe. Et en effet, **Le Loup-garou de Paris** reprend toutes les recettes du **Loup-garou de Londres**, sans jamais parvenir à bien cuisiner les ingédients. Anthony Waller (**Témoin Muet**) défend son film, Grand Prix Fantastic'Arts 98 !

44 - Dr Wai
Le réalisateur des **Histoires de Fantômes Chinois** rencontre la star des **Il Etait une Fois en Chine**. Le résultat, sérialesque, est un savant décalque des aventures d'Indiana Jones. Bonus : des combats complètement fous comme seuls les kung fangais en ont le secret.

Sphère

48 - Le Masque de Cire
Ce qui aurait dû être le dernier film de Lucio Fulci se transforme en premier essai derrière la caméra du maquilleur transalpin Sergio Stivaletti. Supervisé par Dario Argento, cette nouvelle version de **L'Homme au Masque de Cire** est un véritable film d'horreur gothique, une sorte d'hommage à Mario Bava, le gore en plus. Un vrai petit bijou !

50 - Halloween 6 : La Malédiction
Il revient... et on n'est pas content ! Michael Myers est bien gentil, mais tout comme Jason, il n'effraie même plus les grands-mères. Adulé par une secte et poursuivi par Tommy Doyle dans ce sixième épisode, il commet quelques meurtres et attend les résultats au box-office pour connaître la suite de sa carrière. Manque de pot, on peut déjà se préparer à un septième film !

52 - 20.000 Lieues sous les Mers
Une ambitieuse et académique adaptation TV du roman de Jules Verne. Avec un Capitaine Nemo anticonformiste interprété par le toujours flegmatique Michael Caine. De la confection décente, mais qui aurait demandé à sortir des sentiers battus pour imposer un regard moderne sur l'un des chefs-d'œuvre de la littérature fantastique et d'aventure.

55 - Vidéo et Débats

60 - Rayon Laser

63 - Mad'gazine

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

NOTULES LUNAIRES

■ Les extraterrestres ne prolifèrent plus exclusivement dans le cinéma américain. Les producteurs chinois de Hong Kong s'y intéressent aussi. En témoigne **He Comes from Planet K** de Joe Ma Wai-ho, une parodie qui taille quelques costards à **Rencontres du Troisième Type**, **Men in Black** et **X-Files**. Le film montre comme il se doit une terrienne engrossée par des aliens curieux de l'espèce humaine. A une vitesse supersonique, elle donne naissance à un bébé qui ne le reste pas longtemps. Croissance rapide pour l'hybride affublé d'antennes dignes de celles d'un escargot. Baptisé PK, le rejeton possède évidemment quelques pouvoirs très particuliers qui suscitent bien des convoitises...

■ L'effet **Godzilla** commence à se faire sentir dans la production américaine. Alors que le producteur Charles Band ressort un nanar vieux de deux ans de son placard, **Kraa ! The Sea Monster** (voir notules *Mad* ...), pour profiter de l'aubaine, *Fox Television* répond au titanesque dragon de Roland Emmerich et Dean Devlin par **Gargantua**, une histoire de dinosaures arrachés à leur sommeil millénaire par un séisme

EDITORIAL

Comme tout un chacun, je voulais vous parler du **Titanic**, de mon émotion totale, de ses entrées faramineuses, du grand spectacle à l'état pur, et puis soudain je me rends compte d'un truc ballot comme tout : **Titanic**, je l'ai pas encore vu, dites donc ! Oui, je sais, je suis le dernier encore en vie. Dans les dîners en ville, j'ai honte, vous savez : *«Dites-moi, très cher, vous n'iriez pas vu le* **Titanic** *par hasard ?»*, *«Mais pas du tout, petite madame, il a disparu ? Si vous voulez, je vous passe le moutarde à la place»*... La honte, je vous dis...

C'est pas ma faute : plus les gens sont nombreux à faire ensemble la même chose et plus j'aspire à faire exactement le contraire. C'est de naissance...

Pendant ce temps, je devais être ailleurs. En train de visionner **Vampires**, par exemple. Un film barbare et novateur. Du vrai Carpenter jusqu'au bout des ongles. Et puis, si Christopher Lee voit ça, quelle claque ! Des vampires avides d'immortalité, de luxure, de pouvoir, qui se livrent à la lutte d'influence au point de corrompre jusqu'aux Cardinaux. Un film où même les Evêques ne croient plus au paradis, un comble ! Une incroyable chasse aux vampires dans une imagerie très western où l'on déniche les créatures comme des animaux nuisibles, suivant un cérémonial barbare et étonnamment visuel et sur une musique tonitruante, excessive, épique et bien sûr signée John Carpenter (free-son garanti !). Là encore, du grand cinéma en toute liberté, étonnant pour l'époque, privilégiant l'action et se moquant bien des modes...

Mais, bon, c'est pas tout ça, j'aimerais maintenant observer une ligne de silence :

Voilà, merci. L'affaire me semble en effet assez sérieuse, car figurez-vous que Jean Tiberi vient de m'écrire. Déjà, quand j'ai vu sur l'enveloppe «La Mairie de Paris», je me suis dit aussitôt : *«Ça y est, ils ont retrouvé mes mouffles»*, mais non, il s'agissait de tout autre chose. Me tenir au courant du bon déroulement de la Coupe du Monde de Football, laquelle va se dérouler je ne sais plus quand, je ne sais plus où (*«Maître Yvon soufflait dans son biniou...»* disait Victor Hugo !), mais de plus amples informations devraient nous parvenir dans les prochains jours. Les média ont toujours su faire la part des choses entre le futile et l'essentiel. Récemment, ils s'inquiétaient de l'incidence d'une probable deuxième guerre du Golfe sur la couverture journalistique des jeux d'hiver de Nagano. Du genre si on pouvait pas différer un peu les hostilités pour laisser passer les médailles. Le bon goût, quoi...

Inutile de dire que Tiberi n'y va pas par quatre chemins : *«Je souhaite que la Coupe du Monde de Football permette de dynamiser l'activité des commerces et des P.M.E. de Paris et favorise les retombées économiques pour ces professions»*. En clair, on va se faire plein de blé ! Oui, oui, *Mad Movies* aussi, c'est écrit en toutes lettres, je vous dis, et c'est signé en plus, attendez, je vous passe le carton :

Impressionnant, non ?

En clair, l'opération vise à proposer aux P.M.E. une charte dénommée *«Bienvenue à Paris»* (peut-être un peu ronflant comme libellé, moi j'aurais appelé ça *«Bienvenue à la rue Mansart»*, c'était aussi joli et pour le coup ça restait discret...). Charte, donc, comme quoi l'entreprise s'engage à *«prendre une initiative pendant la Coupe du Monde de Football 1998»* et, comme il s'agit d'un concours, un jury nommé par la Mairie de Paris décernera deux Prix pour récompenser les initiatives les plus originales.

Bon, écoutez, dès qu'il s'agit d'argent l'imagination ne me fait pas défaut et je pense avoir trouvé l'idée du siècle : pendant la durée de la Coupe, je m'engage sur l'honneur à partir le plus loin possible dans un pays où l'on ignore jusqu'au mot football tout, je sais, je sais parti pour un long voyage, mais j'ai un mois et demi, aussi, et surtout à ne pas tourner le moindre bouton de radio ni de télévision pendant l'orage. Plus original, tu meurs et je ne vois pas comment l'argent pourrait cette fois nous échapper. Ou alors il n'y a pas de justice. Quoi ? Des magouilles à la Mairie de Paris, euh... là, vous m'étonnez...

Jean-Pierre PUTTERS

■ **Highlander** fait décidément long feu. Malgré sa nullité, **Highlander III** a enrichi ses producteurs et la série TV fonctionne du feu de dieu... Continuons donc à exploiter le filon. *Miramax* produit **Highlander : The Search for Connor**, alias **Young Highlander**. Prétexte de cette séquelle patiemment attendue quoique le scénariste du premier, Gregory Widen, reprenne du service : la rencontre Christophe Lambert (l'Ecossais pure malt ciné) et Adrian Paul, son successeur et petit frère à la télévision. Historique, cette réunion de famille d'immortels ? Non, puisque les deux comédiens s'étaient déjà croisés sur le plateau du pilote de la série TV.

Pour faire bonne mesure, *Highlander* (la série TV cette fois) se paie une déclinaison féminine comme *Xena-Princess Warrior* le fit avec *Hercule*. Il s'agit de *Highlander : The Raven*.

■ **Blade Runner, Total Recall, Planète Hurlante**... À ces adaptations cinématographiques des romans de Philip K. Dick, il faudra prochainement ajouter **Valis : Radio Free Albemuth**, un projet sur lequel planche le débutant John Alan Simon. Inspiré de plusieurs nouvelles du grand écrivain, **Valis** cause évidemment d'univers parallèles, de paranoïa latente via une intelligence extra-terrestre qui, depuis des millénaires, tire les ficelles du destin de l'humanité grâce à un réseau de satellites gravitant autour de la Terre et altérant la perception de la réalité de ses habitants. Ne voilà-t-il pas le scénario de **Dark City** ? En connectant directement Richard Nixon et l'affaire des micros du Watergate, **Valis** se place également dans la mouvance de la série *Dark Skies* dont l'un des interprètes principaux, le comédien J.T. Walsh, vient de succomber à l'âge de 54 ans des suites d'une crise cardiaque...

■ Successeur de Van Damme dans **Bloodsport 2** et **3**, Daniel Bernhardt tourne actuellement **G-2** sous la direction de Nick Rotundo. Proche du **Maître d'Arme** avec Lorenzo Lamas, **G-2** s'articule autour d'une épée magique, celle qui permit il y a 2.000 ans à un féroce conquérant mongol de mettre le monde à sa botte. Entre de mauvaises mains, elle pourrait nuire à la paix du monde. C'est ce que doit empêcher Richard Conlan, élu désigné par des rêves prémonitoires en cette année 2010.

■ En dépit de ses apparences vampiriques, **The Strangers**, une série Z signée Charles Solomon Jr. et Peter Cohl, est un authentique film de loup-garou dans la tradition. Logique dans ce cas que son héros, Trent, souffre de lycanthropie les nuits de pleine lune. Il se déplace de ville en ville, laissant après lui nombre de cadavres en charpie. L'amour va-t-il lui permettre de surmonter son mal, de vaincre la malédiction ? Possible, car Trent voue une passion sans borne à Pearl. Reste que son ex, loup-garou elle aussi, se ramène, flanquée de son nouvel amant et menace sérieusement ses projets de guérison...

■ Faute de John Carpenter un temps pressenti, Mathieu Miner (**Warlock, House, Vendredi 13 II** et **III**) qui tourne actuellement **Halloween 7**, alias **Halloween : H20** dans lequel Jamie Lee Curtis reprend le rôle de Laurie Strode. Vingt ans après, elle n'étudie pas mais elle enseigne, tandis que Michael Myers rôde toujours aux environs. Robert Forster et Charles S. Dutton participent également à l'hécatombe.

BALADE EN FORÊT

À la fois producteur, réalisateur, scénariste et comédien, l'Australien Mark Stone perpétue la tradition d'un fantastique déjanté à petit budget. Dans l'épaisse forêt du Queensland, il vient d'achever **Bloodrush**, une série Z zarbie que son auteur décrit comme la combinaison de **Predator** et de **Trainspotting**. S'y mêlent donc arts martiaux, gore, science-fiction et randonnée. Prétexte à ce ragoût surnaturel : le vaisseau spatial d'un alien s'écrase sur terre. Très inspiré de **La Mutante**, le monstre ne vient pas en paix. Il s'attaque à tous les humains qui lui passent à portée de pinces. À savoir un groupe de paramilitaires hargneux et des sportifs idiots. La créature massacre copieusement tout ce petit monde. D'où des effets spéciaux à grand renfort de barbaque et d'hémoglobine. Mark Stone ne néglige pas au passage un zeste de cul, quelques effluves de marijuana... Un homme de goût décidément.

Prompt au renouvellement de son registre, il se prépare à tourner son deuxième long métrage, un croisement entre **Forrest Gump** et **Karaté Kid** basé sur l'histoire de son frère Glenn, handicapé des jambes, mais qui décrocha néanmoins la médaille d'argent d'un championnat de Taekwondo en 1970.

Bloodrush. *Un monstre extraterrestre, mais femme jusqu'au bout des pinces...*

■ Profitant de l'intérêt du public pour les grandes catastrophes naturelles, le producteur-réalisateur Phillip Roth (**Digital Man, Prototype, A.P.E.X.**) travaille à **Storm** dont il confie la mise en scène au comédien Vincent Spano. **Storm** illustre un thème rarement traité dans le fantastique : le contrôle du climat de la planète (on se rappelle peut-être de **La Planète des Monstres**, dans la série des **Godzilla**, où une fraction militaire cantonnée sur une île travaillait à un tel projet). Celui-ci s'effectue par l'intermédiaire d'une fusée qui, le 23 août 1992, provoque une série de désastres sur la région de San Francisco. Quoi de plus normal que les autorités enterrent cette expérience et mettent séismes et ouragan sur le compte des caprices de la nature ? Sept ans plus tard, une branche très secrète du gouvernement, Track 2, s'empare de cette invention diabolique. Son but : bouleverser les conditions météorologiques de la planète de manière à imposer un nouveau et très sectaire pouvoir économique. Deuxième test, deuxième fiasco. Résultat : un super-ouragan menace de balayer Los Angeles de la carte des États-Unis... Quand la science en folie s'allie ainsi aux exigences de l'économie de marché, il ne reste plus qu'à prier...

FLASHES

● Leonard Nimoy tourne actuellement la mini-série *Brave New World* d'après «Le Meilleur des Mondes» d'Aldous Huxley, satire cinglante d'un monde futur mécanisé où les savants anéantissent l'individualisme et forgent des citoyens standards des l'enfance. Reste qu'une erreur de laboratoire peut permettre à un homme Alphan de s'éveiller à la conscience...

● *20th Century Fox* offre à Tim Burton de produire **Goosebumps le Film**. **Goosebumps**, c'est en France *Chair de Poule*, à savoir des bouquins fantastiques et des téléfilms de terreur pour les gamins...

● Tim Burton toujours. Le réalisateur de **Ed Wood** et **Mars Attacks** ! négocie actuellement avec l'interprète possible de Lex Luthor dans son **Superman Reborn**, à savoir Kevin Spacey après que le nom de Pierce Brosnan ait été prononcé. Il semble certain qu'il Lois Lane possède les beaux yeux bleus de Courtney Cox.

● Qui sera le super-héros de **The Mark**, un type ordinaire qui, en découvrant un antédiluvien talisman, devient le seul rempart de l'humanité contre les forces du mal ? Will Smith et Tom Cruise se disputent le morceau.

● Il est fortement question que le **Piranhas** de Joe Dante fasse l'objet d'un deuxième remake après la calamiteuse et très fauchée resucée déjà produite par Roger Corman l'an dernier. Celle-ci aurait les moyens de ses ambitions puisque la puissante *20th Century Fox*, actuellement au sommet de la vague grâce à **Titanic**, y investit quelques dizaines de millions de dollars. D'après le producteur Bo Zenga, la recette de ce **Piranhas** nouveau c'est *"prendre les adolescents de Scream, les jeter dans La Rivière Sauvage et y lâcher des poissons carnivores"*. Formidable !

● Encore un projet pour Jonathan Frakes, transfuge de la série *Star Trek : The Next Generation* et réalisateur émérite de **Premier Contact**. En plus de **Total Recall 2** (avec Arnold Schwarzenegger, c'est confirmé), il s'intéresse fortement à «Genes», thriller bactériologique de Michael Crichton.

● Producteur des premiers **Freddy** et grand patron de *New Line* (la firme derrière **Seven**, **Mortal Kombat** et **Spawn**), Robert Shaye négocie son retour à la mise en scène sept ans après la comédie romantique **Book of Love**. Ce sera probablement pour **Exit Zero**, projet abandonné de Renny Harlin où un jeune type sauve l'espèce humaine de la domination des machines dans un futur proche.

● Nick Park (**Wallace & Gromit**) et Peter Lord s'activent autour de **Chicken Run**, long métrage d'animation concernant un groupe de poulets qui se rebelle contre sa condition de plat de résistance. C'est la firme de Steven Spielberg, *DreamWorks*, qui distribuera le film dans le monde entier.

● **Mortal Kombat** prendra prochainement la forme d'une série TV.

● En produisant **Allied Forces**, *Miramax* veut jouer dans la cour des grands. Ambitieuse saga, **Allied Forces** montre comment, au 24ème siècle, un psychologue militaire stoppe des régiments de super-soldats extraterrestres. Son arme : l'esprit. En poste sur les effets spéciaux de **Piège de Cristal**, **Wolf** et **Dans la Ligne de Mire**, David Douglas y fait ses débuts de metteur en scène.

● Associés sur **Highlander** et sa première séquelle, le comédien Christophe Lambert et le réalisateur Russell Mulcahy récidivent sur **Resurrection**, une chasse au serial-killer directement inspirée de **Seven**.

● Chargé de pubs (il a, en 1992, sur des documentaires et des spots publicitaires, Jean-Jacques Beineix prépare son retour au cinéma avec un premier film en langue anglaise, un film de vampire qui plus est. Il s'agit de **Day of the Millennium** situé dans un avenir proche.

● Les jeux vidéo continuent d'inspirer les producteurs puisque *Summit* s'attelle actuellement à la version cinéma de **Wing Commander** dont le créateur, Chris Roberts, assurera la mise en scène. Les interprètes de cette nouvelle invasion extraterrestre seront notamment Tchéky Karyo et Jurgen Prochnow.

● Mel Gibson dirigera Tom Cruise dans **Farenheit 451** d'après le roman de Ray Bradbury, métaphore sur une société future qui brime l'individu et pourchasse toute forme de culture.

● Breck Eisner, fils de Michael Eisner (le grand patron de *Disney*) passera du spot publicitaire, domaine dans lequel il excelle, au fantastique avec **Dead of Night**, adaptation américain de la bande dessinée "Dylan Dog" de Gianni Sclavi, aventures d'un détective [illegible].

● Producteur des **Voyages de Gulliver** et de **L'Odyssée**, Robert Halmi Sr. poursuit activement sa politique des mini-séries de prestige à gros budget. Il s'attelle ainsi à une adaptation du «Double Meurtre dans la Rue Morgue» d'après Edgar Poe et surtout à «De la Terre à la Lune» d'après Jules Verne. Coproduit par Tom Hanks, [illegible] jamais alloué à une production TV, soit 68 millions de dollars.

● C'est finalement Julian Sands qui interprète le compositeur défiguré de la nouvelle version du **Fantôme de l'Opéra** de Gaston Leroux par Dario Argento. Sa fille Asia partage la tête d'affiche avec l'ex-sorcier de **Warlock**.

● Réalisateur déjà oublié de **Judge Dredd**, le Britannique Danny Cannon réalisera la suite de **Souviens-toi... l'été Dernier**. La très généreusement [illegible] Jennifer Love Hewitt y sera de [illegible] par un psychopathe.

D'UN CHOC A L'AUTRE

Le 8 mai sort aux Etats-Unis **Deep Impact**, soit deux mois avant son rival **Armageddon**. Rival parce que **Armageddon** et **Deep Impact** illustrent le même thème : les fortes probabilités de collision entre la Terre et une comète. Dans **Armageddon** du tandem Jerry Bruckheimer-Michael Bay, producteur et cinéaste victorieux de **Bad Boys** et **Rock**, Bruce Willis interprète un artificier spécialisé dans la démolition des bâtiments. Au terme d'un entraînement accéléré de deux semaines dans les installations de la NASA, il est envoyé sur l'astéroïde placer une charge nucléaire. Pas plus compliqué que ça de sauver le monde. Ben Affleck (**Will Hunting**), Liv Tyler (**Beauté Volée**) et Billy Bob Thornton (**Sling Blade**) intègrent la distribution d'**Armageddon**. Celle de **Deep Impact** n'en est pas moins solide. S'y côtoient des vétérans comme Robert Duvall, Maximilian Schell, Vanessa Redgrave et Morgan Freeman dans le rôle du Président des Etats-Unis, Elijah Wood et Tea Leoni (à la ville, la fiancée de David Duchovny).

Tandis que **Armageddon** choisit l'option "comment arrêter le météorite ?", le muscle dans, **Deep Impact** opte pour la résignation et la matière grise. Il pose les questions "comment résister au choc ? Comment s'y préparer ? Comment en limiter les effets ?". Reste encore deux ans de sursis à l'espèce humaine, même si les catastrophes naturelles s'enchaînent à une cadence de plus en plus accélérée.

Précédé dans le genre par le récent téléfilm **Astéroïde** et le piteux **Météore** avec Sean Connery en 1979, **Deep Impact** se place autant en remake du **Choc des Mondes** qu'en adaptation du "Hammer of God" d'Arthur C. Clarke. Ses scénaristes se nomment Bruce Joel Rubin (**L'Echelle de Jacob**) et Michael Tolkin (**The Player**), la réalisation incombant à Mimi Leder (**Le Pacificateur**) et la production en chef à Steven Spielberg, le film paraît gagnant dans sa guerre contre **Armageddon**. Mais qui sait ?

***Deep Impact**, ou l'art de tirer des plans sur la comète...*

■ Scénariste des **Petits Dinosaures** et de **La Boutique Magique**, Peter Von Shelly oublie le fantastique junior dès sa première mise en scène, **Spinecrawler**, actuellement au stade du développement. **Spinecrawler** s'organise autour de Arne Bosk, un artiste tourmenté genre Giger. En contact avec l'au-delà, Arne Bosk séquestre la jeune Annie. Devenue Maya, elle sert désormais de support vivant à son nouveau chef-d'œuvre macabre, ce qui n'est pas du goût de son [illegible].

■ George Clooney essuie les plâtres de ses échecs au box-office (**Un Beau Jour**, **Batman & Robin**, **Le Pacificateur**). Les producteurs des *Mystères de l'Ouest* au cinéma le débarrassent du rôle d'Artemus Gordon au profit de Kevin Kline dont le **In & Out** fait un malheur. Kenneth Branagh, pour sa part, endossera le rôle du méchant de la série.

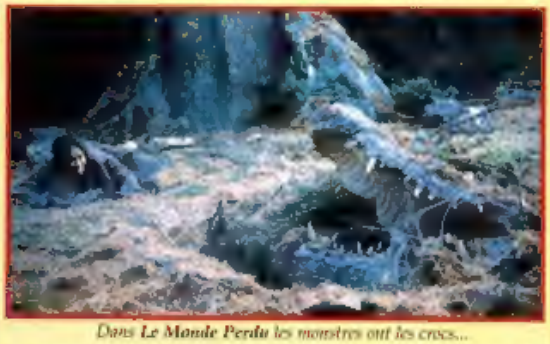
■ Longtemps annoncé et reporté, **Phantasm IV** vient de voir enfin le jour. Avec toujours Don Coscarelli aux commandes et les mêmes comédiens dans les mêmes rôles (Reggie Bannister, Angus Scrimm...), **Phantasm IV** explore les origines du médium de la saga, un croque-mort dont les recherches sur l'au-delà durant la Guerre de Sécession l'amènèrent à ouvrir la porte d'un univers parallèle. Un brin humanisé, le Croque-Mort ne se sépare évidemment pas de ses sphères foreuses de crânes dont les plus imposantes jaillissent ici de la poitrine d'une jolie blonde. Il s'agit là de la principale attraction de **Phantasm IV** avec un flic de la route dont le maquillage repique celui de Freddy Krueger.

■ **Les Voyages de Gulliver, L'Odyssée, 20.000 Lieues sous les Mers**... Décidément, la télévision américaine s'intéresse de plus en plus au répertoire classique du fantastique. Dans cette mouvance se place **Merlin**, un téléfilm de trois heures signé Steve Barron (**Electric Dreams, Les Tortues Ninja**). **Merlin** raconte les aventures de jeunesse du fameux enchanteur de la Table Ronde, ici interprété par Sam Neill (**Jurassic Park, Le Monde Perdu**). L'entourent Martin Short, Isabella Rossellini, James Earl Jones, John Gielgud, Helena Bonham-Carter, Miranda Richardson et Rutger Hauer dans la peau du vilain Lord Vortigen. Notamment tourné sur le site historique du château de Camelot, **Merlin** bénéficie des effets spéciaux de l'atelier de maquillage de feu Jim Henson.

■ «Marabunta» n'est pas un mot très courant. Il désigne une invasion de fourmis rouges carnivores. Ce sont ces petits mais très nombreux monstres que Charlton Heston affronte dans **Quand la Marabunta Gronde** en 1954. Les revoilà dans le chiche téléfilm **Marabunta** de Jim Charleston. Notamment interprété par Mitch Pileggi en shérif courageux, **Marabunta** transporte les fourmis fueuses d'Amérique du Sud en Alaska. A la suite d'un séisme volcanique, celles-ci se mettent en marche vers la ville voisine. Heureusement, l'entomologiste James Conrad veille au grain. Regrettable que les effets spéciaux soient aussi médiocres, malgré l'animation digitale. Les fourmis réelles de **Quand la Marabunta Gronde** impressionnaient bien davantage pour l'époque.

RETOUR AU MONDE PERDU

«Le Monde Perdu», ce n'est pas seulement un livre de Michael Crichton et un film de Steven Spielberg. Presque un siècle avant, c'était déjà le titre que portait un roman de Sir Arthur Conan Doyle, le père littéraire de Sherlock Holmes. Trois films l'ont porté à l'écran. Le premier en 1925 (version Harry Floyt), le suivant en 1960 (par Irwin Allen) et le dernier en 1992 (par Timothy Bond). Leur emboîte le pas une version perpétrée par l'ex-maquilleur Bob Keen (**Hellraiser, Candyman**), remplaçant au dernier moment Peter Svatek.
Déjà réalisateur de **Proteus** (un plagiat génético-maritime d'**Alien**), Bob Keen illustre donc les aventures du Professeur Challenger (Patrick Bergin récemment compromis dans **Le Cobaye 2**), farouche défenseur d'une thèse scientifique saugrenue. Selon lui, il existerait encore quelque part en Amérique du Sud un haut plateau où subsiste une vie préhistorique. Il monte une expédition et découvre effectivement ce qu'il espérait...
Quoi de neuf dans cette nouvelle version du **Monde Perdu** ? Si elle suit les grandes lignes du récit original, elle met ses dinosaures au goût du jour. Effets spéciaux digitaux de rigueur donc, ainsi que des marionnettes animatroniques qui rappellent furieusement certaines créatures du film de Steven Spielberg. Bob Keen s'étant fait une réputation dans le gore, **Le Monde Perdu** nouveau aura donc son pourcentage de scènes saignantes. Notamment un cadavre mutilé de femme offerte en sacrifice à des ptérodactyles gourmands. On ne se refait pas...



Dans Le Monde Perdu les monstres ont les crocs...

■ Plutôt rares ces dernières années, les momies traditionnelles reviennent en force. Ni les sarcophages, ni la malédiction des pharaons, ni la love-story immortelle ne manquent ainsi à **Talos the Mummy** de Russell Mulcahy et **Legend of the Mummy** de Jeffrey Obrow (voir notules *Mad 108*). Si James Cameron conserve toujours **The Mummy**, d'après Anne Rice, sur son agenda, il risque fort d'être distancé par un projet rival, à savoir le remake de **La Momie**, classique de l'*Universal*. Réalisé par le modeste Stephen Sommers (**Le Livre de la Jungle** en live, **Deep Rising**), **La Momie** [illegible] à

la vie du grand prêtre Im-Ho-Tep, enterré vivant pour avoir essayé de voler le rouleau de Thoth, un manuscrit sacré capable de ressusciter sa fiancée. Près de 4.000 ans après, Im-Ho-Tep revoit la lumière du jour après qu'un archéologue ait déchiffré à voix haute le contenu d'un papyrus. Comme par le passé, lui importe avant tout de filer le grand amour avec sa défunte dulcinée...
Incarné en 1932 par Boris Karloff et dirigé par Karl Freund, la momie nouvelle sera curieusement interprétée par Brendan Fraser, andouille tarzanesque de **George de la Jungle**.

San HELVING

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul, 1 : très mauvais, 2 : mauvais, 3 : moyen, 4 : bon, 5 : très bon, 6 : chef-d'œuvre.

D.G. : Damien Granger, V.G. : Vincent Guignebert, J.P.P. : Jean-Pierre Putters, M.T. : Marc Toullec

	DG	VG	JPP	MT
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Bienvenue à Gattaca				5
Flubber		1		
Halloween 6 : La Malédiction	2	0	2	2
Funny Games		0		4
Kissed				4
Le Loup-Garou de Paris				0
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Mortal Kombat 2	4		2	1
Postman				1
Sphere		0		0
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Témoin du Mal				2
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

GRAND GUIGNOL

LE THÉÂTRE DU GRAND GUIGNOL

Volume 1 : Le Baiser dans la nuit - Le Faiseur de monstres - La Veuve

Volume 2 : Vers l'Au-delà - Sous la lumière rouge - Le Baiser de sang

Pour cassette de 85mn, 3 pièces filmées

99 Frs chaque

99 F la K7

GROS SEINS ! &

RUSS MEYER

1 - VIXENS
2 - MEGAVIXENS
3 - SUPERVIXENS
4 - MEGAVIXENS II
5 - MONDOTOPLESS

interdit aux mineurs

99 Frs chaque
La série de 5 :
425 Frs port inclus

Bon à découper ou à recopier et à renvoyer accompagné de votre règlement à l'ordre de :
SYLPHE - 139, rue Marlin 75019 Paris
JE COMMANDE LES ARTICLES SUIVANTS :

Total _____ Frs + 15 Frs de frais de port par cassette
NOM : PRÉNOM :
ADRESSE :

JE CERTIFIE ÊTRE MAJEUR
SIGNATURE OBLIGATOIRE :

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
(Métro St-Georges)
Tél.: 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de K7 VIDEO à prix réduits, neuf et occasion.
Plus de 2.000 titres, divers et fantastique

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

DEDICACE EXCEPTIONNELLE
de
DAVE PROWSE
a.k.a.
DARTH VADER

GRAND CONCOURS DE DEGUISEMENTS

1er prix :

une replique authentique du sabre laser de Darth Vader

et de nombreux autres prix...

avec :

Ciné Show — Mad Movies — 20th Century Fox Home Entertainment

LE 25 AVRIL, DE 11H00 A 17H00

A

COMICS
TOYS
u.s.&japan
CINEMA
television
SCI-FI

ARKHAM

15, rue Soufflot 75005

TEL : 01 40 51 82 55

HTTP://perso.club-internet.fr/Arkham

TOUS AUX MANIFS !

■ Star Trek Unification de club de tous les fans de *Star Trek*, donc! organise le samedi 14 mars de 10 h à 19 h LA JOURNÉE STAR TREK. Cela se déroule à l'Espace Nomades, 37 Bd Bourdon (Paris, métro Bastille). L'entrée est gratuite, et il y aura des expositions, des quizz, des initiations aux jeux de rôles et jeux de cartes *Star Trek*, des stands divers. Les organisateurs (qu'on peut joindre pour tous renseignement au 01 45 03 42 72) ne disent pas s'il faut venir en pyjama ou se laisser pousser les oreilles. Les Vulcains sont évidemment admis. Klingons s'abstenir !

■ Pour ceux qui ne savent pas quoi faire pendant la deuxième quinzaine d'avril, du 15 au 30, (et pour ceux qui ne savent pas quoi faire en général), la Cinémathèque Grands Boulevards (42 Bd de Bonne Nouvelle, Paris 10) organise ZE rétro John Carpenter. L'occasion de voir ou revoir la totalité de ses 16 films pour le cinéma, plus ses téléfilms ainsi que ses quelques productions. Pendant quinze jours, c'est sûr, vous pouvez intégrer la secte des Adorateurs de Carpenter !

■ Du 13 au 26 mars se tiendra la 16ème édition du Festival International du Film de Bruxelles (à ne pas confondre avec le Salon Mondial du Choux de Bruxelles qui se déroule parrallèlement, et nettement moins intéressant d'après les échos). Au programme cette année, quelque 100 films présentés dans différentes sections et permettant de la prendre la température du genre. En compétition se côtoieront des mastodontes tels que **Dark City**, **Deep Rising**, **Event Horizon**, **Scream 2**, **Perdida Durango**, **The Kingdom 2**... On se renseigne vite en écrivant au Festival, 144 avenue de la Reine, 1030 Bruxelles, Belgique.

■ Les soirées BIS de la Cinémathèque Grands Boulevards ne font rien qu'à continuer, c'est énervant. Au programme : le 27 mars, «Histoire permanente des morts-vivants» avec **Réincarnations** de Gary Sherman (génial !) et **Zombies of Mora-Tau**, le 10 avril, «Perles noires de la blaxploitation» avec **Shaft contre les Trafiquants d'Hommes** et **Massacre (Slaughter)** ; le 24 avril, «Fantastique espagnol» avec **Le Bossu de la Morgue** et **La Cloche de l'Enfer**. C'est à 20 heures et ça coûte 42 F pour les deux films.

■ Le cinéma Le Navarre d'Aubenas (04 75 93 28 06) organise le 21 mars à 20 h une Nuit du Cinéma Fantastique avec **Scream**, **Clean Shaven** et **Mimic**. 60 F les trois films.

■ L'association Hobby One (01 43 25 10 50) nous informe qu'elle sera présente au Salon Mondial de la Maquette et du Modèle Réduit (du 4 au 13 avril, Parc de Versailles). Un championnat de maquettisme SF est organisé, et il y aura des animations costumées dans un décor du palais de Jabba (qui va se déguiser en Jabba, les gars ?).

■ Du 9 au 12 avril, à La Chaux-de-Fonds se déroulera le 4ème «Festival 2300 Outer Space». Pas mal de rétro avec **Frissons** et **Rage** de Cronenberg, ou **Green Snake** et **Butterfly Murders** de Tsui Hark. On en sait plus en écrivant au festival : 2300 Outer Space, CP 2309, 2302 La Chaux-de-Fonds, Suisse.

HAXAN

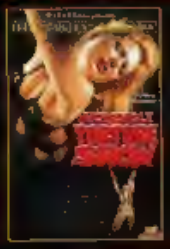
129 F

PLAYGIRLS 1 **
PLAYGIRLS **
SWEET SATAN **
CAMP 731 **
THE NETHER HORROR *
VIBROBOY
NEKROMANTIK 1 *
SANTA SANGRE
RICHARD KERN LIVE FROM NY **
BLOODLUST **

109 F

LA SECTE DE BAY COVE (vf)
LA FILLE DES TÉNÈBRES (vf)
VIOLENT SHIT 1 **
HARDCORE 1 **
HARDCORE 2 **
TOKYO LOVE **

DES FILMS TOUT DROIT SORTIS DE L'ENFER !



Un film de Carl Schenkel

Un film de Stuart Gordo

99 F

INCREDIBLE TORTURE SHOW * (va ou vf)
COMBAT SHOCK
ROCK'N'ROLL OVERDOSE *
GÉNÉRATION X **
ANGES ET DÉMONS
CRIMINALS
LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES *
LA VIE SEXUELLE DE ROMÉO ET JULIETTE * (vf)
LES COURTS DE ROMAN POLANSKI

Catalogue gratuit sur simple demande ! **Attention : * interdit aux moins de 16 ans/ ** interdit aux moins de 18 ans**

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt. Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

Sauf si mentionné, toutes nos cassettes sont en VO STF

36 15 HAXAN (2,23 FR/mn)

INFOS-JEUX

Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

Ci-joint mon règlement de _____ F par ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films.

Nom _____

Adresse _____

_____

Code Postal _____ Ville _____

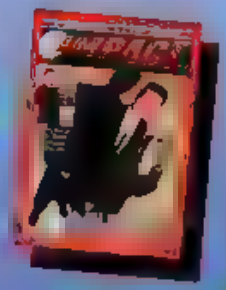
** Je certifie être majeur

Signature :

TITRES	PRIX
Port 30 F (gratuit pour + de 200 F d'achat)	
TOTAL	

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d abonnement et recevez la K7 vidéo de THE X-FILES - AUX FRONTIERES DU RÉEL. Il s'agit du DOSSIER 9 intitulé REDUX (pour percer le mystère de ce titre, il suffit simplement d'intervertir quelques lettres. On obtient ainsi DUREX, ce qui explique que les rapports entre Dana Scully et Fox Mulder soient protégés. A noter qu'avec la numérologie, REDUX donne 48.742. Ça aurait pu être pire)

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, un numéro de *MAD MOVIES*, une super revue, ou d'*IMPACT*, une revue super. Des jours entiers de lecture et de décryptage par la numérologie, pour découvrir le sens caché de nos textes !

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement

L abonnement a *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n acceptons aucun chèque sur l étranger

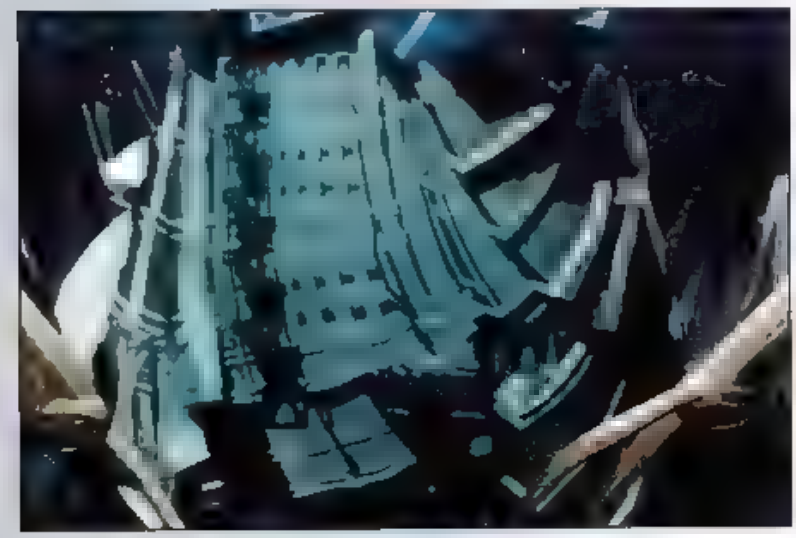
actualité cinéma sortie le 15 mai

DARK CITY

Retour sur le devant de la scène d'Alex Proyas, le réalisateur de THE CROW. Quatre ans après, il livre DARK CITY, un film unique, aussi abouti sur le fond que dans la forme. Un film qui parle de manipulation des esprits, de mémoires implantées par injection, de souvenirs baladeurs et interchangeables, de paranoïa et de schizophrénie, de créatures agonisantes en provenance d'un monde lointain et d'une ville refermée sur elle-même, coupée du reste du monde et privée du rayonnement solaire...

« Il y a d'abord eu les ténèbres. Puis vinrent les Etrangers, race aussi ancienne que le temps lui-même. Ils maîtrisaient la technologie ultime et savaient modifier la réalité physique par la seule force de la volonté. Ils appelaient «harmonisation» ce pouvoir. Mais les Etrangers moururent. Leur civilisation déclinait et ils abandonnèrent leur monde pour trouver une parade à leur mortalité. Leur interminable périple les mena sur une planète bleue, située à l'extrémité de la galaxie. Notre planète. Ils pensaient y avoir enfin trouvé ce qu'ils recherchaient... »

Ainsi le Docteur Daniel Schreber, d'une voix zozotante, présente-t-il Dark City tandis que la caméra amorce sa descente de l'immensité du cosmos vers une jungle urbaine. Dark City ou le deuxième long métrage d'Alex Proyas. Un cinéaste qui confirme sa grande valeur et les espoirs investis dans The Crow. Avec Dark City, Alex Proyas réalise l'un des films fantastiques les plus originaux et les plus importants de ces dix dernières années. Un film qui s'appuie essentiellement sur la nature même de la réalité, matière première et carburant d'un scénario à géométrie variable. *«Depuis toujours, je pense qu'il s'agit d'un concept puissant que le cinéma n'a que trop rarement exploité»* Dark City rattrape ce retard. Tout n'y est que doute sur la perception de la réalité. Autant dire que la paranoïa et la schizophrénie y règnent en maîtres.



La cité en pleine «harmonisation» : du modulable à loisir

« L'espace paranoïaque de cette histoire pesait. Secrets. Mystères. Des murs d'enfance. Je tentais des adaptations tout de suite après. Mais ça ne prenait pas. Ce n'était pas bon. Ce livre. Cela me donnait la possibilité de travailler la perception des choses » confirme Alex Proyas qui dans son nouveau film, puise directement dans des cauchemars remontant à une dizaine d'années. Du cauchemar, Dark City possède la texture, les formes intangibles et volatiles. D'une histoire épaisse comme un nuage de fumée. *«Au départ, mes rêves, l'impression que Dark City se tord dans tous les sens, que les rues se déplacent, que les gratte-ciel sont soudain plus hauts, plus intimidants»* poursuit le cinéaste. L'action de son film, il la situe dans un avenir incertain. Dans un rétro-futur débarrassé de toute la quincaillerie de la science-fiction ordinaire. «La ville sans nom» ne porte pas les stigmates d'une époque particulière. Plongée dans une nuit éternelle, elle ressemble à ces mégapoles dont Humphrey Bogart et quelques autres hommes arpentaient autrefois le bitume. «Ce n'est pas un hasard. Mon intention était de faire un film noir, un mélange de films noirs anciens. Les scènes des rêves me donnaient souvent des images parfois différentes, parfois complémentaires». Découvrir des vérités tortueuses. Celle de Dark City n'est au-delà de tout. Elle débute d'une manière fort classique. Un homme se réveille soudain dans une baignoire ignorant jusqu'à son identité. Un coup de fil anonyme de fuir au plus vite, d'abandonner le cadavre d'une femme, un corps couvert de spirales taillées dans les chairs. Ce coup de fil lui donne un deuxième nom : il se nomme Murdoch. Pas de prénom pour l'instant. Il sort en trombe de l'hôtel, complètement déboussolé, dénué de tout, et d'abord de sa santé mentale. Il pourrait être le serial-killer que la police recherche. Un héritier de Jack l'Eventreur qui compte une dizaine de victimes à son tableau de chasse. Murdoch prend ses jambes à son cou, apprend ensuite son prénom, John, grâce à un portefeuille le retrouve. La suite ne m'en voudra pas de ne pas la surprendre. Le ciel va tomber sur la tête. De cette tête qui possède désormais le pouvoir d'«harmoniser», de plier la matière à sa volonté. De mettre une porte là où il n'en existe pas, via des effets spéciaux qui renouvel-

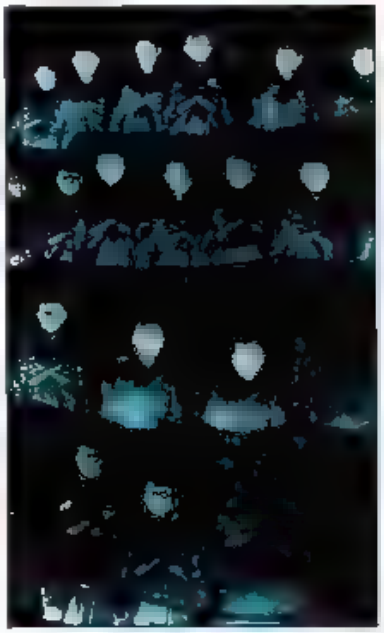
lent totalement l'utilisation du morphing, technique si mal employée jusqu'à présent.

« L'inspiration de **Dark City**, je l'ai d'abord trouvée dans la littérature de science-fiction. Très jeune je dévorais tous les romans et les bandes dessinées du genre » révèle Alex Proyas. « Depuis mes dix ans, âge auquel j'ai également découvert le cinéma, je consomme quotidiennement un roman. Tout ce que j'ai pu lire des années durant se matérialise aujourd'hui à l'écran. **Dark City** c'est également une tentative de capturer l'excitation inhérente à mes lectures, le bonheur de découvrir des idées bizarres, d'ouvrir son plaisir à des philosophies démentes ». Et le cinéaste de citer parmi ses maîtres des écrivains tels que H.P. Lovecraft, Fritz Leiber, Robert Heinlein, Frank Herbert, Robert Anton Wilson, Philip K. Dick également pour son génie des récits schizophréniques, où mondes réels et imaginaires s'entremêlent inextricablement. « La plupart des films ne poussent pas aussi loin que les romans de science-fiction. Ils en reprennent seulement l'emballage extérieur. Très rarement les idées. Hollywood a un peu peur de ces idées, sans doute parce qu'elles poussent à la réflexion. Selon beaucoup de producteurs et de cinéastes, amener les spectateurs à penser en regardant un écran constitue un risque énorme. Voilà pourquoi tant de films sont si prévisibles. Ils brassent sans cesse les mêmes ingrédients. Ils m'ennuient à mourir. Dans la science-fiction littéraire, vous avez tout ce qu'il faut pour donner au cinéma un surcroît de vitalité : des péripéties imprévisibles, des intrigues riches et des idées qui ne le sont pas moins. Voilà ce que j'ai essayé d'apporter à **Dark City** ».

Réussite absolue sur ce plan comme sur d'autres, **Dark City** met en images des idées qui marquèrent autrefois Alex Proyas. Cette idée empruntée à une nouvelle de Fredric Brown, qu'à minuit sonnants le temps s'arrête, que les êtres humains tombent tous au même moment dans un profond sommeil. Un coma programmé. Dans la nouvelle de Fredric Brown, des nains intervenaient pour user imperceptiblement les objets, jeter de la poussière. Ils marquaient ainsi l'écoulement des secondes, des minutes, des années. Dans **Dark City** aussi, tout s'arrête au douzième coup de minuit. A cet instant précis, tout se fige. Les gens s'endorment là où ils se trouvent, comme victimes de radiations soporifiques. Réveillés, ils ne se souviennent pas de cette brève sieste. Ils ne savent pas que, pendant ce temps, les Etrangers ont opéré. Ont changé et leurs souvenirs et la morphologie de la ville. Ou les deux à la fois, un couple de condition modeste dînant dans une minuscule cuisine pouvant ainsi, à son réveil, se retrouver aux deux extrémités d'une table immense, dans une résidence baroque de milliardaire.

« Bien sûr **Dark City** s'inspire pour beaucoup de *Philip K. Dick dans le schizophrénie et le paranoïa*. Mais son scénario intègre également les éléments propres à Ray Bradbury par exemple. Pour l'aspect romantique. Plus que d'un auteur en particulier, **Dark City** part d'histoires de mondes parallèles, d'un univers à l'intérieur d'un autre. Ces histoires m'excitaient particulièrement quand j'étais gamin. C'est encore le cas aujourd'hui. Elles suivaient souvent les déboires d'un héros découvrant que l'environnement dans lequel il évolue n'est pas ce qu'il semblait être ». Ce principe, Alex Proyas le pousse à son paroxysme dans **Dark City**.

John Murdoch (Rufus Sewell) [illegible]



L'ensemble des Etrangers, une espèce extraterrestre en quête d'immortalité et d'âme

Chaque journée qui s'écoule, ce sont des souvenirs qui passent d'une mémoire à l'autre. Chaque minuit passé, ce sont des immeubles qui poussent à la vitesse supersonique des buildings du **Sens de la Vie** des Monty Python. Toutes les vingt-quatre heures, ce sont des cartes redistribuées par les Etrangers à leurs cobayes humains. Une renaissance dans ce dernier cas, des implants mémoriels de Philip K. Dick pour **Total Recall** et **Blade Runner**. Au stade de l'écriture de **Dark City** son concept initial était : qu'est-ce qu'il y a derrière dans une enquête policière qui se révèle être totalement autre chose ? » appuie Alex Proyas.

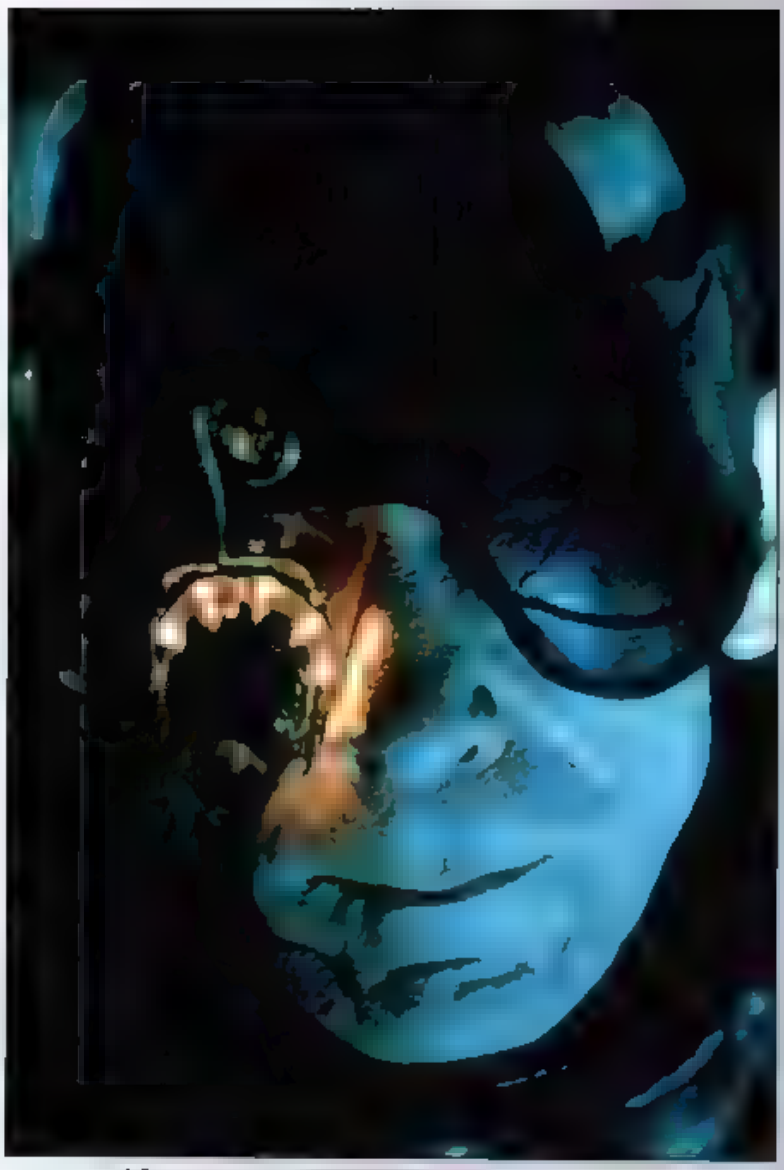
A ce titre, le personnage de flic incarné par William Hurt est l'une des pièces du film. Il travaille sur une affaire où rien ne se déroule dans les normes, dont le mobile rationnel du départ disparaît progressivement. Ce qui lui fait un peu perdre les pédales. Il pourrait aussi connaître le sort de son prédécesseur sur le même dossier : devenir une hypothèse vivante sur le monde et la vie ■■■

DARK CITY

[illegible] en [illegible] [illegible] [illegible]

très européenne» poursuit David Goyer. Y plane effectivement, insistante, l'ombre du germano-tchèque Franz Kafka. En embauchant Lem Dobbs, rédacteur de sa biographie fantasque pour Steven Soderbergh, Alex Proyas avoue explicitement sa dette à l'auteur du «Château», du «Procès»... Au film noir des années 40 également, **Le Faucon Maltais** pour commencer, tant d'un point de vue visuel que narratif. *«A leur vision, vous ne pouviez pas deviner dès les cinq premières minutes la suite des événements. J'ai tenté d'apporter cette richesse à Dark City»* embraye Alex Proyas. *«Il est impossible d'anticiper sur son intrigue d'après son seul préambule. Vous devez vous concentrer, rester sur vos gardes pour suivre. Cette manière de raconter une histoire, héritée du film noir, je l'ai introduite dans un univers futuriste. C'est une façon de rendre justice à la science-fiction de dire à Hollywood que ce genre ne sert pas exclusivement à faire péter des villes dans un déluge d'effets spéciaux et d'explosions»*. Une allusion acerbe à la surpuissance infantile d'**Independence Day** et autres blockbusters à moissonner les dollars.

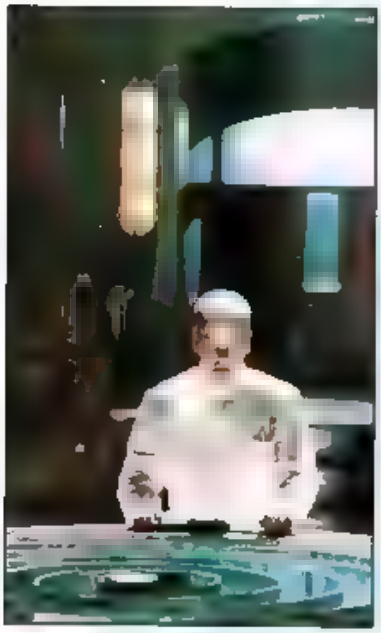
Avec **Independence Day**, **Dark City** partage néanmoins l'un de ses collaborateurs les plus précieux, le directeur artistique Patrick Tatopoulos également en poste sur **StarGate** et **Godzilla**. C'est à ce Français d'origine grecque installé à Los Angeles que le réalisateur de **The Crow** confie la construction de sa mégapole lugubre, gigantesque laboratoire des Etrangers. *«Dark City se déroule à la fois partout et nulle part. Il se déroule dans une ville constituée de fragments de douzaines d'autres villes. Un fragment évoque irrésistiblement une rue de Londres, un autre certains d'architecture de New York, un autre encore à des morceaux de certaines capitales européennes. Vous ne savez pas précisément où vous êtes. Comme si, au cours d'un voyage, vous vous retrouviez brusquement dans un endroit que vous ne connaissez pas»*. Patrick Tatopoulos pourrait également signaler un zeste de **Blade Runner** au nuage de sa Gotham des **Batman** version Tim Burton, un soupçon du pourrissement urbain de **The Crow**, une forte rasade du **Métropolis** de Fritz Lang et d'expressionnisme allemand. *«Il fallait que cette ville reflète l'image d'une spirale sans fin. Un thème qui fascine Alex Proyas. Il tenait à ce que ce sentiment de mouvement rotatif perpétuel se transmette à l'écran»*. Un oppressant sentiment de tourner en rond, de ne pouvoir s'évader vers Shell Beach, station balnéaire qui est à **Dark City** ce que les plages d'Amérique du Sud sont à **Brazil**. Une utopie en somme, une désillusion accentuée par ce labyrinthe sur lequel se penche un Dr Schreber attentif à la course de son rat blanc.



L'Etranger : une race qui n[illegible] comme un animal de laboratoire.

Claustrophobique, la ville de **Dark City** l'est également parce que son tournage s'est déroulé dans des conditions difficiles. *«Comme ses personnages, nous avons passé plus de mois dans les ténèbres, dans la pénombre de plateaux obscurs. Nous n'avons travaillé que quarante-huit heures à la lumière du jour»*. Alex Proyas ne raconte pas d'histoire. Deux jours seulement à l'air libre, nécessaires à la découverte de la radieuse Shell Beach. *«La ville de Dark City, nous l'avons créée de toutes pièces. Nous avons débarrassé les extérieurs et les intérieurs du superflu, dans nous chargeant ensuite de le matérialiser certains détails. Tout simplement parce que je voulais isoler les protagonistes dans un environnement vide, contagieux»* intervient Alex Proyas, attentif à tout. Soucieux de tout, y compris à ce que les comédiens apparaissent *«comme des insectes sous un microscope, grâce à certaines lentilles de caméra, à certains éclairages»*. Blafard forcement. Dans ce domaine, la caverne des Etrangers décroche le pompon. *«Il s'agit d'un endroit décrépit au look gothique high-tech, un lieu cependant moins sale et humide que les combles de n'importe quelle ville. Une sorte de Disneyland sinistre»* où des centaines d'Etrangers, parqués dans un amphithéâtre, tirent les fils des marionnettes humaines de la surface. Jusqu'au jour où l'une d'elles, John Murdoch, se rebiffe contre la manipulation des esprits.

Marc TOULLEC



Le Dr Schreber, Kiefer Sutherland, un nouveau venu à la cause des Etrangers.

Dark City (ex-*Dark World*, ex-*Dark Empire*). USA. 1997. Réal.: Alex Proyas. Scén.: Lem Dobbs, [illegible]. Dir. Phot.: [illegible]. Décors: [illegible] & Georges [illegible]. Prod.: [illegible] & New [illegible]. Int.: Rufus Sewell, Kiefer Sutherland, [illegible], William [illegible]. 1 h 35. Dist.: Métropolitan Filmexport. Sortie nationale prévue le 15 mai 1998.

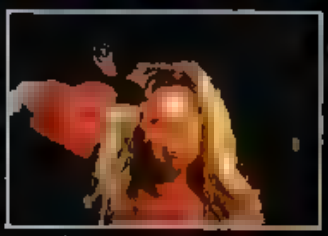
actualité
cinéma
sorties le 15 avril

VAMPIRES

prince des ténèbres

JOHN CARPENTER

Occupé qu'il était déjà à gamberger sur son film suivant, John Carpenter s'est vite remis de l'échec commercial et critique de LOS ANGELES 2013. La preuve avec VAMPIRES, western surnaturel d'après une histoire comme les aime le cinéaste inestimable d'HALLOWEEN, NEW YORK 1997 et THE THING. Une histoire de poussière et de sang, de sang chaud et de sang froid. Une histoire qui lui permet de s'exprimer pleinement. De faire du Carpenter pur jus. Bref, VAMPIRES, c'est le film du renouveau, à la fois novateur et classique, d'un auteur qui est loin d'avoir rendu les armes, comme certaines mauvaises langues l'ont prétendu...



John Carpenter et un amour de vampire : Sheryl Lee.

Cela fait quelques années déjà que vous œuvrez dans le domaine du cinéma fantastique et ce n'est qu'en 1998 que vous tournez un film de vampires. N'avez-vous pas l'impression d'arriver après la bataille ?

Auparavant, je n'ai jamais manifesté l'intention particulière de réaliser un film de vampires. Il en existe tellement. Depuis les origines du cinéma, les films de vampires abondent. Il y a le Nosferatu muet, les Bela Lugosi, les Christopher Lee... Récemment ont été produits le Dracula de Coppola, Entretien avec un Vampire... Logique que, d'une certaine façon, je n'aie jamais trouvé la moindre idée originale pour aborder le genre. Essayant de temps en temps de réfléchir à une histoire de vampire, je ne trouvais rien de neuf à apporter. Rien jusqu'au jour où fut publié le roman de John Steakley à l'origine de mon film. Il raconte une histoire différente des autres. Il possède un ton à part et, surtout, l'aspect graphique d'un western. La façon dont l'écrivain avait planté le décor m'a séduit. Pour une fois, un roman ne cédait pas au gothique, au lugubre château transylvanien, aux femmes et aux cryptes. «Vampires» faisait oublier les caveaux, l'aristocratie... Car les descendants de Dracula symbolisent l'aristocratie européenne, le «sang bleu» qui se nourrit du travailleur terrien. Ils représentent également la sexualité brisée d'une époque rigide qui, enfin, s'explose... Bref, on connaît la musique. L'histoire de «Vampires» est moderne, contemporaine. Elle m'a beaucoup rappelé le scénario d'Aux Frontières de l'Aube, un film que j'aime beaucoup, un western moderne à mon sien. Vampires présentait l'opportunité de glisser Le Monde Sauvage chez les créatures de la nuit !

Avant que vous ne preniez en charge le destin cinématographique de *Vampires*, un autre cinéaste, Russell Mulcahy, y a également travaillé...

J'ai vaguement entendu parler de cette histoire. J'ignore précisément pourquoi Russell Mulcahy a quitté le projet. Je sais seulement que Patrick Swayze devait interpréter le rôle aujourd'hui tenu par James Woods. Vous imaginez Dirty Dancing chez les Vampires ?

Illustrer un thème comme celui des vampires revient aujourd'hui à s'exposer à un déluge de poncifs, de clichés...

Vampires est un sacré défi dans la mesure où vous progressez en terrain connu. Un gros risque, c'est sûr. Mais ne suis-je pas payé pour prendre des risques ? Le public connaît presque tout des vampires. Au moins autant que moi, sinon plus à l'heure actuelle puisque le vampirisme fait aujourd'hui l'objet d'un véritable culte aux Etats-Unis. C'est complètement fou. J'ai même lu des articles,

VAMPIRES

■■■ us des reportages sur des adolescents qui boivent du sang et se prennent pour des vampires. Un phénomène énorme dans le pays. Je ne suis pas sûr de comprendre d'où il vient. Nous autres Américains sommes très puritains. Peut-être votre passion pour le vampirisme traduit-elle une réaction à ce puritanisme ? Nous avons découvert des clubs gothiques dont les clients viennent prendre un verre habillés comme Dracula, la cape et tout. De la démence pure ! En fait, ce n'est pas un hasard si les patrons de Largo m'ont demandé de réaliser *Vampires* à ce moment-là. Pour eux, il existait une opportunité urgente de produire le film, de toucher un public nombreux et un peu galvanisé.

Vous n'êtes pas tendre envers les autorités catholiques dans *Vampires*. Et vous ne l'étiez déjà pas dans *Prince des Ténèbres*...

J'ai été élevé dans le protestantisme, chez les Méthodistes pour être plus précis. Les Méthodistes composent une branche très particulière de la religion protestante : ils ne reconnaissent pas la culpabilité comme une valeur sacrée. Tout le contraire du catholicisme qui, justement, repose principalement sur la notion de culpabilité, de péché. Le catholicisme est très étrange à mes yeux. D'autant plus qu'il accorde une part importante à l'appareil, aux costumes, aux ornements, à tous ces symboles rituels. Je ne comprends pas cette manière d'habiller une religion. Tout ce décorum rend le catholicisme très suspect. Je m'en méfie.

La religion catholique détermine par sa seule existence la mythologie même des vampires. Ce combat du bien contre le mal...

Le Cardinal Alba (Maximilian Schell), intermédiaire sévère entre Jack Crow et le Vatican.

La religion catholique, à l'image des autres religions, trouve son sens dans la quête du bien. Dans la quête de la rédemption de l'homme, dans le combat contre les forces du Mal. Mais c'est un discours un peu simpliste, un peu manichéen. Comme si le Mal se détectait à l'œil nu. Il y a fort longtemps, j'ai lu quelque part que le Mal ne se pare pas systématiquement de noir. Il peut se cacher dans la lumière, dans les églises, dans les endroits où l'on s'attend le moins à le trouver. Ce serait trop évident de rencontrer les loups-garous, les vampires et autres créatures dans les recoins les plus sombres. De la légende, du folklore ! Le Mal est ici. Maintenant. Il prend une forme à laquelle vous ne vous attendiez pas. D'une certaine manière, *Vampires* traite de ce thème à travers le personnage du Cardinal. Les prêtres, comme les autres hommes, rencontrent des problèmes. Comme les autres hommes, ils sont faits de chair et de sang.

Dans *Vampires*, la ligne qui sépare bons et méchants paraît bien ténue. Comme si vous ne faisiez pas vraiment de différence entre les vampires et ceux qui les chassent...

Absolument. Comme dans la vie. Les flics et les voleurs sont souvent les mêmes. Finalement, Jack Crow et Valek ne forment qu'une seule et même personne. Ils sont si étroitement impliqués dans la même quête ! Ils se ressemblent d'autant plus que pour être chasseur de vampires, il faut se montrer aussi vicieux, aussi cruel qu'eux. Dans le cas contraire, vous ne faites pas de vieux os. Les similitudes entre les «bons» et les «méchants» donnent un peu de piment au scénario de *Vampires*. À l'instar de *La Horde Sauvage* d'ailleurs. Dans ce western, les bandits sont les héros et vice-versa. J'en ai assez du manichéisme redoutable des films de vampires où l'on voit le gentil Van Helsing courir, armé d'une croix, après les sanguinaires. Trop basique. Mon intention dans *Vampires* était d'arriver à un western dans lequel se confondent les pauvres et les bons. De manière à ce qu'on ne sache plus très bien à quel saint se vouer !

Vous présentez *Vampires* comme la version fantastique de *La Horde Sauvage*. Pourtant, cette bande de salopards, vous la mettez rapidement à mal. Plutôt frustré, non ?

J'avais le choix pendant l'écriture du scénario : soit épargner l'équipe de Jack Crow, en tuer seulement quelques membres, soit la décimer entièrement. J'ai choisi cette deuxième solution pour mieux souligner l'extraordinaire puissance de Valek. J'aurais également pu offrir à Crow la

opinion

LE CRÉPUSCULE DES HÉROS

Julien CARBON

Valek (Thomas Ian Griffith) a une façon bien à lui de foudre sur ses proies. Katrina (Sheryl Lee) va en faire l'expérience...

possibilité de former une nouvelle «horde sauvage», de recruter de nouveaux mercenaires. Là, on serait tombé dans les clichés du film de «groupe». Depuis Alien, beaucoup de cinéastes ont suivi des équipes qui, au fur et à mesure que le récit progresse, perdent des hommes. Très peu pour moi. J'ai préféré que **Vampires** se concentre sur quatre protagonistes principaux. Ce sont Jack Crow, son partenaire Tony Montoya, le Père Adam Guiteau et Katrina, la prostituée mordue par Valek. C'était nettement plus intéressant de les observer que d'exterminer un à un les éléments d'un second staff de durs.

Parlons du choix des interprètes. À chaque personnage, vous avez apporté l'auteur juste...

Si j'ai choisi James Woods pour interpréter Jack Crow, c'est parce qu'il possède naturellement ce côté sarcastique. Il me fallait un comédien de sa trempe, qui ait une certaine expérience de la vie. Jack Crow doit avoir quelques années au compteur, afficher une certaine méchanceté pour demeurer crédible dans la peau du chasseur. Il existe plusieurs manières d'interpréter Jack Crow, mais James Woods me paraissait le plus proche de ma conception du personnage. Il possédait de surcroît l'intensité nécessaire. Le choix de Daniel Baldwin s'est imposé de lui-même. Jusqu'au jour où il s'est présenté aux auditions, je ne savais pas trop comment moduler le personnage de Montoya. Après lecture de quelques scènes, j'ai su que Daniel ferait l'affaire. Plus délicat s'avérait le choix de l'interprète de Valek. À l'origine, il était fortement question qu'un comédien européen l'incarne. Quelqu'un ayant un accent étranger, comme Julian Sands par exemple. Là, on serait tombé dans le panneau, dans le cliché de l'aristocratie du vieux continent. Non merci ! Lorsque Thomas Ian Griffith s'est présenté aux auditions, les choses ont pris une tournure nettement plus intéressante. Ayant été la vedette de nombreuses séries B d'action, Thomas est un comédien extrêmement physique. Presque un cascadeur. Il sait tout faire de ses mains. Son gabarit athlétique convenait merveilleusement à Valek. Thomas cultive vraiment au personnage, sauf qu'il portait alors des cheveux très courts. Nous lui avons demandé de porter des ajouts capillaires pour prendre le look de Valek. De plus, Thomas Ian Griffith ressemble beaucoup à Christopher Lee, le meilleur des Dracula selon moi. Même très grande taille, même sentiment de puissance, même stature, même allure à la fois animale et altière... Thomas Ian Griffith possédait toutes les qualités requises pour le rôle.

Vous oubliez Sheryl Lee, la Laura Palmer de *Twin Peaks*, très convaincante elle aussi dans le rôle de Katrina, une prostituée en passe de devenir vampire...

Je recherchais une comédienne qui n'ait pas le look hollywoodien ordinaire. L'action de **Vampires** se déroulant au Nouveau Mexique, je me suis demandé à quoi pouvaient bien ressembler les indigènes du coin. Et, c'est sûr, elles ne ressemblent ni à Sharon Stone ni à Demi Moore. J'ai donc envisagé une actrice atypique, très différente des canons actuels de la beauté. Sheryl Lee convenait très bien. Il fallait que l'on croit immédiatement à son personnage. Le casting de **Vampires**, je l'ai établi à l'instinct. Beaucoup de films se font ainsi. Pour ma part, je ne prête guère d'attention à la filmographie des comédiens que j'ai en tête. Peu importe qu'ils aient joué dans des téléfilms, des séries B d'action pour la vidéo, des séries A... À partir du moment où ils collent aux rôles, ça roule. Vous n'atteignez jamais la perfection à ce niveau. Le visage qui se dessine à l'écriture du scénario n'est pas forcément celui de l'interprète à venir. Mais c'est très bien que l'acteur ne corresponde pas tout à fait à votre idée. Parce que les comédiens sont uniques, parce qu'ils donnent vie à ce qui s'avère souvent très sec sur le papier. Un acteur, c'est tout le sel du cinéma !

Ne trouvez-vous pas que les rapports entre Jack Crow et le Père Adam Guiteau ont quelque chose d'ambigu ?

Ambigu ? Ne dites pas ça à James Woods. Il le possédait sans doute très mal. C'est lui qui a apporté cette ambiguïté à Jack Crow. Selon Sheryl Lee, c'est l'une de ses idées concernant le personnage...

De quelle façon êtes-vous intervenu sur le scénario ?

À la base de **Vampires**, il y avait donc le roman, ainsi que deux versions du scénario : l'une par Don Jakoby, l'autre par Dan Mazur. À mon avis, aucun de ces trois outils n'était parfait pour le film, mais ils pouvaient servir. En fait, c'est surtout d'un point de vue émotionnel que cela clochait. J'ai donc repris des trois récits ce qu'ils possédaient de meilleur et j'ai ajouté le double de mes propres démons. J'ai en somme fait le travail d'un charpentier (*Carpenter* en anglais, *NDLR*) en clouant ensemble des morceaux d'histoire d'origines diverses.

L'univers des chasseurs de vampires et tous ses détails et mouvements à l'écran, les avez-vous imaginés au stade de l'écriture ou filmés ?

En général, lorsque je travaille sur un scénario, je ne me préoccupe pas des détails car il s'agit prioritairement de raconter de manière fluide une histoire. Les détails, on voit ça après. Durant la période de préparation. Concernant les armes de **Vampires**, l'accessoiriste m'a montré une bonne cinquantaine de fusils et d'arbalètes. Je pouvais ensuite choisir, fondre plusieurs armes en une seule ne correspondant plus du tout à la réalité. Idem pour les costumes. On s'est préoccupé très tard de la garde-robe des vampires. Un temps, il fut même question de les habiller comme des conquistadors. Finalement, nous avons opté pour des habits plus réalistes. Des cache-poussière façon Sergio Leone pour Valek. **Vampires** n'est-il pas un western après tout ? Quant aux chasseurs, nous les avons gratifiés de protections très conventionnelles en fin de compte. Les détails, les petites en portent

VAMPIRES

aux États-Unis. Reste que leur utilité n'est pas précisément la même !

Dans la séquence du motel, vous mettez le paquet niveau hémoglobine. Avec les scènes à effets spéciaux de *The Thing*, ce sont certainement les minutes les plus gore de votre carrière...

Gore ? James Woods m'a dit la même chose. Pour moi, ce n'est qu'un amas de latex, un tas de caoutchouc qui se fait massacrer ! Ce n'est pas tant la violence de cette séquence qui m'a intéressé, mais la relaxation des chasseurs de vampires après la bataille. Tous ces types sont des alcooliques, des drogués de leur boulot. Pour survivre émotionnellement en tant que chasseurs de vampires, il n'y a guère qu'une solution : boire comme un trou, se défoncer !

Dans le film, vous mariez parfois un humour à la fois pince-sans-rire et trivial. Surtout lorsque, avant l'assaut contre le repaire des vampires, Jack Crow réclame le silence absolu et boit contre une boîte de conserve...

Intentionnel. Il est difficile de diriger une scène de comédie, surtout lorsque l'humour vole au ras des péquenots. Je ne me sens pas capable de mettre en images des répliques volontairement comiques ! L'humour de mon films doit donc provenir de scènes où on ne l'attend pas. Comme celle de Vampires que vous citez. Une idée qui a surgi sur le plateau. Je crois que je tiens ça de Howard Hawks. Il réalisait des films sérieux où soudain, au milieu du récit, quelque chose de drôle arrivait sans crier gare. J'aime aussi que l'humour intervienne dans des situations au fond assez dramatiques. Le calvaire de Chevy Chase dans Les Aventures d'un Homme Invisible par exemple. Comment pouvez-vous agir autrement ? Si vous prenez la maladie trop au sérieux, vous emmerdez le monde. Le bon drame se compose nécessairement d'humour. C'est ce qui dérange, fait peur...

Après le cuisant *Los Angeles 2013*, vous passez avec *Vampires* à une production nettement plus modeste. Vous semblez vous adapter avec une déconcertante facilité aux conditions économiques que le projet vous impose. Et ce depuis un moment d'ailleurs...

Une fois le motel entièrement nettoyé après le massacre, Jack Crow repart à la chasse aux vampires...

Pour moi, réaliser **Los Angeles 2013**, **Les Mémoires d'un Homme Invisible**, **Vampires ou Invasion Los Angeles**, c'est du pareil au même. Mes budgets sont calculés en faveur de ce que je montre à l'écran. **Pour Vampires**, pas besoin de cent millions de dollars, d'une somme à la **Titanic**. Vingt millions de dollars suffisent. Je peux indifféremment tourner de gros et de petits films. De toute manière, ce sont toujours les mêmes problèmes qui se posent. Que vous ayez cinq ou cent millions, il vous manque systématiquement de l'argent pour achever le film comme vous le souhaiteriez. Sur un petit budget, vous devez vous montrer plus créatif que sur un gros. Voilà tout. Dans les deux cas, vous avez à prendre en compte plusieurs possibilités d'aboutir au même résultat, car aucun producteur ne vous donnera un chèque en blanc.

Sur *Vampires*, vous ne vous êtes jamais senti un peu à l'étroit dans votre budget ?

Les limites budgétaires ne m'ont pas dérangé. La durée par contre, oui. **Vampires** est essentiellement un film en extérieurs. Ce qui aurait paradoxal pour une histoire de ce genre. Sa réalisation n'était pas soumise aux contraintes du fantastique gothique, mais du western ! Les westerns sont physiquement très éprouvants à tourner. Surtout dans un cadre comme celui de Santa Fe. Oh bon sang, quelle galère ! Le soleil se déplaçait constamment et le directeur de la photo s'arrachait les cheveux. Il pleuvait aussi les après-midi. Il faisait soit trop chaud soit trop froid. Dur pour le corps, mais pas pour la créativité car le Nouveau Mexique et Santa Fe donnent à **Vampires** un look vraiment superbe, une identité visuelle unique. Évidemment, ce n'est pas le meilleur endroit du monde pour passer des vacances car le confort n'y est vraiment pas garanti, mais sur le plan visuel, quel écrivain !

Généralement, les limites ou les largesses budgétaires modulent le travail d'un cinéaste...

Parfois, lorsque vous bénéficiez de sommes très importantes, vous tournez davantage, vous accumulez des kilomètres de pellicule et ensuite, au montage, vous coupez. Le choix, sur un petit budget, s'effectue directement sur le plateau, au niveau de la préparation. Vous tournez seulement ce que vous avez l'intention de projeter sur un écran. Vous vous dites rarement : « Allons-y et après on verra ». Moi, je décide avant le montage de ce que sera le film. Je ne me couvre pas en réalisant un nombre fou de plans. Dangereux, mais le danger c'est mon affaire... Pour **Vampires**, j'ai gardé l'immense majorité des séquences tournées. C'est ainsi que l'on économise des dollars. J'ai également négocié sur le nombre des figurants. Vous en voyez finalement très peu...

Votre politique n'est pas celle de tout le monde...

Je me fiche de l'argent. Faire du cinéma compte avant tout. Si vous dédiez votre vie à quelque chose, peu importe que vous receviez sur l'or ou non ! À quelques détails près, argent ou pas, le processus créatif reste le même quel que soit le film. Pour moi, ce qui constitue une priorité, c'est l'histoire racontée. Pour être honnête, je dois avouer que les très gros budgets me font un peu peur. Il existe des tas de films très populaires que je n'aurais pas su mettre en boîte. Sur le plateau d'**Independence Day**, j'aurais été complètement perdu. Tout ce fric, toute cette infrastructure... Je n'aurais pas su quoi faire, comment m'en sortir. Sérieusement !

***Independence Day* justement ! Parlons-en...**

Independence Day est l'exemple type du film pensé pour le public adolescent. Du cinéma cynique qui ne prend rien au sérieux. Lorsque qu'il est drôle

Mimi, le vampire originel en chef, finalement tué par notre héroïne de l'équipe.

un amour de productrice

SANDY KING

Après des études à l'UCLA, Sandy King dans le cinéma via l'animation, avant de rencontrer John Cassavettes et d'intégrer le tournage de MEURTRE D'UN BOOKMAKER [illegible] vingt ans, elle occupera des postes de superviseur du scénario, réalisatrice de seconde équipe et productrice auprès de personnalités telles que Francis Ford Coppola, Walter Hill et Michael Mann. Aujourd'hui mariée à John Carpenter, elle travaille pour la première fois avec lui sur STARMAN en 1984. Productrice émérite de VAMPIRES, elle poursuit avec John Carpenter une collaboration plus que fructueuse.

Au niveau production, *Vampires* était-il différent des autres films de John Carpenter ?

Les films, c'est un peu comme les enfants : ils ont chacun une personnalité distincte. *Vampires* était assez difficile à monter du fait de son petit budget et du temps limité dont nous disposions. De nos jours, beaucoup de films se font avec des sommes d'argent astronomiques, ce qui rend le public de plus en plus exigeant. Mais il sait à quoi s'attendre lorsqu'il voit le nom de John Carpenter au générique. Il a confiance, sait que le moindre dollar a été dépensé au mieux. Le défi est d'en montrer le maximum quel que soit le budget. Heureusement, nous travaillons avec la même équipe technique depuis des années, ce qui est un véritable avantage. Tout le monde était parti dans l'idée de faire un film vraiment nouveau, tant au niveau de l'histoire que de l'aspect visuel. Nous voulions vraiment offrir quelque chose de très riche, ce qui n'est pas courant avec cette sorte de

Votre position est délicate. Vous devez faire le choix entre ce que veut le réalisateur et ce que désire *Largo*, le distributeur.

Le public ne va pas voir une production *Largo* mais un film de John Carpenter. Ce qui compte le plus, c'est la loyauté, et la mienne est totalement envers le film. J'ai également une lourde responsabilité en regard du budget, que je prends très au sérieux. Lorsque je donne ma parole, je la tiens toujours. John est lui-même un réalisateur très responsable. C'est d'ailleurs ce qui me permet de tenir mes promesses. Il est toujours possible de lui parler des problèmes qui se posent tant que j'ai des solutions à lui offrir. Je suis ouverte à toute proposition. Ensuite, c'est à moi de déterminer laquelle est la plus appropriée [illegible]. Les studios comprennent parfaitement que notre travail est partagé entre les affaires et l'aspect artistique. Il faut savoir combiner les deux. En termes de travail, je considère avant tout travailler pour le réalisateur comme les producteurs d'autrefois. Tout simplement parce que Largo emploie John [illegible] pour [illegible].

Comment se sont passées vos relations avec *Largo* ? Était-ce compliqué de travailler avec cette société ?

Lorsqu'une société [illegible] sur un réalisateur, c'est tout ce que ce soit un acte de confiance. Il n'y a pas beaucoup de réalisateurs aussi complets que John, qui engagent leur vision tant dans le scénario que dans la réalisation, la musique et les effets sonores. C'est un acte de foi et faire un film, c'est un peu comme jouer à la roulette. On ne peut de toute façon savoir à l'avance ce qu'attend le public. Il faut donc mettre tout en œuvre pour livrer le meilleur film possible. C'est ce qu'il ait du succès ou non n'est absolument pas de notre ressort. Les financiers doivent eux aussi se prêter au jeu, ce qui n'est pas toujours le cas. Quand ils exigent des garanties, que voulez-vous faire ? *Largo*, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, est une société très jeune. Les responsables n'ont pas tous l'expérience suffisante dans la production. Ce sont avant tout des statisticiens qui lisent des graphiques. Cela ne facilite évidemment pas le travail, [illegible] souvent le cas, et de plus en plus. En Europe, les gens croient que les majors sont le Diable incarné. L'ironie c'est que les majors sont le fond de studios les plus expérimentés. Avec eux, il est possible de négocier, d'avoir de bons rapports. Si chacun fait son boulot correctement, tout se passe pour le mieux. Les sociétés indépendantes aimeraient trop souvent faire le film à la place du réalisateur, mais ce n'est pas possible. Dans le cas présent, le réalisateur, c'est John Carpenter, pas *Largo*. Parfois, ils ne s'en rendent pas compte, ce qui m'a valu de me retrouver dans des situations embarrassantes.

Le travail du producteur peut parfois dépasser l'aspect financier : vous êtes-vous impliquée dans le processus de création de *Vampires* ?

Je dois constamment être dans l'esprit du réalisateur. De sorte que même lorsqu'il n'est pas disposé à s'exprimer, je dois toujours savoir ce qu'il veut. Mais je n'ai pas à prendre de décisions d'ordre artistique indépendamment de lui. Mon travail n'est pas d'avoir une vision différente de la sienne, mais de lui faciliter la tâche tant auprès du studio que de l'équipe technique. Lorsque j'ai eu l'idée de tourner le film à Santa Fe, je lui ai montré le lieu car je pensais qu'il pourrait lui plaire. J'ai également trouvé la moitié du casting, mais encore une fois en respectant ses instructions. Mon rôle est de lui faire des propositions pour qu'il puisse prendre ses décisions. Je dois faire en sorte que ses désirs soient exhaussés, que ses idées se concrétisent. Je dois obtenir tout ce dont il a besoin pour s'exprimer. Un producteur travaille pour le réalisateur. De même en engageant le décorateur. J'ai pensé que son sens de l'esthétisme répondrait celui de John. Ce n'est pas un travail artistique à proprement parler mais c'est toujours au service d'une vision artistique. Je lui offre les outils qui serviront sa créativité.

John Carpenter est-il un réalisateur exigeant ?

Je trouve qu'il est de plus en plus accommodant. [illegible] avec de nombreux réalisateurs : Walter Hill, Michael Mann, John Hughes. À mon avis, John est celui qui a le plus conscience de ce que représentent la production, les [illegible] financières [illegible] pour le producteur. Car il y a énormément de réalisateurs qui [illegible] sans se soucier [illegible] parler [illegible] sont pas [illegible] les budgets [illegible] dépassent. Certains réalisateurs ne savent pas quel point c'est une science de produire [illegible] sont souvent relégués à mesure qu'ils [illegible] de la lumière ou en tout cas de ceux qui [illegible]. John est conscient de tous ces aspects. Il a beaucoup de respect pour le chef [illegible] qu'il sait [illegible] ou [illegible] n'est pas une mince affaire. Il a également beaucoup de respect pour le producteur parce qu'il sait que nous faisons de notre mieux pour lui offrir ce qu'il veut. Il est exigeant, c'est sûr [illegible] en quantité. En fait, il est davantage du genre à résoudre les problèmes qui se posent. Je ne dis pas ça parce qu'il est mon mari. D'ailleurs il peut parfois être moins bon mari que réalisateur ! John Carpenter, c'est le rêve pour les producteurs. Demandez à Larry Franco ou Debra Hill, ils vous répondront la même chose.

Propos recueillis par
Damien GRANGER et Marc TOULEC
Traduction : Sandra VO-ANH

VAMPIRES

Tony Montana (Daniel Baldwin) : difficile de résister aux charmes d'une vampire en dentelle...

ce succès phénoménal puisque les Américains se croient cyniques. Ils ricanent de tout. Il me serait impossible que quelque chose d'américain soit sincère. A part Titanic qui réussit à inverser la vapeur. C'est le contraire du cynisme, une grande histoire d'amour à la Autant en Emporte le Vent. Le public américain qui se croyait cynique en sort bouleversé !

Finalement, en adoptant un point de vue différent de la majorité des cinéastes américains, en choisissant le premier degré à la franche rigolade, vous faites preuve de «naïveté»...

Tout à fait. Je suis un naïf ! Mais, aux Etats-Unis du moins, personne ne peut être sur la même longueur d'onde que vous. Les Américains, les gens de cinéma, croient fermement que c'est moi le cynique, le pessimiste !

Francis Coppola prétend qu'il existe un avant et un après *La Porte du Paradis*. Avant sa sortie et ses résultats désastreux au box-office, les cinéastes un tantinet ambitieux avaient les coudées franches. Après, ces mêmes cinéastes sont devenus suspects aux yeux des producteurs, des financiers. Ils ont fait l'objet d'une surveillance plus attentive...

La Porte du Paradis constitue un tournant. Pendant longtemps, le public a ignoré ce qu'un film pouvait rapporter. Aujourd'hui, il connaît les recettes et, pour lui, c'est important de savoir qui est le numéro 1. Les spectateurs ne parlent entre eux, mêlent les chiffres dans les conversations de haut niveau... Le public réagit désormais comme un courtier de Wall Street. Pour lui, le montant des recettes est une référence, un point de repère. Finalement, ce n'est pas tant le système qui a changé, mais ceux qui se déplacent dans les salles. L'échec de *La Porte du Paradis* n'a prouvé qu'une chose aux yeux de tous : que Michael Cimino était décroissant un minable. Deux ans auparavant, c'était le génie de *Voyage au Bout de l'Enfer*. Un changement fulgurant ! Le public suit malheureusement ce raisonnement. D'une certaine façon, les spectateurs américains me déçoivent. Ils n'ont pas la curiosité qu'ils avaient autrefois.

Les studios ont également leur part de responsabilité. Ils ont tendance à vanter les mérites de l'uniformisation des films...

Jadis, les studios et les distributeurs organisaient des avant-premières dans le but d'améliorer le film. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas : il s'agit de tests de marketing. Les films sont testés, retestés, puis... Si vous n'êtes pas attentif, si vous n'arrêtez pas toutes les remarques, vous finissez par accepter tout ce qui déplaît. Du coup, vous perdez votre film. Si vous terminez par une fin en demi-teinte ou carrément pessimiste, on vous fait remarquer que les gens veulent un happy-end. Le public des projections-tests veut systématiquement des dénouements heureux. Une fin heureuse et positive ne fait pas forcément un bon film. Ça fait seulement un film qui plaît à un certain public. Une différence fondamentale. «Corrigez» votre copie en faveur des observations généralement peu pertinentes de ces gens, soit équivaut à vendre du savon ou des pastes de thé. Rien de plus. Vous abandonnez toute ambition créative au profit des lois du commerce. Terrifiant en soi. Après «intervention», votre film ne possède plus ni originalité, ni individualité, ni étincelle. C'est devenu un produit. Un grand changement par rapport aux pratiques du passé. Lorsque je travaillais pour les studios, sur *The Thing*, *Les Aventuriers d'un Hamme Invisible* et *Starman*, j'ai dû me battre farouchement contre ces projections-tests qui nivellent tous les films par le bas, qui les rendent tous identiques, tous dénaturés. Les projections-tests tuent la personnalité artistique : elles créent un produit unique. C'est ce que recherchent les grands studios. Sur *Les Mémoires d'un Hamme Invisible*, *Warner Bros* voulait que je tourne un film tout public, sécuritaire et prévisible. Mais je ne suis pas un cinéaste familial ! Je suis incapable de réaliser des films heureux, exaltants et de pur divertissement. Les miens sont secs, nerveux...

D'où votre statut de hors-la-loi à Hollywood...

C'est vrai. Mais, profondément, j'ignore si je le suis tant que ça. Je ne recherche pas délibérément la compagnie des hommes. Je mens aussi souvent en cause l'autorité et ça, les gens détestent. Les chefs surtout.

Des regrets concernant *Vampires* ?

Je mentirais en prétendant qu'après chaque film je ne me dis pas que j'aurais pu mieux faire, que j'aurais pu mieux filmer telle ou telle scène. Je pense que la meilleure manière de progresser est de se montrer à la fois juste et dur avec soi-même. Je le suis à mon encontre. Beaucoup même. Je me dis toujours que j'aurais pu ajouter ceci ou cela. Par contre, une fois le film achevé, je le laisse derrière moi. C'est fait, fini. On passe au suivant. Je me comporte naturellement ainsi pour rester sain d'esprit. Pas question qu'un film fini m'obsède parce que je regrette tel ou tel détail, telle ou telle scène imparfaite. Il faut savoir abandonner un film. En un sens, un film d'une perfection absolue serait mortellement ennuyeux, désincarné et plat. Un film imparfait n'empêche pas de dormir. Parfois, les erreurs, les maladresses contribuent à lui donner une vie propre. Une identité bien à lui. C'est ce que je m'échine à faire : rendre mes films vivants. Faire en sorte qu'ils n'aient pas l'air d'avoir été programmés par ordinateur. Faire en sorte qu'ils soient réels.

Récemment, la firme *Miramax* vous a offert de tourner *Halloween 7* avec Jamie Lee Curtis. Pourquoi n'avez-vous pas accepté leur proposition ?

J'ai refusé de le réaliser parce que, franchement, je ne savais vraiment pas trop quoi faire de cette histoire. Après tout, je l'ai déjà mise en images. Il y a maintenant vingt ans. *Halloween*, pour moi, c'est du passé !

Katrina au terme de sa métamorphose en créature de la nuit.

Propos recueillis par
Damien GRANGER & Marc TOULLEC
(Traduction : Sandra VO-ANH)

la peau froide

GREG NICOTERO

KNB tient depuis une dizaine d'années une position privilégiée au top ten des principaux ateliers de maquillage hollywoodiens. Ces initiales désignent ses trois fondateurs. A savoir Robert Kurtzman, Greg Nicotero et Howard Berger. L'union des talents et des sensibilités faisant la force, KNB compte a son actif une somme impressionnante de films parmi lesquels FREDDY 5 - L'ENFER DU CAUCHEMAR, DANSE AVEC LES LOUPS, MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 3, DARKSIDE - LES CONTES DE LA NUIT NOIRE, TREMORS, LE SOUS-SOL DE LA PEUR, DR. RICTUS, SPAWN, SCREAM... Et, sous la houlette de John Carpenter, L'ANTRE DE LA FOLIE, LE VILLAGE DES DAMNÉS et LOS ANGELES 2013. Plus qu'une simple collaboration, une communion entre les as du latex et le cinéaste...

Votre atelier d'effets spéciaux de maquillage n'en est pas à son premier film de vampires...

Une Nuit en Enfer a un Vampire a Brooklyn

Les effets spéciaux du film de John Carpenter se voulant le plus discrets possible la charge de travail devait être moindre que sur *Une Nuit en Enfer* par exemple

Dans quels termes John Carpenter vous a-t-il présenté les effets spéciaux de *Vampires* ?

Qu'a-t-il de spécifiquement long canines pointues.

Que ce soit la séquence de *Vampires* qui vous a posé le plus de problèmes du point de vue des effets spéciaux ? Le réveil commun des vampires à même le sol ?

Le sang coule à gros bouillons dans *Vampires*. Était-ce dans vos ambitions de faire un film vraiment gore ?

Comment se positionne John Carpenter par rapport aux effets spéciaux ? Leur accorde-t-il une attention particulière ?

Nouveau cinéma sortie le 11 mars

LE TÉMOIN DU MAL

Une belle occasion gâchée. L'occasion d'un polar satanique plein de faux-semblants, d'humour grinçant et de paranoïa. Mais l'homme derrière la caméra en a décidé autrement. Pourtant fort de son expérience au sein de séries policières aussi importantes que NEW YORK POLICE BLUES, Gregory Hoblit rate le coche du fantastique...

Le Diable rappe encore à la porte d'Hollywood. Ou plutôt un Diable, une entité baladeuse qui ne tient jamais en place. Depuis la nuit des temps, elle se promène d'un corps à l'autre, habite qui elle veut à partir du moment où il y a contact physique. Y compris le plus anodin. Ce Diable se présente d'abord sous l'identité de Reese, un serial-killer condamné à suffoquer dans la chambre à gaz. Ce qui n'est pas pour déplaire au flic qui l'a coincé : le très rigide John Hobbes. Un inflexible Reese rend effectivement l'âme devant un par-terre d'invités derrière la glace. Jusque là, rien que de très ordinaire dans un pays qui se targue d'être une démocratie progressiste. John Hobbes se goberge du devoir accompli. Un peu trop rapidement peut-être car, à peine le cadavre du tueur en série est-il refroidi qu'un tueur use exactement des mêmes méthodes d'assassinat que le défunt. Un imitateur ? C'est du moins ce que croit John Hobbes. Rationnel, les pieds sur terre, le policier d'élite de la Brigade Criminelle perd progressivement son latin. Les cadavres s'entassent, le supposé tueur étant lui-même mort selon la méthode dite de Reese et ainsi de suite. John Hobbes cherche une réponse tangible à l'énigme. Il n'est pas au bout de ses surprises. Entraîné malgré lui dans un véritable jeu de piste, il ne se rend que très tard à l'évidence : un esprit satanique tumérant à l'épreuve de la mort habitait Reese. Rancunier, le démon cherche à faire porter au flic le chapeau des meurtres rituels comme il l'avait fait auparavant avec un autre policier accusé au suicide. Sa fille Gretta, enseignante en théologie, finit par lui livrer de précieuses informations sur la menace qui pèse sur lui. Sur cet individu insaisissable qui le pousse à abattre un malheureux professeur brièvement possédé par l'ex-Reese.

John Hobbes (Denzel Washington) : un flic en enfer

Cette histoire propice à un thriller démoniaque rusé, le scénariste Nicholas Kazan a proposé malheureusement à Gregory Hoblit, réalisateur de **Peur Primale** et, auparavant, d'épisodes parmi les meilleurs de séries comme ***Hill Street Blues***, ***New York Police Blues***, ***La Loi de Los Angeles*** et ***Flic à tout Faire***. Travaillant de concert sur une adaptation du «Grand Nulle-Part» de James Ellroy, Nicholas Kazan et Gregory Hoblit s'entendent comme larrons en foire. Immédiatement après avoir survolé le manuscrit du **Témoin du Mal**, le second manifeste son intérêt. «*J'aime les films traitant de surnaturel depuis mon enfance*» souligne-t-il. «*De nombreux éléments de celui-ci me renvoyaient à l'intelligence de classiques tels que* ***Rosemary's Baby***, ***La Malédiction*** *et* ***L'Exorciste***. *Une véritable aubaine que de se placer dans la même catégorie. De plus,* ***Le Témoin du Mal*** *m'offrait de mêler deux genres que j'affectionne tout particulièrement. Le fantastique et le policier que je connais bien pour l'avoir très souvent illustré à la télévision. Le fait que le fantastique graphique n'occupe finalement qu'une part très peu importante du récit m'a convaincu que je pourrais m'en sortir.*»

De là à se considérer comme le cinéaste le mieux placé pour réaliser le film, il n'y a qu'un pas que Gregory Hoblit franchit allégrement. «*Je pense sincèrement que je suis le meilleur choix que le producteur Charles Roven pouvait faire. Notamment parce que je suis très familier de procédures policières*

Gretta Mumo (Elizabeth Dena...) : prof... sur la théologie et spécialiste en démonologie

res. Très important à mes yeux. Surtout dans le cas du **Témoin du Mal** *car, plus vous êtes nombriliste par rapport à votre matériau de base, plus vous êtes crédible dans votre peinture d'un milieu, plus votre connaissance de la profession de flic est importante et plus vous serez en mesure d'installer le surnaturel dans un environnement réaliste».* Le réalisateur de **Peur Primale** ne se trompe pas sur ses capacités à dépeindre la vie d'un commissariat, à révéler les vicissitudes de la vie de flic. Par contre, il se met le doigt dans l'œil jusqu'au coude quant à sa compétence en matière de fantastique. Légères, ses connaissances ? Qu'importe, il se documente. *«J'ai beaucoup lu la Bible. J'ai fait tout ce qu'il était nécessaire de faire pour me renseigner sur les mythes sataniques, sur les démons. J'ai également vu beaucoup de films du genre. C'est surtout* ***L'Exorciste*** *qui m'a le plus fortement influencé. Dans leur manière d'introduire le surnaturel dans un quotidien, je pense tenait* ***L'Exorciste*** *et* ***Le Témoin du Mal*** *se ressemblent assez».*

S'il y a un encore un film qui ressemble au **Témoin du Mal**, c'est bien **Hidden**, avec son extraterrestre qui passe allègrement d'un corps à l'autre, contraint et forcé par le flic lancé à ses trousses. *«En écrivant le film, je ne pensais absolument jamais à* ***Hidden****»* se défend le scénariste Nicholas Kazan, récompensé de l'Oscar pour **Le Mystère Von Bulow**. *«J'ai une vision très précise des choses et lorsque je travaille, j'oublie totalement ce que j'ai pu voir. Les similitudes, vous vous en apercevez seulement après. Quand les gens vous font remarquer que tel film qui vient de sortir contient le même élément. Vous devez alors opérer quelques changements. Mais je n'anticipe jamais sur les réactions à venir».*
Inévitable la comparaison entre **Hidden** et **Le Témoin du Mal**, même si le mode d'intrusion de l'esprit diabolique chez autrui se fait nettement plus discret que les assauts à la hussarde de l'alien. *«Une telle méthode n'est pas du tout adaptée au* ***Témoin du Mal****»* poursuit Nicholas Kazan. *«J'ai commencé à rédiger le scénario sur une notion très simple en laquelle je crois fermement. La notion que le mal est contagieux. Si quelque chose de négatif vous touche, vous blesse, vous en conserverez toujours la trace en vous. Une trace qui tend vers le négatif, vers le mal. Un enfant martyr a aussi toutes les chances, en grandissant, de reproduire sur les autres ce qu'il a enduré. Les gens qui, sortent de foyers déliquescents, violents, sont souvent la proie des démons qui les ont façonnés».*
Freud n'aurait pas mieux expliqué les choses. Le Palace non plus.

Nicholas Kazan continue néanmoins à aborder dans le sens de la contagion. *«Pour que le message passe, il fallait que le plus anodin des contacts suffise à propager l'esprit diabolique. Il fallait également que vous ayez l'impression que le même esprit puisse posséder plusieurs visages. De ce postulat est lentement né, très lentement même, le scénario du* ***Témoin du Mal****»*, un récit qui vaut beaucoup mieux que la laborieuse illustration qui lui est infligée, même si, à force, le caractère nomade du vilain finit par lasser. *«A ma connaissance, ce film est le seul à mettre en scène un personnage interprété par plus de 70 comédiens différents. A la base, j'ai dû insister pour établir une liste exhaustive de toutes les personnes habitées par cette entité satanique, mais personne n'a trouvé cette idée très bonne».* Et montrer le véritable visage du démon, alors ? *«Pas question ! Dans la mythologie, il possède sept têtes et quatorze visages. A l'écran, ce n'est pas évident que cela passe. De toute manière,* ***Le Témoin du Mal*** *limite au strict minimum l'utilisation des effets spéciaux. Il n'y a pas de gore et les passages d'un individu à l'autre relève principalement de la chirurgie. En fait, tout ce que vous voyez dans* ***Le Témoin du Mal****, vous pouvez le voir dans un film des années 50».*
Très différent. **Le Témoin du Mal** l'aurait sans doute été si la vedette initialement prévue, Arnold Schwarzenegger, avait accepté la proposition des producteurs. *«Ce* ***Témoin du Mal*** *n'aurait eu rien à voir avec celui que vous connaissez. Nicholas Kazan aurait dû s'adapter à la personnalité d'Arnold, à son sens de l'humour. Y mettre davantage d'action»* soutient Gregory Hoblit. *«Tout se serait déroulé à un autre niveau. Pour moi, l'essentiel consistait à suivre de la manière la plus crédible possible un flic confronté à une situation qui le dépasse».* Dommage que cette situation dépasse aussi celui qui la met certes consciencieusement mais trop sagement en images, n'appuyant que très rarement sur la pédale du fantastique. **Le Témoin du Mal** échoue, faute d'un cinéaste qui y croit 100 % à son démon baladeur. Dans le rôle de Reese, le serial-killer exécuté au début, Elias Koteas (le plus givré des accidentés volontaires de **Crash**) apporte néanmoins un éphémère grain d'inquiétante démence au film. Dans la chambre à gaz, il fredonne le «Time is on my side» des Rolling Stones en guise de coup de klaxon à Hobbes. N'ayant pas la fibre fantastique, Gregory Hoblit ne rattache malheureusement aucun wagon à cette locomotive.

Marc TOULLEC

John Hobbes face à lui-même, proie d'un démon vieux comme le monde et extrêmement rancunier

Hobbes et son supérieur (Donald Sutherland), de plus en plus soupçonneux

Father. USA. 1997. Real.: Gregory Hoblit. Scén.: Nicholas Kazan. Dir. Phot.: Newton Thomas Sigel. Mont.: [illegible]. Int.: [illegible]. Denzel [illegible] Attias. Esteban [illegible] John. Goodman [illegible] Quinlan. Elias Koteas, James Gandolfini... Durée: 2 h 03. Dist.: Warner Bros. Sortie le 18 mars 1998.

Michael Crichton sorte le lot avril

SPHÈRE

Sphère est un film qui, paradoxalement, ne tourne pas rond. C'est l'un de ces onéreux blockbusters qui sentent à plein nez le «package deal», à savoir un arrangement financier entre plusieurs agents artistiques et un grand studio hollywoodien. Mettez tous ces «atouts» dans le même panier et vous obtenez un produit de grande consommation prestigieux, boursouflé de thunes. Du moins au bas de l'addition parce que, dans l'assiette du spectateur fourvoyé, ne subsiste qu'une maigre pitance. Les arêtes du gros poisson que le film aurait pu être en somme. Pour 120 millions de dollars, Sphère propose donc un spectacle lamentable, étriqué, fauché. Cadré serré sans profondeur aucune, comme l'aiment les professionnels. C'est-à-dire sans la moindre preuve matérielle des sommes investies. Où sont passés les dollars ? On se le demande. Engloutis, partagés entre les comédiens, leurs avocats, leurs agents, des techniciens surpayés, des décors grandeur nature qui ressemblent pourtant à d'atroces maquettes.

Selon moi, Sphère est le Qui a Peur de Virginia Wolf ? de la science-fiction» plaide Barry Levinson, réalisateur pas totalement novice dans le genre puisqu'il aborde le domaine de l'imaginaire à deux reprises au moins. Via le Sherlock Holmes luttant du **Secret de la Pyramide**, puis le message pacifiste véhiculé par **Toys**. «*Plus qu'un film de science-fiction, Sphère est un drame psychologique qui se déroule au fond de l'océan. La confrontation d'un monstre va surgir pour bouffer tout le monde. Mais, ce monstre, nous ne le verrons jamais à l'écran. Les monstres ce sont les personnages eux-mêmes. Les êtres humains. C'est cet aspect du scénario du film qui m'a motivé. Filmer des effets spéciaux, des créatures tentaculaires, ce n'est pas pour moi. Je ne sais pas faire*». Ce qui tendrait à signifier que Barry Levinson s'y connaît par contre en matière de psychologie, d'inconscient humain et de toute cette quincaillerie post-freudienne de rigueur. Ses meilleurs films (**Rain Man**, **Good Morning Vietnam**...) le démontrent. Ce n'est pas le cas de **Sphère**, une spectaculaire régression pour son metteur en scène et tous les gros légumes compromis au générique. Histoire de se justifier, ils tiennent tous le même discours. «*Sphère, c'est à la base un roman de Michael Crichton. Certainement son livre le plus intelligent*» dixit Barry Levinson, déjà complice du romancier sur le navrant **Harcèlement**. On ne rassure comme on peut.

SPHÈRE sort en salles le 1er avril. Le jour des poissons, des farces. SPHÈRE en est une, doublée d'une mauvaise plaisanterie. Une plaisanterie chère qui mobilise quelques stars hollywoodiennes, le réalisateur de GOOD MORNING VIETNAM, le romancier à l'origine de JURASSIC PARK et Usuncles... Du beau monde plongé dans les eaux les plus saumâtres du grand bleu pour une rencontre du troisième type dont la prétention n'a d'égale que l'absence totale d'originalité...

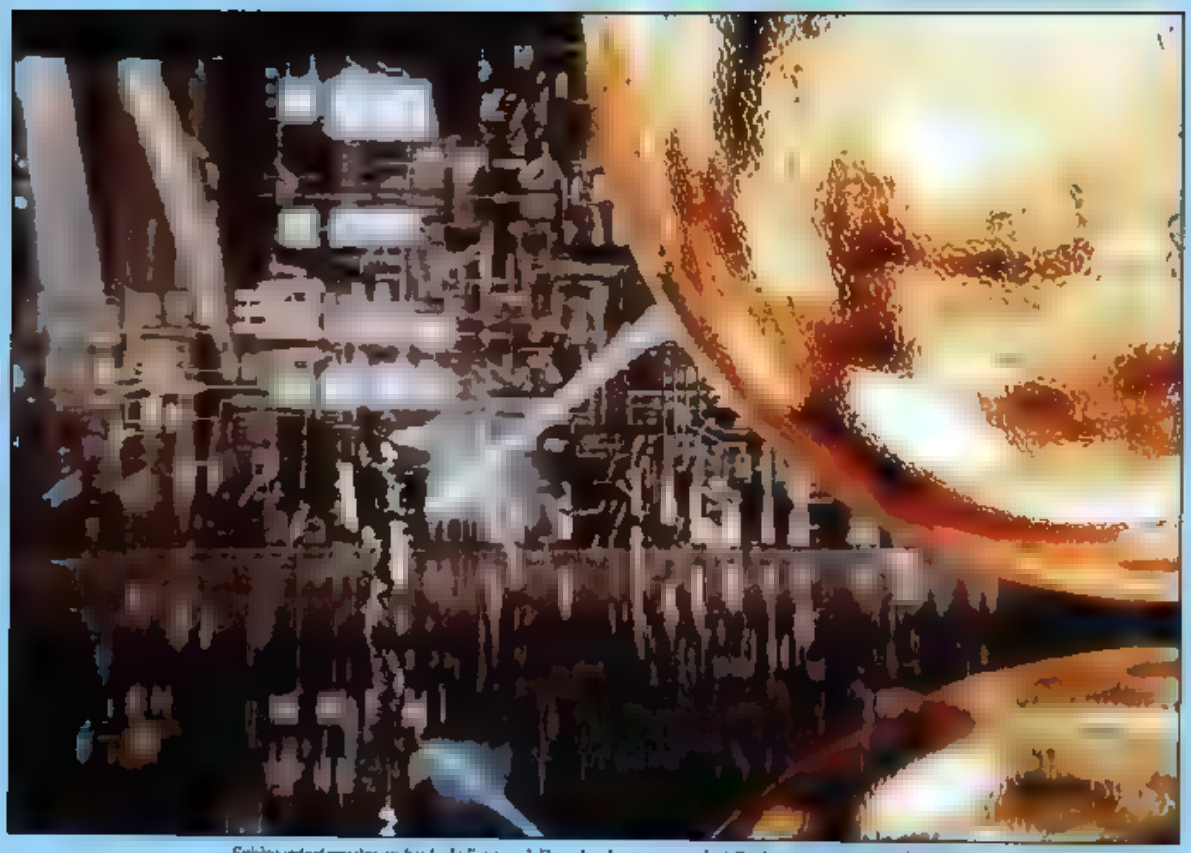
«Sphère», le livre, Michael Crichton l'écrit sous l'influence à rebours de **Rencontres du Troisième Type** et de **E.T.** en 1986. «*J'ai pensé à toutes ces sagas à la Carl Sagan, ces bluettes de science-fiction où les lecteurs s'émerveillent en ces termes : «N'est-ce pas merveilleux que des extraterrestres nous rendent visite ?» Non, ce n'est pas forcément merveilleux. Cela pourrait aussi être sacrément effrayant. Je ne crois pas qu'un contact extraterrestre soit forcément amical. Je ne crois pas plus que le recrutement d'une équipe de scientifiques éminents soit la meilleure initiative pour établir ce premier contact.*

Prisonniers d'un ascenseur, ils ne songent guère à tirer profit de leur expérience pour gagner le Prix Nobel. Ils paniquent, cèdent instantanément à l'hystérie. Cela ne serait pas le cas d'un commando de Marines. Entraînés, durs et disciplinés, ils conservent leur sang froid. Mais j'ai choisi l'observation des réactions de scientifiques sous pression dans un environnement hostile». Aux nerfs d'acier d'une escouade de fusiliers teigneux et armés jusqu'aux dents, Michael Crichton préfère le ramollissement de quelques cervelets absolument pas préparés aux épreuves d'un supposé suspense amphibie. Son bouquin, il le vend tout de même à cinq millions d'exemplaires, rien qu'aux États-Unis.

Trois ténors interprètent les grosses têtes de **Sphère**. Dustin Hoffman d'abord, mal dans la peau de Norman Goodman, un psychologue poltron. Sharon Stone ensuite, garçonne et portant les cheveux courts de la biochimiste Beth Halperin, ex-compagne du premier. Elle emporte les rares bons plans de **Sphère**, des images superbes de son visage dur d'androgyne.

Beth Halperin (Sharon Stone), biochimiste doublée d'une femme d'action.

Norman Goodman (Dustin Hoffman), un psychologue dépassé par la situation.



Sphère extraterrestre ou boule de l'espace ? Dans les deux cas, un objet finalement assez peu maléfique

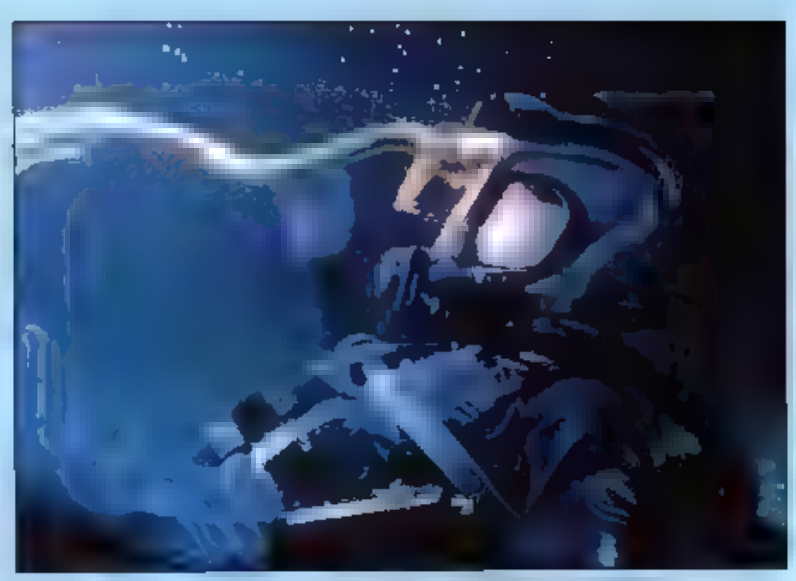
Samuel Jackson arrive en troisième position. Mauvais garçon très bavard chez Quentin Tarantino, le comédien personnifie ici le célèbre mathématicien Harry Adams. Un acteur moins charismatique aurait visiblement plus mérité que lui d'être issu d'un casting crédible. Samuel Jackson ne se met pas beaucoup plus d'une demi-seconde. Interviennent ensuite les comparses. Ce sont : astrophysicien Ted Holding (Liev Schreiber déjà remarqué dans **Scream** et sa suite), élément militaire Richard Harold Barnes (Peter Coyote) vous a tous déjà mille fois sous le nez(vous ne m'en voudrez pas) une énigmatique sphère envoyant des signaux cryptés à la découverte à l'intérieur d'un vaisseau spatial américain immergé depuis trois cents ans depuis sa traversée d'un trou noir.

Aussi magnétique que la boule de cristal d'une voyante, cette baraque totale de sphère exerce sur les scénaristes une irrésistible attraction. Sur Harry Adams surtout. Il y pénètre et ses emmerdements commencent, surtout qu'au-dessus un cyclone empêche tout contact avec l'extérieur. De grosses méduses étouffent Fletcher (une des deux adjointes de Barnes tandis que Adams dort profondément. Il pourra même s'estimer un bienheureux lorsqu'un poulpe sur dimensionné s'agrippe à la base de son crâne un monstre mangeur de cerveaux ? Bernique ! Les auteurs ne manquent pas d'imagination, ils ont même intitulé leur bestiole *The Beast*. *The Beast* est en tout cas la créature de trop pour Samuel Jackson, visiblement écœuré par le producteur Andrew Wald, la machine pleure. Apparaît alors quelque chose comme des radars et sur écran sur un pulp d'une cinquantaine de 20 000 lieues sous les Mers. C'est justement du roman de Jules Verne que vient ce monstre. Et comme lui et des petites larves d'Harry Adams sont plus voraces les uns les autres. Des gluants les uns aux cauchemardesques. Et cauchemar pour ses concepteurs qui mettent un certain temps à piger que la sphère matérialise les terreurs refoulées, les pulsions les plus intimes et les pires cauchemars. Le spectateur, sans cesse en avance sur l'intrigue, l'a depuis longtemps compris. Légitimement, il peut attendre des scientifiques des trouilles à la mesure du budget et des ambitions du projet. Un monstre invincible, des méduses, quelques anguilles composent l'essentiel de ses trouilles ratables. Pas très achalandés ses trétaux de la poissonnerie **Sphère** ! D'autant moins que cette intrigue pille ouvertement le roman «Solaris» de Stanislas Lem et son adaptation cinématographique par Andreï Tarkovsky en 1972. **Solaris** présente, dans une station interstellaire, une vie extraterrestre sous forme d'océan de radiations capables d'influer sur l'esprit d'humain. Pour son plus grand malheur Kif kif dans **Sphère**. A l'image d'ailleurs du récent **Event Horizon**, sa version space-opera post-**Alien**.

Event Horizon et **Solaris** n'empêchent nullement Andrew Wald de lancer triomphalement *Pourquoi avons-nous fait Sphère ? Parce que finalement, ce film n'a jamais été fait auparavant*. Quant à Barry Levinson, un peu plus fin tout de même, il reconnaît certaines similitudes avec **Planète Interdite**, un classique nettement plus explicatif que ne ■■■

SPHÈRE

■■■ C'est **Sphère** sur les origines duquel [illegible] on ne sait pas qu'il soit nécessaire de tout expliquer. Cela n'est [illegible] est [illegible] on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il [illegible] Cela entraîne [illegible] de s'embarquer dans un vaisseau spatial à l'autre extrémité de la galaxie. Le cinéaste Michael Crichton & cie ne briguerait-il pas le mystère insondable du monolithe de **2001, l'Odyssée de l'Espace** ?

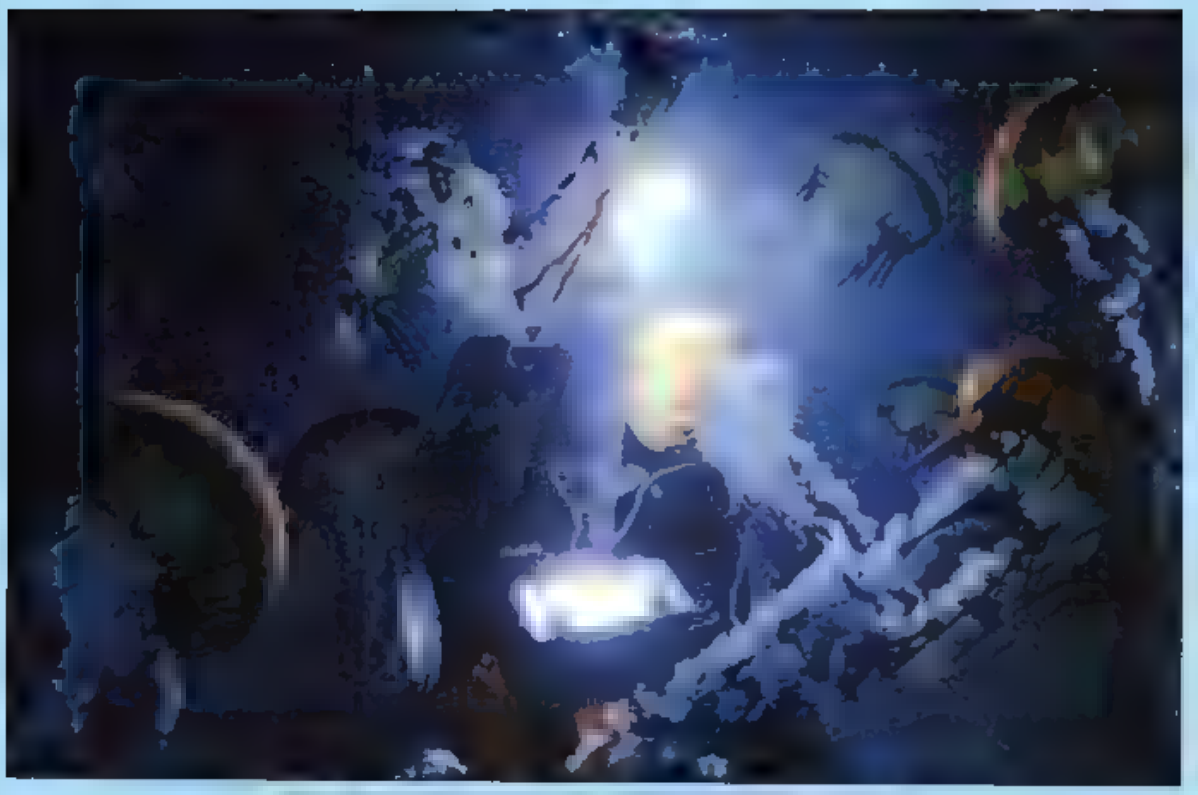


[illegible] l'attaque éclair d'un serpent de [illegible]

A en croire Barry Levinson, la rédaction du scénario (pourtant remaniée) de **Sphère** demanda [illegible] se souvient le cinéaste. [illegible] pas [illegible] pleure. Les personnages [illegible] Il était [illegible] un [illegible] de [illegible] et [illegible] de [illegible] Vous auriez pourtant dû, Monsieur Levinson, [illegible] à force de vouloir dépasser **Sphère** du superflu, il ne survit plus grand chose à l'écran. A tel point que le blockbuster de 120 millions de dollars ressemble comme un frère jumeau à [illegible] des seventies qu'est **L'Odyssée sous la Mer** de [illegible] Petite. Un pont de plastique en [illegible] un aquarium et [illegible] et son [illegible] monstrueux [illegible] Il était [illegible] de **L'Odyssée sous la Mer**. Malgré ses paquets de dollars, **Sphère** ne fait guère mieux. Bref. Barry Levinson laisse sur le spectacle et les [illegible] qu'il exècre tant. Ce qu'il néglige d'un côté, il tente en vain de le récupérer de l'autre. Du côté du facteur humain.

[illegible] *Harry*

Sphère, je ne l'aurais pas [illegible] Sphère [illegible] [illegible] [illegible]



résolution, face à la compression de l'information, de vaincre ses peurs, puisque ce qui [illegible] une adaptation réussie n'est en aucun cas [illegible] essentiel à [illegible] important dans **Sphère** comme le soulignait Barry, ce sont les [illegible] occasion ramène à [illegible] personnages confrontés à [illegible] et à leurs propres peurs. **De l'intimiste donc. A coût prohibitif.** De l'intimiste que Barry Levinson oppose systématiquement [illegible] science-fiction.

Sauve qui peut (le scénario) de dates et le genre s'avéré [illegible] le couler. Barry [illegible] son [illegible] défend, [illegible] aime le science-fiction et [illegible] genre [illegible] adapter [illegible] *The Thing*. Depuis [illegible] [illegible] de plus [illegible] [illegible] qu'un prétexte qui [illegible] [illegible] **Sphère** [illegible] [illegible] II [illegible] [illegible] [illegible]

Retrouvez le cinéma sortie le 11 avril

KISSED

briseuses de tabous

Lynne Stopkewich & Molly Parker

Charmantes et rieuses sous le soleil de la cinquantième édition du Festival de Cannes où KISSED est programmé dans le cadre frileux de la Quinzaine des Réalisateurs, la *réalisatrice* Lynne Stopkewich et la comédienne Molly Parker dédramatisent par leur seule présence les thèmes interdits d'écran de KISSED. La première, originaire d'une banlieue de Montréal, tourne avant KISSED quelques courts métrages dont le plus connu, THE FLIPPED WIG, relate la première visite d'une fille chez le gynécologue. Quant à la très juvénile Molly Parker, elle fréquentait surtout les plateaux TV de séries comme HIGHLANDER, POLTERGEIST - LES AVENTURIERS DU SURNATUREL et AU-DELÀ DU RÉEL. L'une et l'autre démontrent qu'innocence et humour ne sont pas forcément incompatibles avec les sujets les plus graves. Ceux dont on ne parle généralement pas.

Pourquoi cet intérêt pour un récit a priori malsain, cet authentique repoussoir pour le spectateur ?

Lynne Stopkewich Kissed s'inspire d'une nouvelle de Barbara Gowdy que j'ai découverte il y a bientôt quatre ans dans un recueil de textes féminins érotiques. Cette nouvelle m'a émerveillée parce qu'une femme osait y avouer sa sexualité déviante sans jamais s'excuser. Malgré cela, elle gardait ma sympathie. J'ai aimé cette forme de contraste qui m'a poussée à contacter Barbara Gowdy. D'autres réalisateurs et producteurs l'avaient déjà approchée dans ce but mais les projets d'adaptation n'avaient pas abouti. Une fois les droits acquis, j'ai monté le financement de Kissed en réunissant 80.000 dollars. Je n'ai pas eu besoin d'engager un producteur pour réunir cette petite somme. J'ai sorti le l'argent de ma poche, j'ai emprunté aux amis, à ma famille. Les cartes de crédit ont beaucoup servi. Tourner Kissed a demandé énormément de temps vu l'absence de moyens. C'était un choix délibéré de ma part, car ainsi, personne n'avait à me dicter quoique ce soit. Sur ce sujet si délicat, je tenais à garder un contrôle créatif total.

Sur un sujet propice au nauséeux, vous allez dans le sens de la poésie...

L. S. L'histoire de Barbara Gowdy est constituée de contrastes. J'espère que le film les restitue. Lorsqu'on met en scène de tels paradoxes, on peut en faire la fusion. Les spectateurs peuvent ainsi participer, avoir leur propre conclusion, trouver leur chemin à travers cette love-story si particulière.

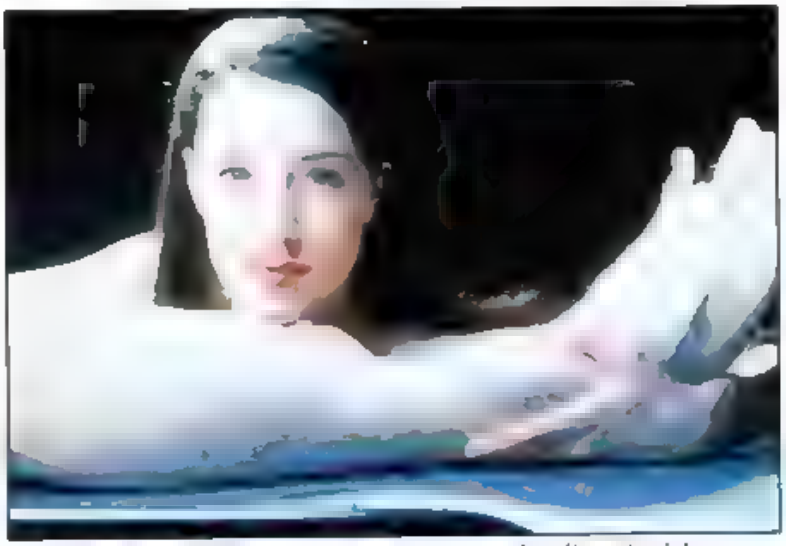
Molly Parker La mort fascine Sandra Larson, tout comme le désir et la transcendance de ce désir. Son histoire est une quête de divin. J'aime beaucoup mon personnage : elle est très engagée, instinctive, assurée. Elle s'assume totalement, ne laisse aucune place à la frustration. Lorsque j'ai découvert le scénario pour la première fois, sa propension à concrétiser ses fantasmes m'a ébloui. Evidemment, j'étais un peu choquée. Auparavant, je n'avais jamais imaginé ne serait-ce qu'une pensée à la nécrophilie. Passé le dégoût, j'ai reconsidéré Sandra Larson. J'ai finalement trouvé en elle un personnage fort, fascinant, bizarre, mais paradoxalement très pur, en harmonie avec elle-même.

Quelle définition donnez-vous de *Kissed* ? Derrière la nécrophilie, y-a-t-il autre chose ?

L. S. Kissed n'est pas un documentaire sur la nécrophilie. C'est une histoire d'amour, l'évocation d'une relation égoïste qui ignore, rejette tout ce qui est extérieur à cet amour. Je n'ai pas tourné Kissed par complaisance morbide. La perspective de cette femme marginalisée me donnait l'opportunité d'explorer des thèmes universels abordés par la nécrophilie : l'amour, le sexe, la mort. C'est aussi une manière de vous emmener grâce au cinéma sur un terrain inattendu. Kissed enseigne en fait l'amour de soi-même, des autres pour ce qu'ils sont. J'aime également l'idée que le nécrophile soit ici une femme. Etant donné que ce sont en général les hommes qui sont montrés au cinéma comme des agresseurs sexuels, je pensais que ce serait intéressant d'exploiter l'idée que ce soit là une femme en quête de sa propre sexualité, aussi tabou soit-elle.

M P Lorsque vous rencontrez quelqu'un qui de par sa nature, se met en marge de la société, vous reconnaissez son être. Sandra Larson se rend parfaitement compte de sa marginalité. Elle accepte sa mélancolie bien qu'elle ne se sente plus seule après la rencontre de Matt. Cet ami à qui elle peut parler elle le recherchait désespérément. Elle a besoin de Matt qui la prend telle qu'elle est. Matt qui lui apprend ce qu'est l'amour. Au départ, j'avais peur d'incarner Sandra. Si j'ai accepté, c'est parce qu'il se présente rarement des rôles aussi forts que celui-là. Il y avait aussi la personnalité de Lynne. Contrairement à ce qu'on peut penser, c'est une personne vive, pleine d'humour. Sur le plateau de Kissed, on se marrait tous les jours. Fallait bien décompresser car il s'agissait d'un tournage harassant.

Dans *Kissed*, n'y-aurait-il pas une partie d'exorcisme ? L'exorcisme de votre propre appréhension de la mort ?



Sandra Larson (Molly Parker) : un rôle à contre-courant au service d'une démarche hors-la-loi

Sandra et Matt (Peter Outerbridge) : liaison dangereuse entre la nécrophilie et l'amour passionné

L.S. Absolument. A l'époque où j'ai découvert la nouvelle de Barbara Gowdy, l'idée même de la mort me terrifiait. *Kissed* s'impose donc comme une sorte de thérapie : il m'a poussé à me concentrer sur des questions avec lesquelles je n'étais pas forcément très à l'aise. J'aime bien me dépasser. *Kissed* me l'a permis. Mais trouver le ton juste, distiller l'atmosphère parfaite n'a pas toujours été évident. La plupart des gens refusent de «penser» la mort, et encore moins d'en parler. Nous avons ainsi créé une société où nous sommes privés de tout un aspect critique de notre vie. Même si mes recherches peuvent paraître morbides, elle m'ont en fait poussée à accepter la mort comme faisant partie de la vie. Ce n'est pas quelque chose dont il faut avoir peur, mais qu'il faut au contraire reconnaître comme une expérience humaine partagée.

Dans la préparation du film, avez-vous recueilli les témoignages de personnes attachées aux mêmes pratiques que Sandra Larson ?

L.S. Non. De plus, il n'existe guère de documentation sur le sujet parce qu'aux Etats-Unis et au Canada, la nécrophilie est considérée comme un délit pénal. C'est pourquoi nous nous sommes concentrées sur l'histoire d'amour à proprement parler plutôt que sur le détail des relations sexuelles avec un cadavre. Dans cette histoire d'amour, Molly et moi nous sommes basées sur nos propres expériences sentimentales. Une matière à portée de main. C'était par contre difficile de rassembler des renseignements sur l'embaumement. J'ai repéré un ouvrage sur le sujet dans une bibliothèque publique mais la liste des réservations s'étendait sur six mois. Si nous avions pu obtenir davantage de documents sur la nécrophilie et les pratiques de l'industrie funéraire, *Kissed* aurait sans doute été très différent. Privée d'informations, j'ai revu le scénario pour coller davantage à la nouvelle de Barbara Gowdy. Depuis, je suis par contre littéralement inondée de témoignages, d'articles sur la nécrophilie et l'embaumement !

La morgue que vous décrivez est un très bel endroit, très agréable...

L.S. Des morgues j'en ai visitées un certain nombre. J'ai sélectionné la plus propre. Si propre que je m'attendais à voir des ballerines débarquer d'un moment à l'autre. Cette morgue briquée, nickel, ressemble à ma cuisine. A dire vrai, j'ai essayé de filmer une pièce qui soit comme une autre. Une pièce où nous allons tous séjourner un jour ou l'autre. Dans *Kissed*, elle contribue à démystifier la mort.

Malgré ses côtés feutrés et l'ambiance décontractée du tournage, *Kissed* a tout de même dû présenter des séquences plus délicates que d'autres à mettre en boîte...

M.P. La deuxième rencontre de Matt dans le coffee-shop fut la plus dure de mon point de vue. Désespérément dans l'attente d'un ami, Sandra lui avoue alors sa passion pour les morts. Pendant plusieurs jours avant le tournage, je n'arrêtais pas de me dire : «Mais comment peut-on dire ça à quelqu'un, aussi spontanément ?» Sur le plateau, j'étais donc si tendue que je n'arrêtais pas de rire nerveusement. A force, je suis arrivée à dire les choses très simplement. Très calmement.

Y a-t-il une morale à extraire de *Kissed* ?

L.S. Il n'y a pas le moindre jugement moral dans mon travail sur *Kissed*. Jamais je ne prétends que Sandra Larson commet le mal ou le bien. Je m'adresse aux gens en présentant des faits. Je leur laisse le soin de bâtir leur propre opinion. En tant que spectatrice, je n'aime pas que l'on m'impose un discours manichéen, le bien d'un côté et le mal de l'autre.

Propos recueillis par Marc TOULLEC
(Traduction : Alexis DUPONT-LARVET)

La liaison de la nécrophilie à l'amour [illegible] transcendé par un point de vue anthropologique

opinion

L'AMOUR À MORT

Il existe deux façons de traiter un thème aussi tabou que la nécrophilie. La manière grossière, explicitement crue et physique des **Nekromantik** de Jörg Buttgereit ou **Nouvelles Histoires extraordinaires** de Jean Rollin. Il existe également la manière de Lynne Stopkewich : une manière cotonneuse, faite de douceur, en demi-teintes et en poésie. Avec **Kissed**, Lynne Stopkewich parvient à rendre beau, envoûtant et lyrique ce qui, dans les faits, bat des records dans l'abominable. Chez Lynne Stopkewich, l'amour avec un cadavre transporte son héroïne, la très sobrement nommée Sandra, au comble de l'extase. Vers un septième ciel de la non-satisfaction que n'aurait pas renié le Marquis de Sade. Elle suggère plutôt qu'elle ne montre : le scalpel aux spectateurs, soin de se tenir le regard à Molly Parker, une quête d'absolu et une recherche de pureté. Ce qui n'a certainement rien à voir avec la déviance sexuelle des **Nekromantik**.

Le paradoxe entre horreur et beauté, Lynne Stopkewich le regarde merveilleusement. Notamment grâce à Molly Parker, interprète de cette Sandra [illegible] pour qui depuis cette enfance où les animaux morts la fascinaient, toucher le contact d'un épiderme froid à la [illegible]

passion qu'elle assume sans culpabilité. Sa [illegible] travail dans les pompes funèbres de l'ambigu Mr Wallis, [illegible] y apprend les techniques de l'embaumement.

Son amour des morts, elle le révèle pour [illegible] ment à Matt, un étudiant en médecine. S'il [illegible] les favoris de Sandra, Matt s'aperçoit [illegible] que la passion de celle-ci pour les morts dépasse de loin l'amour qu'elle éprouve pour lui. Cette histoire d'amour et de frustration, Lynne Stopkewich la filme méticuleusement, avec douceur, pudeur. De manière presque neutre, appliquée à ne pas montrer ce qui pourrait choquer, ce qui pourrait briser le charme vénéneux de cette love-story étrange et minimaliste. Plus suspendue dans une voluptueuse atmosphère que figée. Et drôle parfois. Comme lorsque monte un saugrenu «Cool» façon *Beavis & Butt-Head* du groupe des étudiants, face à un professeur d'anatomie qui plonge l'épée de l'embaumeur dans le ventre d'un cadavre.

Marc TOULLEC

Canada, 1997. Réal : Lynne Stopkewich. Scén : Angus Fraser & Lynne Stopkewich. Dir. Phot : Gregory Middleton. Mus : Don MacDonald. Prod : Dana English & Lynne Stopkewich pour Bonanza Film Company/British Columbia Films/Canada Council/National Film Board of Canada & Téléfilm Canada. Int : Molly Parker, Peter Outerbridge, Jay Brazeau, Natasha Morley, Jessie Winter Madie & James Timmons. Durée : 1 h 18. Dist : Diaphana. Sortie : Février 1998.

BIENVENUE À GATTACA

cinéaste éprouvette

ANDREW NICOL

Andrew Nicol n'a pas encore trente ans qu'il s'impose déjà parmi les réalisateurs dont le cinéma américain a besoin pour se guérir de trop d'INDEPENDENCE DAY et de FLINTSTONE. Né en Nouvelle-Zélande, installé à Londres, il se décrit lui-même comme un nomade du Septième Art. Scénariste et réalisateur de spots publicitaires très convoité, il s'établit professionnellement à Los Angeles pour tourner des films qui font plus de soixante secondes. Il commence fort, très fort même, avec ce généreux thriller génétique qu'est BIENVENUE À GATTACA, avant de signer le scénario du prochain Jim Carrey, THE TRUMAN SHOW réalisé par Peter Weir. La forte personnalité de son premier long métrage ne laisse pas présager un nouveau DUMB & DUMBER...

Remontez donc aux racines de *Bienvenue à Gattaca*. Comment son idée a-t-elle germé dans votre imaginaire ?

L'idée de Bienvenue à Gattaca n'a pas surgi d'un seul coup. Elle est le progressivement composée autour d'une histoire que j'avais envie de raconter sur la génétique dans les journaux et les magazines. Au début, je n'en parlais même à personne et ce n'est devenu vraiment sérieux que lorsque j'ai pu le faire lire à Jean Bodon. Il a été le premier à s'enthousiasmer pour le projet et à m'encourager à aller plus loin. Il a été le premier à me dire que la génétique progressait encore plus vite que je ne le pensais et que les gens devaient se rendre de plus en plus compte de l'importance de cette impressionnante révolution scientifique.

Bienvenue à Gattaca doit faire partie des projets effrayants pour les studios américains trop anticonformiste. Avez-vous rencontré des difficultés particulières à trouver un financement ?

À ma grande surprise, les choses se sont déroulées assez rapidement. Comparativement aux standards de l'industrie cinématographique, nous avons pu réunir quelques années de travail et d'études. Deux d'entre eux à son arrivée chez Miramax pour produire Bienvenue à Gattaca. Malgré les critiques assez défavorables que le projet a reçues dans un premier temps, Harvey Weinstein a toujours soutenu notre démarche. C'était la meilleure solution pour que le film puisse exister tel que je l'avais conçu. Nous avons réussi à obtenir un budget modeste et tourner dans des conditions difficiles mais passionnantes. Il faut dire que le producteur Danny Boyle nous a permis de profiter de son expérience.

Comment vous êtes-vous vendu au studio ? Généralement, Hollywood ne prise pas trop les débutants, surtout lorsqu'ils prétendent réaliser le film qu'ils ont écrit

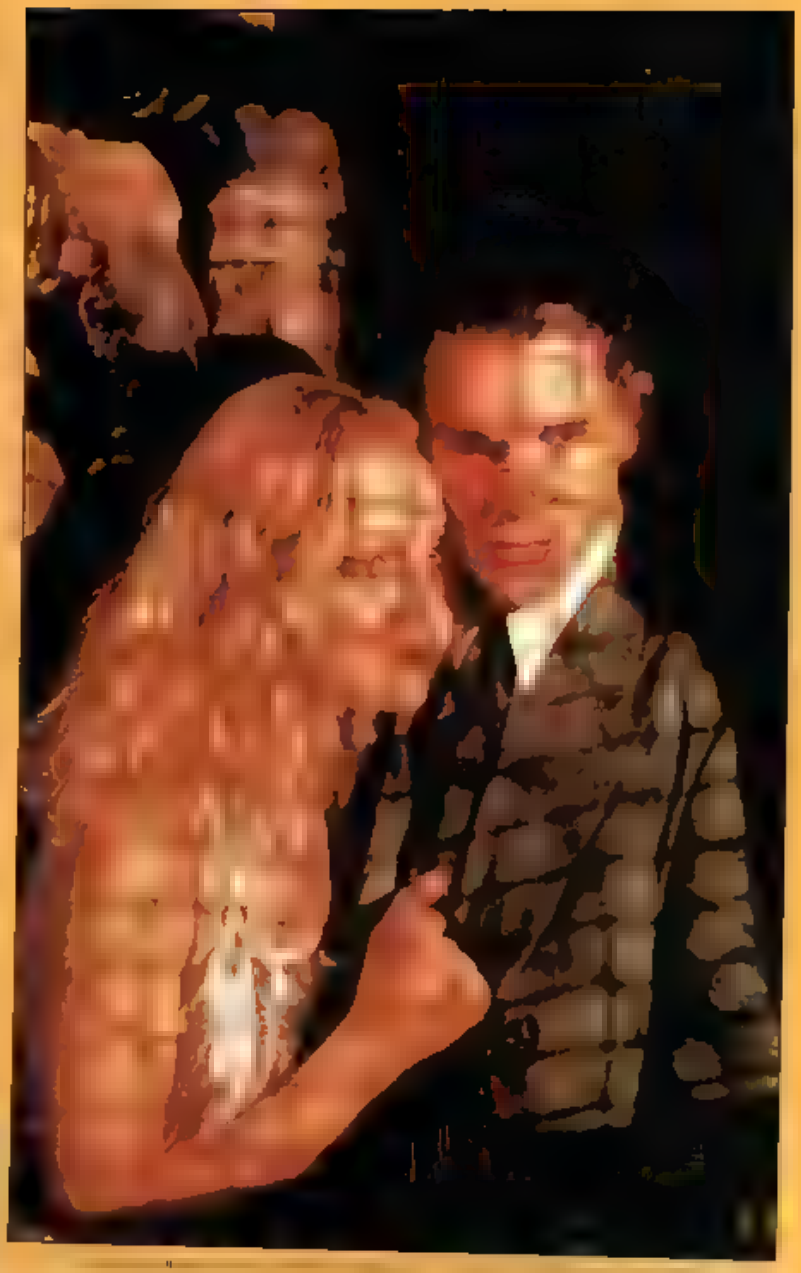
Le film a été [illegible] présente un avantage qui n'est pas négligeable. Chaque plan, il faut se demander si on a besoin de [illegible] pour raconter l'histoire. Il y a peu de scènes qui n'apportent pas d'informations à l'intrigue. Le film est donc très dépouillé. Il y a peu de plans inutiles. Le photographe a choisi les prises sous les angles les plus [illegible] et le montage illustre admirablement cette économie de moyens. Bienvenue à Gattaca est un film qui [illegible] par la volonté de tout contrôler. Pour assurer les personnages, les scènes, le cadrage, la lumière, le son, le choix des images, chaque plan a été pensé et préparé à l'avance. Tout se tient. Il n'y a pas de place pour l'improvisation.

Tel qu'il est actuellement, *Bienvenue à Gattaca* est-il conforme à ce fameux album d'images ?

Pour la plupart, les images que j'avais en tête sont dans le résultat à l'écran. Il y a bien quelques autres qui ont disparu au montage, mais je ne crois pas qu'elles auraient apporté grand-chose à l'histoire. Il y a aussi des plans que j'ai vus différemment après avoir tourné. Mais ce n'est pas grave. Cet album de photos des images est bien sûr [illegible] graphique. Il n'est plus qu'une référence pour les techniciens. Ce qui est important, c'est que l'on ait pu donner à chaque image son maximum de densité. Ce qui est le cas. Mon seul regret : les personnages [illegible] de ces prises avant le tournage. À l'écran, ils sont même plus intéressants. Le rôle naturellement, surtout grâce à l'interprétation d'Uma Thurman qui a su donner à son personnage [illegible] que je n'avais pas imaginée. Je ne voulais aller à l'encontre de la compassion [illegible] de Thurman mais [illegible] rien ne [illegible]

Avec un budget aussi modeste que le vôtre, une douzaine de millions de dollars, comment avez-vous appréhendé la construction d'un futur qui, visuellement, se tienne ?

Le Non Valide a un rôle [illegible] à jouer dans [illegible] après son réveil [illegible] au cinéma.



Bienvenue à Gattaca

Si on vous dit que *Bienvenue à Gattaca* c'est au niveau architectural la version glabre, épurée de *Brazil*, que répondez-vous ?

[illegible] **Bienvenue à Gattaca**, [illegible] vraiment représenté. L'architecture [illegible] donnée qui me passionnait depuis longtemps. C'est elle [illegible] qui a poussé à adapter [illegible] par les architectes [illegible] construit par Ikarii. Dans [illegible] les années [illegible] les gens [illegible] une architecture [illegible] [illegible] [illegible]

BIENVENUE À GATTACA

N'avez-vous pas le sentiment que *Bienvenue à Gattaca* possède un petit quelque chose du *THX 1138* que George Lucas réalisa au début des années 70 ?

Peut-être. J'ai l'impression cependant que *THX 1138* décrit un univers intérieur. Il s'agit davantage d'une métaphore que d'une véritable anticipation. Mon scénario a lui aussi une vocation métaphorique, mais il est clair que les univers futuristes permettent d'aborder nos personnages autrement. Il y a des similitudes entre *THX 1138* et *Bienvenue à Gattaca*. Cependant, je ne pense pas que le spectateur ait besoin d'avoir vu le film de Lucas pour apprécier le mien. Il est vrai que le style visuel de *THX 1138* est particulièrement glacial, ce qui lui donne une dimension [illegible]

À vous entendre, le monde que vous décrivez est le nôtre. Nous vivons dans la société de *Bienvenue à Gattaca*...

Pas exactement mais presque. La société actuelle semble [illegible] ce que sera le monde de demain. Il existe déjà des sociétés qui privilégient [illegible] ceux qui ont les moyens d'améliorer leurs enfants génétiquement, de leur donner une meilleure vie. Tel ou tel individu a un poste prestigieux et gagne un salaire confortable. Même ceux qui se trouvent dans la place pauvre [illegible] Pour moi, cette société n'est pas complètement différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. Nous ne faisons que mettre le doigt sur des tendances déjà présentes. Nous n'avons pas besoin de références à l'avenir. C'est une réalité. Avec ce film, j'ai simplement voulu explorer la réalisation de la société de *Bienvenue à Gattaca*. On ne verra jamais le jour où l'on pourra dire que des gens [illegible] sont meilleurs les uns que les autres. Pourquoi ? Parce que c'est [illegible]

Bienvenue à Gattaca [illegible]

Irène Jacob, Marlon [illegible] dans *Bienvenue à Gattaca*

[illegible] de la réalité, de perspective pour se rapprocher [illegible] une très grande méfiance.

À ce stade, *Bienvenue à Gattaca*, ce n'est plus de la science-fiction, ni de l'anticipation...

Si, un peu de [illegible]. Le film contient de nombreux éléments de science-fiction comme par exemple les [illegible] Ils prennent généralement une semaine. Dans *Bienvenue à Gattaca* [illegible] heures seulement.

Quelle est la morale de *Bienvenue à Gattaca* ? On a le sentiment que vous proclamez la perfection inhumaine et l'imperfection humaine. Peut-être la réflexion est-elle plus complexe ?

J'ignore si le film véhicule une morale particulière. Je crois que, face à nos êtres humains nous luttons pour atteindre cette perfection inaccessible à la sélection génétique. Je n'ai vu [illegible] comme totalement noirs ou totalement positifs. Aucun [illegible] est [illegible] Dans cette problématique, les choses seraient simples si le mal était visible. Malheureusement, cette ségrégation génétique nous viendra sans même nous en apercevoir. [illegible] Je ne suis pas [illegible] Je ne fais pas [illegible] Je ne suis pas [illegible] plus solide et plus dangereuse. Nous devons accepter cette sélection génétique parce que c'est humainement acceptable de vouloir donner à [illegible] les meilleures chances [illegible] à la base même de la vie. [illegible] Il y a [illegible] un [illegible]

opinion

DEMAIN FINIRA PAR ARRIVER

[illegible]

Gattaca. USA. 1997. Réal. & scén.: Andrew Niccol. Dir. Phot.: Slawomir Idziak. Musi.: Michael Nyman. Prod.: Danny DeVito, Michael Shamberg, Stacey Sher & Gail Lyon pour Columbia Pictures & Jersey Films. Int.: Ethan Hawke, Uma Thurman, Jude Law, Alan Arkin, Loren Dean, Blair Underwood, Gore Vidal, Ernest Borgnine... Durée: 1 h 46. Dist.: Columbia TriStar Films. Sortie le 29 avril 1998. (Lire également preview in M.M. 111).

Une police gestapiste qui multiplie les contrôles génétiques, au grand dam de Vincent Freeman...

science soit à la pointe. Les personnes atteintes d'une maladie héréditaire pourront entendre dans leurs gènes leur sentence de mort bien avant l'âge que la médecine voit les guérir aujourd'hui. Les parents pourront aussi intervenir après la conception. Mais une fois que vous aurez éradiqué ce gène maladie, serez-vous sûr que le bébé sera plus grand, plus intelligent que les autres ? Ne serez-vous pas tenté de commander un bébé plus à la scientifique ? Et c'est cela qui sépare l'humain de l'animal : c'est le désir de toujours vouloir en savoir plus et de toujours chercher dans la perfection.

À Beverly Hills nous sommes actuellement, il existe beaucoup de gens prêts à mettre le prix pour élever des enfants génétiquement parfaits.

Un détail frappe dans le film : la police. Vous en faites vraiment une Gestapo, la Gestapo de la génétique !

C'est vrai et on sent. Nous avons subi l'eugénisme tout au long du XXe siècle. Les discriminations, la racisme, se portent bien et pas seulement sous les aspects évidents. Ce que montre **Bienvenue à Gattaca** n'est pas nouveau. On a déjà vécu. Ce qui surviendra sera le fait de toute violence. Nous serons à même de nous demander et de nous questionner sur la génétique.

Ce monde n'est-ce pas la représentation de l'utopie nazie ? Les nazis rêvait d'une race de surhommes, de cette perfection qui a cours dans *Bienvenue à Gattaca* ?

Ch[illegible]nde utopique un gaspillage progressif vers ce qui pourtant semble être raisonnable. C'est ce qu'il y a de plus effrayant à-dire dans le génétiquement [illegible] parfait de vouloir [illegible] est un pré dans des raisonnable. En vouloir à [illegible] parents, Monsieur James Watson a lancé le Projet Génome Humain propose des solutions [illegible] souffrir humanité. [illegible] et ses disciples [illegible] semble raisonnable. Ces gens-là ne sont pas nuls ou du moins n'en [illegible] pas l'impression.

Vous en savez si long sur la génétique que vous semblez avoir lu tous les ouvrages consacrés au thème pour vous documenter et ne mettre à l'écran aucune sottise...

Oui, j'ai fait mes devoirs d'école ! À un moment cependant, j'ai préféré interrompre mes recherches pour m'accorder toute liberté concernant la technologie. Pour laisser certaines coulées franches à mon imagination, ne pas l'enchaîner à des données médicales et scientifiques. J'ai dû m'émanciper un peu, retrouver une certaine indépendance et mettre les livres de côté. J'ai tout fait pour oublier ce que j'avais appris en me documentant, pour m'approprier le futur.

Que signifie exactement ce mot, Gattaca ?

Le terme Gattaca se rapporte directement à la génétique. Les scientifiques symbolisent les bases chimiques par des lettres : G, A, T, C : G pour Guanine, A pour Adénine, T pour Thymine et C pour Cytosine. Le titre du film se rapporte donc directement à la réalité scientifique. Vous et moi, croyez-le ou non, avons du « Gattaca » à l'intérieur de nous. D'ailleurs, la majorité des généticiens que j'ai rencontrés pensent que ce film est tout à fait plausible. Il est très possible que les faits de **Bienvenue à Gattaca** se concrétisent un jour prochain.

[illegible]

Propos recueillis par Marc TOULLEC
Traduction : **Sandra VO-ANH**

Retrouvez le cinéma sortie le 18 mars

à propos de L'AIGUILLEUR & L'ILLUSIONNISTE

LES MONDES ONIRIQUES DE JOS STELLING

Rigoureusement inconnu en France, Jos Stelling est pourtant un grand artiste. De même nationalité que Paul Verhoeven et Jan de Bont, il n'en reste pas moins très éloigné des attaques d'araignées géantes et des tornades d'ILM. Né en 1945, ce réalisateur autodidacte met huit ans à tourner son premier film, MARIEKEN VAN NIEUMEGHEN, histoire médiévale d'une fiancée de Satan secourue par la Vierge Marie. Bien que présenté en Sélection Officielle au Festival de Cannes 1975, MARIEKEN VAN NIEUMEGHEN demeure toujours inédit en France. L'ILLUSIONNISTE et L'AIGUILLEUR ont bien failli le rester. Plus de dix ans après leur découverte au Festival d'Avoriaz, ils révèlent un tempérament artistique unique, un sens de l'image, de la musique, de l'humour et du rêve. En constant mouvement entre plusieurs mondes, alternant émotion et humour, L'ILLUSIONNISTE et L'AIGUILLEUR sont des œuvres rares à voir de suite en attendant de découvrir les autres films de Jos Stelling : sa récente adaptation de la légende du Hollandais Volant et DE PRETENDERS, évocation dans un snack bar d'un quartier populaire du suicide de Marilyn Monroe...

> **A quel point ces deux films, *L'Illusionniste* et *L'Aiguilleur*, sont-ils importants à vos yeux ?**

Il m'est un peu difficile de vous donner une réponse précise. Je suis un auteur. J'écris et je produis moi-même mes films. Cela signifie que je consacre ma vie à ne tourner qu'un seul et même film, mais découpé en plusieurs morceaux. Ils sont comme mes enfants. Et L'Aiguilleur serait mon préféré. Un favori parcourant le monde, et qui, de temps en temps, me donne de ses nouvelles. Parfois, j'en viens à me demander si mes films m'appartiennent encore. Ils ont acquis une existence autonome. Ils génèrent des interprétations très différentes les unes des autres. Les choses sont très bien ainsi. Ils peuvent très bien mettre un temps fou à sortir en salles dans certains pays comme la France par exemple, mais remportent immédiatement un étonnant succès dans d'autres.

> **Tourner des films aussi personnels, atypiques, demande la collaboration d'un producteur inconditionnellement gagné à votre cause...**

L'Aiguilleur (Jim van der Woude) : un solitaire dévoue corps et âme à son boulot

Je suis mon propre producteur. Je ne me consacre à aucun autre film que les miens. Je suis totalement libre car, au cœur même de mon propre espace de liberté, je possède ma propre salle de cinéma, je tiens un café. Ils me permettent de gagner de l'argent, de m'auto-financer et de tourner les films que je veux. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

> **Comment est né *L'Illusionniste* ? On a l'impression que l'idée a germé en vous des années durant avant d'éclore enfin...**

Depuis longtemps déjà, je voulais travailler avec Freek de Jonge, un comédien de théâtre très connu aux Pays-Bas. C'est le point de départ de L'Illusionniste. Freek et moi nous sommes mis à l'écriture du scénario. Deux ans durant, nous l'avons travaillé par intermittence. La force créative de mon partenaire résidant essentiellement dans les dialogues, dans les reparties, j'ai alors eu la désagréable impression que je perdais le contrôle de ce projet. Conscient de ce problème, Freek m'a suggéré de faire un film non pas muet, mais sans aucun dialogue. J'ai enfin retrouvé le pouvoir. Je me suis senti son égal, et c'est la raison pour laquelle nous avons finalement pu nous associer. L'Illusionniste, c'est à la base son histoire. J'ai écrit le scénario d'après toutes les idées qu'il m'a apportées.

> **En fait, d'après ce que vous dites, Freek de Jonge partage avec vous la paternité de *L'Illusionniste*. Deux auteurs pour un seul film, n'est-ce pas parfois un peu difficile à gérer ?**

On peut le dire. Freek de Jonge est un comédien de théâtre et je suis un cinéaste. Cela a toujours été le « hic » entre nous. Lorsqu'il joue la comédie devant une caméra, il continue de penser « théâtre » et agit par conséquent uniquement en fonction ses entrées en scène. Le plus important, pour moi, consiste à concevoir l'espace sans acteur. Filmer équivaut à suggérer. Sur le plateau de L'Illusionniste, c'était la seule véritable différence. Une source de bagarres, de disputes. Une sorte de guerre en somme, dont nous sommes tout deux sortis vainqueurs. Mais ce tumulte, c'était pour le bien du film. Nous avons également connu de très beaux moments. Freek de Jonge et moi, ça remonte à loin aujourd'hui. A quatorze ans en arrière ! Aujourd'hui, Freek prend de plus en plus d'envergure en tant qu'artiste. J'ai, l'année dernière, suivi à la télévision son spectacle de Noël. En le voyant, j'ai su qu'il serait désormais impossible que nous ne nous associions de nouveau pour un film.

L'Aiguilleur et l'Etrangère (Stéphane Excoffier) : une histoire d'amour folle, en noir et blanc et en quelques mots

Orphal de [illegible] au monde dans [illegible] [illegible] d'un employé du Chemin de Fer

Selon vous, quelle est la part de rêve et la part de réalité dans *L'Illusionniste* ? Délimitez-vous une ligne entre ces deux pôles ?

Quatorze ans après, je ne parviens pas à me souvenir de la réalité dont vous parlez. Pour moi, **L'Illusionniste** relève totalement de l'imaginaire. C'est en quelque sorte un road-movie onirique ! Avant **L'Illusionniste**, je concevais mes films plus ou moins comme des autobiographies. Ils étaient très imprégnés de mon quotidien, de mes expériences. Freek de Jonge m'a ouvert une porte vers un cinéma différent. Constamment, il me répétait que mes certitudes intimes, les règles, n'avaient pas d'importance. Il me disait sans cesse : « Tout est possible. Fais-le. Que ce soit drôle ou pas, mettons-le dans le film ! » Nous avons ainsi rassemblé une masse importante d'idées hétéroclites dans un même scénario. Après quoi, Freek a suggéré de le baptiser **L'Illusionniste**. Effectivement il avait raison. Avec un titre pareil, tout devenait possible. Tout était permis. Après **L'Illusionniste**, j'ai tourné **L'Aiguilleur**. C'est une œuvre très proche de moi, très personnelle, mais d'où se dégage tout de même l'influence de Freek de Jonge. **L'Aiguilleur**, dans son aspect, en est en quelque sorte la conséquence. Tous mes films précédents, **L'Illusionniste** inclus, amènent à **L'Aiguilleur**.

Peut-on voir *L'Illusionniste* et *L'Aiguilleur* comme deux films-jumeaux, le second étant simplement plus pessimiste que le premier ?

Je ne le crois pas. **L'Illusionniste** est très populaire aux Pays-Bas, principalement grâce à Freek de Jonge. Une grande vedette ici. Il incarne le héros hollandais typique. Si **L'Illusionniste** a autant marché, c'est parce que les gens savent qui est Freek de Jonge. Ils connaissent sa personnalité, son humour. Etrange que le film ait aussi bien fonctionné en Amérique du Sud. Tous les comédiens y sont pourtant de parfaits inconnus. Il y a des choses que l'on n'explique pas. Mais je comprends pourquoi **L'Aiguilleur** n'est pas aussi populaire. C'est un film plus austère. Il développe une seule idée, va dans une seule direction ■■■

la vie durailla
L'AIGUILLEUR

Une femme, style grande bourgeoise, descend par erreur d'un train qui repart aussitôt. Isolée en rase campagne sur le quai d'une gare pas plus vaste qu'une guérite, elle attend. Calmement le prochain arrêt. Transie de froid, elle s'introduit dans la baraque de l'employé du Chemin de Fer, un type austère, aussi accueillant qu'une porte de prison. D'aspect fruste, réglé comme une pendule par les tâches de sa fonction, l'Aiguilleur s'intéresse de plus en plus à cette visiteuse si étrange, causant une langue (le français) qu'il ne comprend pas. Imperceptiblement, elle s'installe, s'attache. Il bouleverse le train-train d'un hôte de plus en plus sensible à sa sensuelle présence. Il néglige de plus en plus son travail, s'attire l'inimitié d'un facteur jaloux comme un tigre. Au rythme des saisons, la tension monte, proportionnelle au refroidissement de plus en plus inexorable des sentiments. Le mirage de la cocotte-minute de la passion doit inévitablement sauter...

Le fantastique de **L'Aiguilleur**, comme celui de **L'Illusionniste** d'ailleurs, réside exclusivement dans le balancement constant du récit entre une réalité crue et le rêve latent, entre la vie et la mort que symbolisent les saisons. Il réside également dans le regard que Jan Stelling porte sur des personnages paradoxalement fragiles et étonnamment durs. Le regard d'un entomologiste sur des insectes. Il réside également dans un irrationnel impalpable, dans une sorte de communion spirituelle entre l'Aiguilleur et un environnement tour à tour généreux et cruel. Cette sérénité, cette cruauté qui deviennent également ses caractéristiques...

Quelques autres cartes, quelques personnages, quelques accessoires, la ligne d'horizon et les éléments... Il n'en faut pas plus à Jan Stelling pour envoûter, distiller une atmosphère qui papillonne de l'ironie au désespoir, du surréalisme à l'ultra-réalisme, de l'humour à la tragédie. Car, dans **L'Aiguilleur**, sang et confiture sont du même rouge. Jacques Tati, Boris Vian, Ingmar Bergman, André Delvaux, Beckett, André Tarkovski, les Marx Brothers sont les références les plus couramment citées pour situer cet Aiguilleur. Elles marquent non seulement le rayon d'action de Jan Stelling, mais aussi l'impossibilité totale de le cataloguer, un caractère aussi volatile que des ailleurs devenus anciens.

Marc TOULLEC

Les mondes oniriques de Jos Stelling

Tandis que **L'Illusionniste** fourmille d'idées, s'éparpille dans plusieurs directions, le public et la critique voient fréquemment **L'Illusionniste** comme ma facette positive et **L'Aiguilleur** comme ma facette dépressive. Souvent, je me mets à croire que c'est finalement tout le contraire. J'ai mené un combat terrible pour mener **L'Illusionniste** à son terme. Les comédiens comiques sont aussi difficiles à gérer dans la vie privée que dans le travail. Tourner **L'Aiguilleur** fut une expérience nettement plus agréable.

Votre palette de couleurs de *L'Illusionniste* et de *L'Aiguilleur* est à la fois d'une rare précision et d'une variété extrême.

L'Illusionniste s'avère plus clair, plus théâtral, coloré et lumineux que **L'Aiguilleur**. Je choisis les couleurs en fonction de la gravité du sujet, des tonalités de l'histoire. Elles sont très importantes dans **L'Aiguilleur**, elles expliquent tout. Je les ai calées sur les saisons : l'hiver est aussi bleu sombre, le printemps plus vif, l'été plus ardent encore et l'automne marron. Le rouge de l'Etrangère possède également un sens très précis. C'est une couleur en rupture avec celles de la nature, en décalage avec les saisons. Surtout avec l'hiver qui marque son arrivée. Le rouge représente également l'amour.

***L'Aiguilleur* et *L'Illusionniste* partagent les mêmes personnages en somme. Des héros naïfs, candides. Des gens très simples en fait, un peu frustres.**

Peut-être est-ce typiquement hollandais. Ici, aux Pays-Bas, nous apprécions beaucoup les anti-héros. Pourquoi ? Parce que nous sommes

Le héros, héros sans le sou, [illegible] Freek de Jonge, dans *L'Illusionniste*, [illegible] de [illegible]

incapables de vénérer les véritables héros, les gens qui se distinguent de la masse. Les Hollandais regardent toujours leurs pieds. Pour faire du cinéma, il ne faut surtout pas baisser les yeux, vous devez regarder en direction du soleil. Comme les Italiens. Mais ce n'est pas très bien perçu. Un gros problème cette mentalité. Nous n'aimons pas les héros parce que, aux Pays-Bas, tout le monde est égal à tout le monde. Nous bénéficions d'un système social très puissant qui place chaque individu au même niveau. Lorsque quelqu'un s'en sort plus que le lot, cela rend les autres son opposé. La solution reste encore de transformer le anti-héros en héros. En héros un peu étrange, bourré de faiblesses. On voit beaucoup ce style de personnage dans le cinéma hollandais.

L'Etrangère de *L'Aiguilleur* parle français. Pourquoi donc ?

La comédienne Stéphane Excoffier est de nationalité suisse. Quoiqu'il en soit, je tenais à ce que son personnage colle parfaitement à une grande ville connue pour sa vie nocturne pour ses frasques. Rome, c'est la mère Lisbonne, c'est la vieille dame... Et Paris, c'est la fête, les femmes élégantes, un peu hautaines et arrogantes. Paris symbolise tout ça. Le personnage évoque un peu une cité de plaisir et de luxe. Et puis Paris se tient à distance idéale de l'endroit où se déroule l'action. Berlin était trop proche. Il fallait marquer l'éloignement, un très fort sentiment d'isolation. Que cette femme soit une Française est [illegible] imposé en

L'Illusionniste (Freek de Jonge) se donne en spectacle. Du kitsch savoureux.

cinq minutes, que l'on conserve ensuite. Il n'y a rien de philosophique là-dedans, rien de bien profond. Juste l'opportunité de mieux cerner une personnalité.

A l'Etrangère de *L'Aiguilleur*, vous ne donnez pas une identité très précise. Quelques détails, notamment ses toilettes d'intérieur, suggèrent cependant qu'elle pourrait être la pensionnaire d'une maison close...

On peut la voir ainsi, mais ce n'était pas mon intention. L'Etrangère est une jolie citadine, la représentante de la civilisation. En descendant là, dans ce cadre vierge, sauvage et pur, elle remonte aux sources, à la naissance. Tout expliquer de *L'Aiguilleur*, c'est également en réduire la portée. Il faut l'appréhender de manière poétique, purement instinctive, sans chercher à tout rationaliser. Un film, c'est un mouvement. Les choses s'assemblent d'elles-même. En en livrant les clefs, je peux le détruire, ôter sa magie. Dès qu'un de mes films sort sur les écrans, il ne m'appartient plus. Le public en fait ce que bon lui semble. S'il cherche des explications à tout, c'est dommage. Les Allemands sont ainsi. J'espère que ce n'est pas le cas des Français.

***L'Aiguilleur* traite de façon originale des rapports entre une femme et un homme. Mais l'environnement et le climat comptent au moins autant...**

L'Aiguilleur est, parallèlement à cette relation, un film sur les quatre saisons. L'Etrangère reste l'hiver par accident. Elle est bloquée dans la cabane. Lorsque les beaux jours reviennent, elle décide de prolonger son séjour. Quand revient l'automne, elle décide de partir. Mais, entre-temps, un lien très fort s'est établi entre l'aiguilleur et elle. L'Etrangère est, d'une certaine manière, amoureuse. Mais, pour comprendre ce film, il faut le voir avec un regard poétique pour capter les métaphores, les archétypes... Enfin tout ce que j'ai voulu y mettre. Le résultat, c'est une œuvre qui me surpasse, très au-dessus de la personne que je suis. **L'Aiguilleur** doit être vu comme une métaphore sur l'homme, la femme, l'espace existant entre eux. Un espace d'incompréhension. Il compte beaucoup dans **L'Aiguilleur**. Plus que les comédiens eux-mêmes. Je ne m'intéresse pas aux acteurs, à ce qu'ils pensent, à ce qu'ils sont. Par contre, je m'intéresse à eux dans le cadre de leur personnage, du rôle qu'ils interprètent à l'écran. C'est la situation qui compte pour moi.

Cette femme qui survient au milieu de nulle-part pour bouleverser l'ordre établi, n'est-elle pas le symbole de la mort ?

A vous de voir. Cette femme, une mère en puissance, n'incarne-t-elle pas la Terre. La Terre, c'est également la Mort, bien sûr. Sa fonction dans **L'Aiguilleur** tient à maintenir les choses en vie. C'est cependant un peu ambigu car, en même temps, elle fait peur, on insecte qu'elle tient dans sa main. L'aiguilleur quant à lui, symbolise le travail, le labeur. Mais il n'est pas si sympathique du tout. Il y a également le facteur fasciste. Le vieux conducteur qui sait tout, son assistant idiot. A eux quatre ils forment un seul homme. Le facteur est son pire versant. Il se comporte comme un insecte, commence à se manifester en été et disparaît en automne. C'est un homme dénué d'intelligence.

Les Roudoudous : de la magie peut-être regardée, mais diablement poétique.

Dans *L'Aiguilleur*, les protagonistes parlent le hollandais. Pourtant, le film, vous l'avez tourné en Ecosse. Expliquez donc pourquoi.

Impossible de tourner **L'Aiguilleur** aux Pays-Bas. La Hollande est une grande ville. Nous avons des espaces verts et des vaches, mais aucune étendue désolée, rude comme cette Ecosse qui ressemble tellement à la Norvège. Il ne faut voyager qu'une seule journée, par bateau, pour y arriver. J'aime l'atmosphère si particulière, si étrange qui y règne. Sa lumière. Evidemment, je n'ai pas choisi la facilité en tournant là-bas. Quelque soit la saison - nous avons étalé les prises de vues sur une année complète - les conditions météorologiques ne sont pas stables du tout. Le temps change sans arrêt, des nuages apparaissent puis disparaissent aussi vite qu'ils sont arrivés. Ce fut très difficile de tourner **L'Aiguilleur**. Très dur et très satisfaisant. Les difficultés, ça me plaît. Produire un film c'est franchir un long parcours d'obstacles. Produire un film, c'est organiser, canaliser des problèmes, enrayer des crises. C'est prendre des milliers de décisions. Chaque décision correspond à une image, à une feuille de l'arbre.

***L'Illusionniste* est un film sans la moindre ligne de dialogue. Cela s'explique-t-il par un attachement au cinéma muet ?**

Les films muets ne sont pas aussi muets qu'ils en ont l'air. Les comédiens remuent les lèvres, tentent de se faire entendre. Ce n'est pas mon cas. Aux dialogues qui parlent à l'intellect, je préfère la musique. Elle va droit au cœur. Je veux faire du cinéma comme un musicien compose une partition. Si **L'Aiguilleur** et surtout **L'Illusionniste** fuient les dialogues, c'est pour trouver un langage cinématographique universel. Jamais, cependant, je n'abandonnerai mon style pour atteindre davantage de spectateurs, pour remplir les salles. Je ne cherche pas à plaire à tout prix. Jamais je ne tournerai un film pour des gens pressés, qui recherchent un spectacle d'une heure trente et qui l'oublient en sortant du cinéma.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

Un coup de baguette magique : L'ILLUSIONISTE

Deux frères bimoulards vivent des jours heureux dans le moulin familial. Auprès d'eux, il y a la mère occupée à faire un grand-père passant le plus clair de son temps à compter ses économies. Il y a aussi le père, pas leur vrai père, dans le lot voisin... Un jour pourtant, un événement rompt l'harmonie de cette attachante communauté de deux-étangues. Deux hommes en blanc emportent le frère le plus prématurément retraité vers un institut psychiatrique qui pratique la lobotomie à tour de bras. L'autre, un temps désemparé, étanche son chagrin par une visite aux magiciens Roudoudous et y fait assaisonner dare-dare. L'Anglais, gaiement allumeuse, l'envoie bouler. Il retrouve quelque sept frères, changés, agressifs, menacé de lobotomisation par les bouchers de l'asile d'aliénés...

Drôle d'histoire que celle de **L'Illusionniste**. Une histoire sans parole, mais pleine de [illegible] bonheurs, de cris et de tendresse. Une histoire dont on ne sait pas précisément si elle est, en partie du moins, réelle ou purement imaginaire, née d'une schizophrénie ou sous l'effet d'une substance hallucinogène. Jan Svankmajer prend justement garde à ne pas séparer l'expression de la folie de son grand destin de frayeur à la description d'un monde à la frontière de cette folie. Il le montre et filme dans ce vieux bois tenébreux où l'un des frères accède des pouvoirs féeriques et se demande s'il n'est pas chez les fous. Une scène cruciale pour comprendre ce beau film tour à tour burlesque et magique, cocasse et cauchemardesque. Quand ce n'est pas tout au même moment. Entre angoisse et mélancolie, naïveté et lucidité, Jan Svankmajer se fend de magnifiques séquences délicieusement inconfortables. Il a l'image grasse et impertinente. Comme la force que possède un curé hilare à une vente-échelonnée : il l'abandonne à la porte du cimetière avec le sourcil à la verticale, la tête en bas. Par drôle en son mais irrésistible. Et à l'image du reste, chatoyant et coloré, cacophonique et intrépide, émouvant et délirant. Du pur Svankmajer, jus Stelling, ne dit pas s'il faut en rire ou en pleurer. Il laisse progressivement l'amertume s'installer.

Marc TOULLEC

Sortie le 18 mars 1998

actualité cinéma sortie le 1er avril

FLUBBER

caoutchouc man

LES MAYFIELD

Il y a deux Les Mayfield. D'abord celui qui aime le cinéma. Au sein de sa société, ZM Productions, il suit les tournages de POLTERGEIST, RETOUR VERS LE FUTUR, EMPIRE DU SOLEIL, QUI VEUT LA PEAU DE ROGER RABBIT ou encore INDIANA JONES ET LA DERNIÈRE CROISADE et livre des «making of» forcément intéressants. Son titre de gloire : il produit en 1991 AU CŒUR DES TÉNÈBRES, «making of» passionnant d'APOCALYPSE NOW. Malheureusement, il y a l'autre Les Mayfield, celui qui fait du cinéma : CALIFORNIA MAN (consternant), MIRACLE SUR LA 34ÈME RUE (écœurant comme une overdose de bonbons) et ce FLUBBER, meilleur titre, enfin moins mauvais, d'une filmographie au ras des pâquerettes.

Le Professeur Brainard (Robin Williams) face à sa dernière invention révolutionnaire

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Il y a quatre ans, j'avais déjà travaillé avec John Hughes sur Miracle sur la 34ème Rue (*Le...*). Il m'a appelé pour me demander de lire le scénario de Flubber et m'a proposé de le réaliser. Il ne m'a fallu qu'une journée pour accepter son offre.

Avez-vous accepté parce que c'était, à nouveau, un remake ?

C'est précisément la raison qui m'aurait rebuté car je n'avais pas envie de réaliser un deuxième remake. Mais j'ai trouvé que le scénario comportait une multitude d'éléments nouveaux et amusants. En fait, je n'ai pas eu l'impression de m'atteler à un remake, mais plutôt à un film «inspiré de».

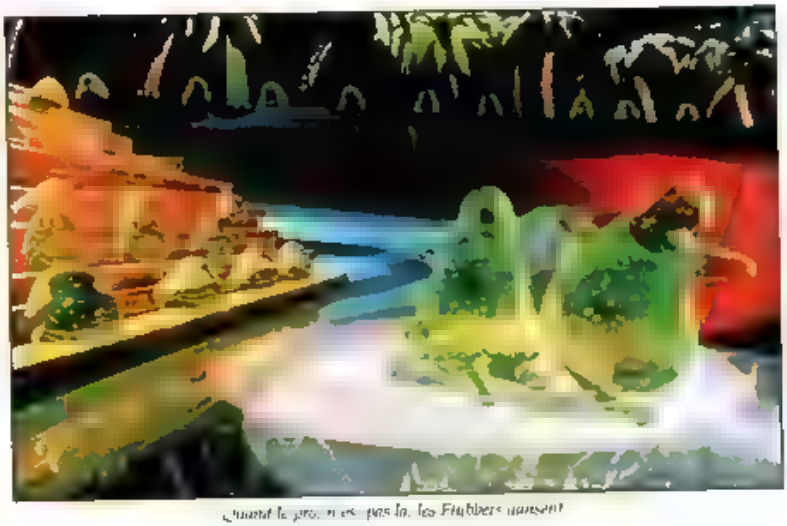
Quelles sont les différences entre *Monte Là-d'ssus* (1) et *Flubber* ?

La première réside dans le fait que Robin Williams reprend ici le rôle tenu par Fred MacMurray (*1) NDLR*). Ensuite, dans notre version, le Flubber a une personnalité, alors que dans l'original, il n'était qu'une substance. J'ai trouvé que John Hugues, qui a écrit le scénario, avait eu une idée formidable en donnant vie au Flubber. Ainsi, il devient interactif et très rigolo. En 1961, il est vrai que les effets spéciaux étaient limités. Alors qu'aujourd'hui, la technologie avancée nous a permis d'en faire un personnage à part entière.

Quand avez-vous appris que Robin Williams allait interpréter le rôle du professeur Braibard ?

C'est Joe Roth, le président de *Walt Disney Pictures*, qui s'est dit que Robin Williams serait parfait pour le rôle. J'ai pensé qu'en effet c'était une excellente idée, mais je me suis demandé si Robin Williams, très occupé et tellement sollicité, aurait envie de faire un film avec des petits personnages en caoutchouc ! Il s'est avéré qu'il était intéressé par le projet. J'ai fini par le rencontrer. Je suis allé dîner avec lui à San Francisco et il m'a donné son accord. En dehors de moi, c'était le deuxième nom rattaché au film. J'ai eu de la chance, car c'est un merveilleux acteur et un homme formidable.

Est-il possible, quand on est réalisateur réalisateur, de contrôler un comédien de sa trempe ?



Quand le pro... n'est pas là, les Flubbers jouent !

le n'ai jamais travaillé avec un acteur pareil. C'est le meilleur ! Parce qu'il est très intelligent, il essaie tout ce qu'il est possible d'essayer. C'est passionnant de travailler avec quelqu'un qui n'a aucune crainte. Il est capable d'explorer son personnage dans les moindres détails. Je crois que c'est pour cette raison qu'il est si populaire et si talentueux. Il s'engage à 100 % dans un projet et dans un personnage. Une fois qu'il a accepté un rôle, il est omniprésent, il s'implique à chaque instant. Il porte une grande attention à l'histoire, il la comprend. C'était d'autant plus vrai sur le tournage de **Flubber** puisque le professeur Brainard est un peu comme Robin Williams : il fait sans cesse des propositions, demande à expérimenter telle ou telle chose, regorge d'idées.

Ne pensez-vous pas que Robin Williams est en fait le meilleur effet spécial du film ?

Sans aucun doute. Absolument ! Personne ne peut réaliser à quel point son interprétation a été brillante dans ce film. Robin Williams a joué seul, dans le vide, c'était très étrange. Car les Flubbers ont été ajoutés à l'image après le tournage. Certes, nous avons parlé de la texture, de la taille, des mouvements des Flubbers, mais il lui a tout de même fallu créer un jeu avec des personnages invisibles. J'étais stupéfait de le regarder travailler avec les Flubbers qui, pour le reste d'entre nous, n'existaient pas encore.

Que pensez-vous de *Flubber* ? Est-ce un film pour enfants, pour la famille ? Ou encore un film pour enfants qui tente aussi de séduire les adultes ?

Aux États-Unis, le film fonctionne en tant que divertissement pour toute la famille. J'ose croire que le public a raison. Je fais confiance à Robin Williams pour permettre au film de toucher un large public. Je crois que **Flubber** est aussi amusant pour les adultes parce que la performance d'acteur de Robin Williams est très convaincante. En tout cas, il nous a convaincus nous. Il apporte au personnage une certaine maturité et beaucoup d'humanité.

Avez-vous participé au tournage de la scène du Mambo des Flubbers ?

Oui, c'était la scène la plus compliquée. Il fallait qu'elle soit entièrement et précisément storyboardée, ce qui nous a déjà demandé beaucoup de travail pour obtenir sur le papier une chorégraphie satisfaisante. Puis nous avons fait des essais de musique, d'après des échantillons que Danny Elfman nous avait procurés. Ensuite, nous avons construit un décor trois fois supérieur à

Brainard et Sara (Marcia Cay Harden) enfin intimes, à bord de leur voiture volante

la taille d'une fenêtre. Nous avons dû tourner tous les plans sans le Flubber, faire des mouvements de caméra sur un personnage invisible en fonction des extraits de musique dont nous disposions et de la manière dont j'envisageais le montage final. Il s'agissait de respecter un timing très précis dans le rythme et les mouvements. C'était très délicat.

Connaissez-vous la série télé *Dream On* ?

Oui.

Vous en êtes-vous inspiré pour Weebo ?

Non, en fait, je n'ai jamais vu d'épisode de *Dream On*. C'est une réponse bien pratique ! Mais ça n'a pas vraiment d'importance car en fait, tout était déjà dans le scénario de John Hughes. Il avait pensé au moins à la moitié des images d'archives que l'on retrouve à l'écran. Je lui ai demandé un jour s'il s'était inspiré de *Dream On* mais il m'a répondu non. Il a d'ailleurs paru un peu offensé.

Les personnages de Smith et Wesson sont très drôles. On sent que Clancy Brown et Ted Levine ont pris du plaisir à jouer ensemble.

Ce sont mes personnages préférés. Clancy et Ted étaient vraiment ravis. Ils traînaient toujours ensemble sur le plateau, et en fait, ce sont des amis dans la vie. Ça transparaît évidemment à l'écran. Ils sont très drôles et improvisaient beaucoup, mais je n'ai pas tout gardé. Avec eux deux, plus Robin Williams qui sait mettre une bonne ambiance sur un plateau et inspire les autres acteurs, c'était vraiment une expérience formidable.

À la fin du film, c'est une marque de voitures qui achète le Flubber. Ne trouvez-vous pas ça tonnant ? Une telle source énergie aurait pu appartenir à tout le monde et le professeur Brainard recevoir le Prix Nobel !

(Rires). Je suis d'accord avec vous... Mais bon, Ford était le sponsor et dans le scénario, ils sauvent quand même l'école.

Serez-vous fâché si je vous disais qu'avant tout, *Flubber* ressemble à un film de John Hughes ?

Non, je ne serais pas en colère, je l'accepte, même si **Maman j'ai raté l'Avion**, par exemple, est une comédie plus «physique». À part Smith et Wesson, les personnages sont à mon avis un peu différents. Mais je comprends parfaitement votre point de vue.

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

(1) Remake du film du même titre réalisé par George Seaton en 1947.

(2) **Monte Là-d'ssus** (**The Absent-Minded Professor** 1961) de Robert Stevenson.

opinion

MATIÈRE MOLLE

USA, 1997. Réal. : Les Mayfield. Scén. : John Hughes, Bill Walsh. Dir. Phot. : Dean Cundey. Mus. : Danny Elfman. Effets visuels : ILM, Dreamquest Images. Prod. : John Hughes & Rhonda Johnson pour Walt Disney Pictures. Int. : Robin Williams, Marcia Cay Harden, Christopher McDonald, Raymond J. Barry, Clancy Brown, Ted Levine, Will Wheaton... Durée : 1 h 33. Dist. : Gaumont Buena Vista International. Sortie : janvier 1998.

LE LOUP-GAROU DE PARIS

cinéaste lunatique

ANTHONY WALLER

Pizza Hut, IBM, Coca Cola, Seven Network, Kellogg's... Menteur puis réalisateur de spots publicitaires, Anthony Waller touche aux marques les plus connues. Un bon moyen de se faire la main et d'aborder la fiction cinématographique fort d'une solide expérience technique. Ce qu'Anthony Waller prouve dans TÉMOIN MUET, thriller maîtrisé sur fond de snuff movie et de langage des signes. Né à Bayreuth en 1959, étudiant de cinéma en Grande-Bretagne puis en Allemagne, au temps présent à la mise en scène d'ALIEN LA RÉSURRECTION, Anthony Waller emboîte aujourd'hui le pas à John Landis, cinéaste du LOUP-GAROU DE LONDRES, pour cette suite récompensée du Grand Prix du Festival du cinéma fantastique de Gérardmer...

Réaliser *Le Loup-garou de Paris*, n'était-ce pas un rêve qui remonte à 1981, à la découverte du *Loup-garou de Londres* ?

Dès que je suis sorti de la projection du *Loup-garou de Londres*, à l'époque de sa première exclusivité à Londres, je me suis dit : « Mon dieu, qu'est-ce que j'aurais aimé tourner ce film ! ». Puis, je n'y ai plus repensé jusqu'au jour où, seize ans plus tard, on m'a demandé de réaliser cette suite. J'ai immédiatement accepté, motivé par le souvenir de ce mélange d'humour et d'horreur, une mixture assez rare à l'écran. Si la proposition me tentait, je n'envisageais pas vraiment de me mettre au service d'un studio commanditaire, du genre à vous dicter votre conduite, à vous imposer un scénario que vous n'apprécieriez que modérément. C'était mon cas pour celui du *Loup-garou de Paris*. Tenant réellement au projet, j'en ai rapidité les droits. Je voulais tout reprendre à zéro, ne plus être un simple employé. Les précédents producteurs patinaient dans la choucroute : ils avaient déjà jeté un million de dollars par la fenêtre à écrire et réécrire le script. Trois groupes de scénaristes et deux réalisateurs y avaient travaillé. Ils ont petitement me revendre les droits du film plutôt que de prendre le risque de tout remettre en question, sans être certains que le projet se concrétiserait enfin.

Sérafine (Julie Delpy) : une loup-garou romantique !

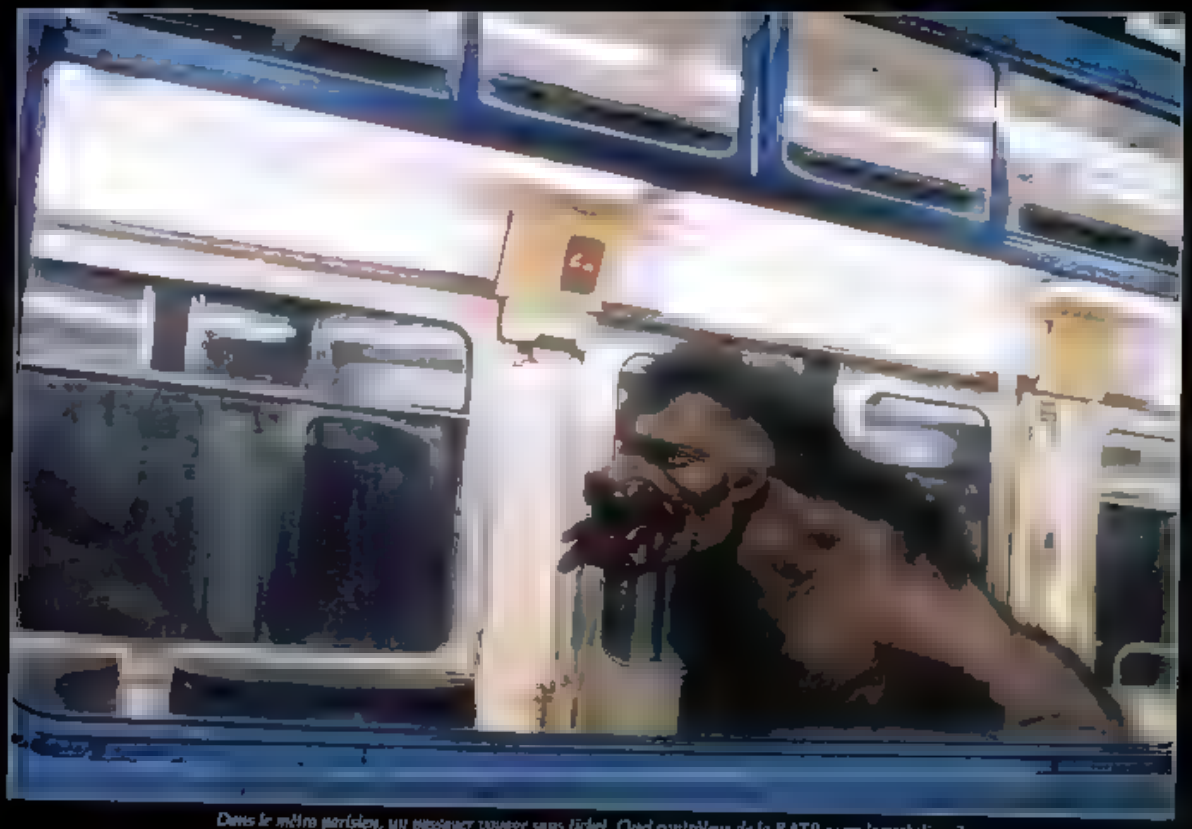
Pourquoi avez-vous choisi Paris pour cette suite, sachant que la juxtaposition de l'anglais et du français pouvait problème ?

En fait, c'est à John Landis que revient l'idée de situer le film à Paris. C'est d'ailleurs ce qu'il avait en tête en écrivant l'original. S'il a changé de site, c'est uniquement parce qu'il n'est demandé qui dirait quoi et en quelle langue. Incapable de répondre à cette question, il a transféré le récit de l'autre côté de la Manche. Du coup, Le Loup-garou de Paris est devenu Le Loup-garou de Londres. Quand on produit un film de cette envergure, on doit garder à l'esprit ce qui est acceptable pour le public américain et ce qui ne l'est pas. Or, le public américain n'accepterait pas un film à 50% en langue française. Préserver à tout prix la langue du pays de l'action ne constitue pas une nécessité absolue. Prenez les Panthère Rose par exemple. Les films se déroulent en France. N'empêche que les comédiens parlent anglais, avec un fort accent français pour Peter Sellers bien sûr. Mais c'est juste pour renforcer l'effet comique de l'inspecteur Clouseau.

L'horreur occupe une place importante dans *Le Loup-garou de Paris*. La comédie aussi. Au moins autant...

Selon moi, Le Loup-garou de Paris n'appartient pas au domaine de l'horreur. Je suis contre toute définition. Je déteste enfermer les films dans des catégories particulières, même si les spectateurs ont besoin de repères. Les studios américains également d'ailleurs : ils aiment disséquer les films. Ne pas le faire à la base d'une

Emprisonnée entre deux zombies en chaque entre Londres et Paris, rien n'a vraiment changé.



Dans le métro parisien, un passager voyage sans billet. Quel contrôleur de la RATP osera le verbaliser ?

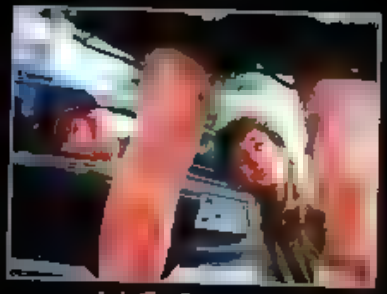
projet, c'est briser les règles. S'enfermer dans un schéma, c'est restreindre les possibilités, limiter l'ouverture d'esprit, les idées, la créativité. A Hollywood, les cadres veulent que tout soit net, bien marqué, pour se couvrir. Dès qu'un film ne fonctionne pas au box-office, ils prétendent que c'est à cause du mélange des genres. Une mauvaise idée : ils ne savent tout simplement pas vendre un film ayant deux plusieurs registres, mêlant la peur au rire. Ils hésitent entre l'humour ou la terreur pour orienter leur campagne. Les distributeurs américains du Loup-garou de Paris ont vu juste en diffusant une bande annonce qui intègre à la fois horreur et humeur. Des ingrédients très bien dosés. Exactement le même équilibre qui existait dans Le Loup-garou de Londres. Les Italiens, quant à eux, misent tout sur une bande annonce horrifiquement comique. Ils vont se planter car Le Loup-garou de Paris n'est pas une comédie. Pas plus qu'un film d'horreur !

En optant pour des loups-garous ouvertement digitaux au niveau des effets spéciaux, n'avez-vous pas un peu peur des risques quant à leur réalisme ?

Vous avez raison. Lorsqu'on s'attelle à la production d'un film de ce genre, on se demande toujours combien vont coûter les effets spéciaux et si la somme dont on dispose sera suffisante pour qu'ils soient à la hauteur. Si jamais vous mégotez à la dépense, vos effets spéciaux peuvent constituer un handicap. Aux Etats-Unis, les studios les retravaillent tant et tant que le résultat à l'écran est forcément convaincant. Nous ne pouvions pas nous le permettre. En tant que production indépendante, Le Loup-garou de Paris ne bénéficiait que d'un budget limité prévu pour les images. On ne peut pas revenir sur ce qui a été accordé dans un premier temps. Un procédé risqué. J'ai pris les devants en offrant à la compagnie chargée de superviser les effets spéciaux de rentrer dans le capital du film comme coproducteur. C'était donc dans leur intérêt d'obtenir des effets spéciaux de bon niveau pour que le film puisse également se vendre sur leur réputation. Mais un petit budget ne peut offrir les mêmes avantages qu'une grosse production hollywoodienne.

Le look du loup-garou, vous ne le révolutionnez guère...

Pierre Cosso (au centre), leader des loups-garous. Elle est loin La Boum 2 !



Andy (Tom Everett Scott) : un touriste US en mal d'émotions.

Je ne voyais pas l'intérêt de changer radicalement leur apparence. Si je me suis inspiré de classiques comme La Nuit du Loup-garou dans les métamorphoses, j'ai surtout gardé à l'esprit qu'il s'agissait d'une créature mi-humaine mi-animale. Nous avons ainsi consulté de nombreux ouvrages sur l'anatomie des animaux, leur squelette et leur constitution musculaire. Nous avons rassemblé toutes ces informations sur un logiciel. L'ordinateur crée ensuite ce que vous voulez.

Comment justifiez-vous le choix des comédiens ? De Julie Delpy d'abord ? Elle ne possède pas les caractéristiques physiques du rôle...

justement. Il s'agissait d'une expérience nouvelle et très excitante pour les comédiens dans la mesure où ils n'avaient jamais abordé des personnages pareils. J'ai choisi Julie Delpy précisément parce qu'elle est l'opposée de Séraphine. Elle joue un monstre alors qu'elle possède le visage d'un ange. Au début, Julie a éprouvé quelques problèmes à investir son rôle. Elle ne savait pas à quoi se raccrocher car elle a l'habitude d'aborder un personnage en prenant des points d'ancrage dans sa propre existence. Pas possible pour un personnage de loup-garou ! Nous avons cherché cette référence dans la réalité sans laquelle elle n'aurait pu tourner le film. Julie nous a précédés en choisissant ce parallèle entre la métamorphose en loup-garou et les menstruations. Une excellente idée car les règles provoquent chez la femme une métamorphose physique. Comme l'influence de la lune sur le lycanthrope, il s'agit après tout d'un cycle régulier. A l'instar de Julie Delpy, Tom Everett Scott change également de registre en abordant Le Loup-garou de Paris. Jusque là, il incarnait seulement les jeunes premiers romantiques, dans That Thing you Do notamment. Il avait très envie de prouver qu'il était capable d'autre chose. Quand un comédien se retrouve dans un style de rôle, les

Le Loup-Garou de Paris

gens tendent à penser qu'il se sait pas jouer, qu'il est ce personnage dans la vie. Tom Everett Scott conduit le film. Il s'est séparé des autres comédiens pour ne pas entretenir de liens trop familiers avec eux. Cela servait son rôle. J'ai embauché Tom Everett Scott parce qu'il ressemble à Monsieur Tout le Monde. C'est un personnage neutre dans la peau duquel n'importe quel spectateur peut se glisser et parcourir du coup le film à sa manière. J'avais déjà procédé ainsi avec Marisa Sudlow, l'héroïne de *Témoin Muet*.

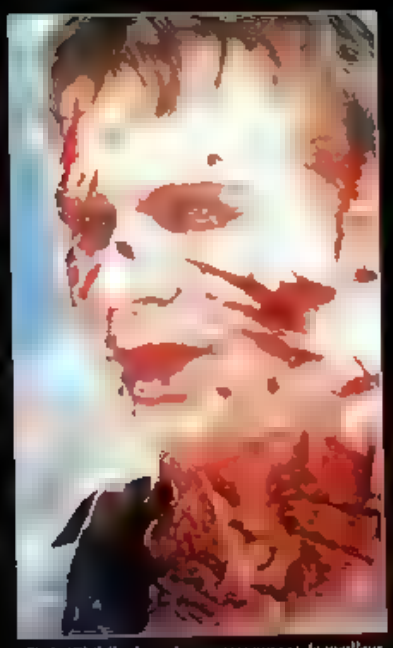
L'humour du *Loup-garou de Londres* est-il selon vous semblable à celui du *Loup-garou de Paris* ?

Le Loup-garou de Londres employait un humour nettement plus sombre que le mien, plus pesant et caustique. L'humour du Loup-garou de Paris provient essentiellement du personnage d'Andy interprété par Tom Everett Scott. Il fait étalage d'une grande [illegible] en singeant de travers, en se déconnectant de la réalité. C'est ce décalage total qui crée l'humour. De l'humour, il y en avait bien plus dans le premier montage du film. Il faisait alors deux heures dix. J'ai sacré une trentaine de minutes de scènes comiques, la plupart situées dans un hôpital psychiatrique.

Avez-vous vraiment tourné sur la Tour Eiffel ? C'est un monument généralement interdit d'accès aux caméras...

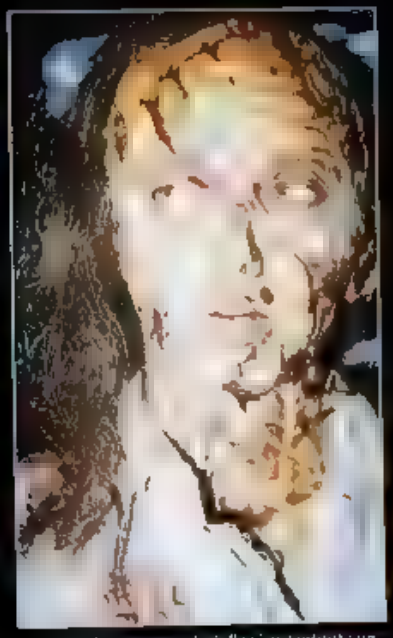
La direction de la Tour Eiffel nous a longtemps refusé l'autorisation d'y tourner. Elle n'était guère encline à aider ce genre de cinéma. Pas bon pour la réputation du monument ! Mais à force d'insister, nous l'avons malgré tout obtenue. Nous y avons tourné pendant deux jours et donc nuits, naturellement dans des parties interdites au public, la cage d'ascenseur par exemple. Quand les cinéastes du Père Lachaise, nous n'y avons pas passé une seule caméra. Nous en sommes accommodés une petite partie en studio, notamment la toute de fin Morrison sur laquelle Andy se transforme en faisant l'amour à une touriste américaine. Sur quinze semaines de tournage, nous n'en avons passé que deux à Paris. Paris est une ville excessivement chère. Presque tout le film a été tourné dans des studios du Luxembourg. Le Luxembourg est un endroit qui offre des avantages fiscaux très intéressants. C'est pourquoi *Le Loup-garou de Paris* en perte la nationalité. 30 % de ce que vous y dépensez revient directement dans le film. Très avantageux, surtout lorsque vous avez à construire une rame de métro, un vieux cimetière et une section de la Tour Eiffel !

Propos recueillis par Marc TOULEC
(Traduction : Sandra VO-ANH)



Chris (Phil Buckman) : un personnage de meilleur aspect mortifié qu'il ne l'est lui-même depuis 1961.

Amy (Julie Bowen), une touriste américaine fâchèrement mordue de la France !



Le maquilleur Sergueï Isabella Constantinov a un faible pour les personnages pourris.

opinion

[illegible]

LUNE TRISTE

[illegible]

[illegible] **Le Loup-garou de Paris** [illegible] **Le Loup-garou de Paris** [illegible] **Le Loup-garou de Londres** [illegible]

[illegible] **Le Loup-garou de Paris**

[illegible] Rick Baker pour **Le Loup-garou de Londres** [illegible] **Témoin Muet** [illegible]

Marc TOULEC

An American Werewolf in Paris *Luxembourg/Grande-Bretagne/Japon/France. 1997. Réal.: Anthony Waller. Scén.: Anthony Waller, Tom Shaw & Tim Burns. Dir. Phot.: Egon Werdin. SPFX : Bruce Walters, John Cronos, Jeanine Greenhagen & Jez Harris, Santa Barbara Studios & Magicon & Cranley, Creations. Prod.: Richard Claus & Anthony Waller. Int.: Tom Everett Scott, Julie Delpy, Vince Vieluf, Phil Buckman, Pierre Cosso, Julie Bowen, Thierry Lhermitte, Tom Novembre... Durée : 1 h 42. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie prévue le 6 mai 1998.*

du poil sur la bête

BRUCE WALTERS

Dans le métier depuis une trentaine d'années dont dix passés dans le cadre d'Industrial Light and Magic, aujourd'hui patron de XO Digital Arts, Bruce Walters joue les zoologistes virtuels dans ce LOUP-GAROU DE PARIS dont il supervise les effets spéciaux...

Votre première impression à la lecture du scénario du *Loup-garou de Paris* ?

Le Loup-garou de Paris a considérablement évolué depuis le jour où Anthony Waller m'a demandé de superviser les effets spéciaux. La seule lecture du scénario initial révélait quelques étaient impossibles à réaliser. Ils auraient [illegible] budget [illegible]. Ils étaient également plus gore, le film nettement plus violent. A ce stade, nous avions 180 plans pour mettre en boîte 180 plans ! Les changements ont non seulement amélioré le projet mais l'ont aussi rendu réalisable. Aujourd'hui, il subsiste tout de même quarante plans digitaux de loups-garous.

Quel défi technique représente exactement *Le Loup-garou de Paris* ? Vous deviez d'abord donner aux monstres une authenticité inédite...

Le challenge technique tenait principalement dans l'aspect des loups-garous. Ils nécessitaient des programmes informatiques qui n'existaient pas à l'époque du tournage, pour la composition de leur fourrure surtout. Les poils furent excessivement complexes à créer. Ils marquent un progrès supplémentaire dans l'histoire des effets spéciaux digitaux. L'étape d'après Cœur de Dragon ! Les [illegible] des [illegible] monstres fut également très difficile à réaliser infographiquement car Anthony Waller voulait quelque chose de totalement crédible. [illegible] tion que ce détail morphologique [illegible] truc du comédien dans un costume [illegible] vant ap[illegible] le nous avons étudié [illegible] un des très rares animaux capables de marcher sur deux [illegible] également celui qui ressemble le plus à l'homme. Nous avons donc attentivement étudié sa démarche, sa manière de se dresser. La taille et le sentiment de masse du loup-garou se devaient d'être crédibles. De l'ours, nous sommes ensuite passés à l'étude du tigre. Nos loups-garous combinent donc des éléments [illegible] et d'autres, plus propres à l'homme, pour coller au plus près du mythe.

Le combat de catch du gentil et du mauvais loup-garou a également dû donner du fil à retordre aux opérateurs...

Il est relativement aisé de mettre plusieurs loups-garous dans la même image à partir du moment où [illegible] se chevauchent pas. La scène finale de combat nous a contraint à l'interaction qui existe entre deux personnes qui se battent, qui se poussent, tombent et encaissent les coups. Anthony Waller demandait de plus des plans extrêmement complexes. Il refusait de s'astreindre aux plans fixes habituels. Sa caméra devait bouger, avancer, se jeter dans la mêlée. De plus, les éclairages, avec cette lumière « introduisant, par des trous dans les murs, compliquaient encore le travail. Nous avons mathématiquement relevé les challenges. Je suis particulièrement satisfait de la séquence où l'un des monstres court dans le tunnel et où son pelage reflète les différents niveaux de lumière. Cette lumière nous avons enregistrée sur le plateau pour la reproduire ensuite digitalement. Tout notre travail tenait justement à cette connivence entre les effets spéciaux et l'environnement dans lequel nous allions ensuite les incruster.

N'est-ce pas un peu dangereux de créer tous ces loups-garous en images de synthèse ? C'est casser une habitude ! Celle des maquillages traditionnels auxquels se rattachent les métamorphoses.

Il fallait prendre ce risque. Un risque payant car les effets spéciaux digitaux offrent des possibilités techniques inouïes. Hier les maquilleurs ne pouvaient montrer un loup-garou que sous un angle seulement, pour que le maquillage ne livre pas ses secrets de fabrication aux spectateurs. De même, la caméra était trop souvent condamnée à l'immobilité. Le Loup-garou de Paris propose un spectacle inédit dans le genre. Pour la première fois, vous voyez un lycanthrope courir à quatre pattes en plan large. Il y a encore quelques années, vous n'auriez vu qu'une partie du corps. L'infographie nous a également permis de recréer l'intérieur et l'extérieur d'une cathédrale. Anthony Waller ne tenait pas à offenser les croyants en fournant dans un véritable lieu de culte et cela aurait coûté très cher de construire des décors grandeur nature.

Y a-t-il un plan d'effet spécial qui vous chiffonne un peu dans *Le Loup-garou de Paris* ?

Un détail. En regardant bien, vous verrez que la Tour Eiffel a disparu d'une scène devant le Trocadéro. Nous l'avons déplacée d'un kilomètre. Tant pis. Tous les spectateurs potentiels ne connaissant pas Paris au point de remarquer cette absence, nous nous sommes dits que cela n'était pas très grave !

Propos recueillis par Marc TOULLEC
(Traduction : Damien GRANGER)

Dr WAÏ

...ns un temple maudit caché sous la muraille de Chine !

Quand Jet Lee, la plus grande star du kung-fu de la décennie, rencontre Ching Siu-Tung, le réalisateur des HISTOIRES DE FANTÔMES CHINOIS, cela donne Dr WAÏ ! Une œuvre qui fleure bon le sérial et dans laquelle un lady chinois se lance à la recherche d'un mystérieux trésor, poursuivi par des hordes d'espions japonais. Bondissant, spectaculaire et souvent étourdissant, le film offre à Jet Lee l'opportunité de prouver une fois de plus qu'il est bien le «Last Action Hero» de Hong Kong et balance à tous les fans de comics cinématographiques 90 minutes d'aventures singlées !

Propulsé au sommet du box-office de la Grande Chine au début des années 80 avec la trilogie des **Shaolin Temple**, alors qu'il était encore adolescent, Jet Lee a ensuite – presque dix ans plus tard – parfaitement réussi son intégration dans la production de Hong Kong, grâce surtout à la série des **Il Etait une Fois en Chine** de Tsui Hark. Événement majeur dans l'histoire du cinéma local, l'œuvre de Tsui relance dès sa sortie en 1991 la mode du film d'art martial en costumes et des dizaines de copies plus ou moins inspirées de la formule lancée par le maître envahissent aussitôt les écrans. Très intelligemment, Jet Lee surfe sur cette vague porteuse, dont il va s'imposer durant deux ans comme le fer de lance. Entre 1991 et 93, il enchaîne ainsi des productions luxueuses où il joue les maîtres boxeurs et les vaillants chevaliers du passé, de **Swordsman II** à **Tai Chi Master** en passant par **Kong Sai Yuk I & II**, **Kung Fu Cult Master** et aussi **Last Hero In China**. Des films dans lesquels il peaufine son image de combattant candide et juste, et qui l'installent comme la star numéro un du kung-fu classique revisité.

Mais toutes les bonnes choses ont une fin. Dès le début de l'année 1994, il est en effet évident que la formule, surexploitée, tourne déjà à vide et le public commence à bouder ces flamboyantes aventures mythologiques, plébiscitant plutôt des comédies romantiques et des néo-polars ultra-stylisés et parodiques. Tout à fait conscient du phénomène, Jet Lee – à la tête de sa maison de production la *Eastern* – décide alors de changer son fusil d'épaule. Le pari qu'il engage est extrêmement risqué. Il lui faut en effet bouleverser de fond en comble son image bien installée de combattant du passé, et prouver qu'il peut aussi être un héros d'action contemporain. Une métamorphose qui ne se fait évidemment pas en douceur. Le public de Hong Kong, comme les producteurs, catégorisent en effet très précisément les stars, phénomène qui s'est accentué depuis la fin des années 80 et qui ne laisse aux acteurs qu'une marge de manœuvre extrêmement limitée. Et le fait que Jackie Chan s'en soit bien sorti. En créant un personnage incurablement bon et presque totalement asexué, il a composé dès le début

des années 80 le parfait héros neutre et a ainsi pu échapper à toutes les modes, continuant tranquillement à engranger les succès. Jet Lee, qui aimerait bien [illegible] attaché au [illegible] côté de gentil garçon, défenseur de [illegible] divertissement familial. Mais son [illegible] dure un [illegible] quand il n'est pas dirigé par Tsui Hark, et son assimilation aux films historiques doivent impérativement évoluer s'il veut rester au sommet.

A cet effet, Jet Lee va donc mettre en place dès 1994 des films d'action contemporains, qui tentent d'aborder des rôles résolument modernes, sans pour autant mettre de côté tout ce qui a fait son succès. On le verra ainsi débouler sur les écrans dans **Bodyguard from Beijing** (une transposition du **Bodyguard** de Kevin Costner), **High Risks** (un pompage borré de **Piège de Cristal**) ou encore **My Father is a Hero** (polar familial rigolo) pour ne citer que les plus marquants. Plutôt sympathiques, ces tentatives ne seront que des succès modestes.

Takeshi Kaneshiro

Malgré l'aura de Lee n'en [illegible] pour autant [illegible]. Il reste en effet un des acteurs les plus rentables de Hong Kong, sa popularité [illegible] sur tous les marchés asiatiques (Taiwan, Chine et Corée en particulier). Mais la situation mérite d'évoluer négativement. A la fin de l'année 1995, le box-office local est en plein effondrement. Les dinosaures américains se taillent la part du lion et les spectateurs ignorent les productions locales qui s'orientent de plus en plus vers des petits budgets délaissant la frénésie et l'action qui avaient fait le succès du cinéma de Hong Kong. Pour contrer le phénomène, Jet Lee décide donc de frapper un grand coup et de produire, en collaboration avec la firme Win's, un film d'aventures énorme situé dans les années 30, qui s'appuie sur un nouveau personnage, le Docteur Wai, une réponse chinoise à Indiana Jones. L'idée, brillante, permet à Lee de ménager la chèvre et le chou, instaurant son héros entre [illegible] mythes qui ont fait sa gloire. Le but avoué est également de créer une «franchise». Wai pourrait ainsi [illegible] pour et [illegible] les petits plats dans les grands. Tourné en Chine, ce qui permet d'obtenir une figuration importante et des décors grandioses à des tarifs défiant toute concurrence, Dr Wai cherche [illegible] trouver la [illegible] des grandes productions de la Film Workshop. A cet effet, le script est d'ailleurs [illegible] une équipe d'auteurs dirigée par Szeto Cheuk-Hon, scénariste qui a entre autre écrit pour Tsui Hark **Histoires de Cannibales**, **L'Enfer des Armes**, **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique** et **Shanghaï Blues**. Cerise sur le [illegible] sation échoit au chorégraphe Lau Kar-Wing, connu en occident pour [illegible] **Histoires de Fantômes Chinois**. Avec de tels atouts, auxquels il faut d'ailleurs ajouter la présence dans des seconds rôles [illegible] couple de jeunes stars montantes, Charlie Young, héroïne de **The Lovers** et Takeshi Kaneshiro (**Fallen Angels** de Wong Kar-Wai), **Dr Wai** a tout pour réussir.

Cependant, [illegible] déroule dans les années trente [illegible] à la recherche d'un Sceptre et [illegible] les plus destructrices que l'Arche d'Alliance des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Epaulé par un «side-kick» [illegible] Dr Wai [illegible] les plus ébouriffantes [illegible]. Résultat on [illegible] B Movie [illegible] **Dr Wai** [illegible] aux USA le tournage de **L'Arme Fatale 4**.

Repos du [illegible]

Projet [illegible] Dr Wai que vous avez découvrir prochainement est en fait la version internationale d'[illegible]. Alors cette [illegible] Hong Kong, en effet, le film sortit dans une [illegible] assez différente que *HK Vidéo* offre en [illegible] abonnés. Dans celle-ci, Jet Lee est [illegible] le montage d'origine est [illegible] copié sur **Le Magnifique** de Philippe De Broca ! Nettement plus [illegible] Dr Wai, il offre à Jet Lee la possibilité de jouer dans un autre registre, plus dramatique (il tente de sauver son couple en perdition), et tempère le délire visuel de [illegible] du Docteur Wai par de [illegible]

Julien CARBON

Chez *TF1 Vidéo* actuellement disponible en VF à la location. Chez *HK Vidéo* sortie à la vente en VO courant mai.

Dr Wai (Mou Xiao Wong Dr Wai in the Scripture with no Words), Hong Kong, 1996, Kung Fu, Scope, Couleurs, Dolby Stéréo. Chine, Hong Kong. Scénario : Szeto Cheuk-Hon, Lau Wai Lun. Prod. : Win's Entertainment Ltd., Jet Li Association Limited. Interprètes principaux : Takeshi Kaneshiro, Charlie Young, Lau Kar-Wing, Elvis Tsui, [illegible]

LE MASQUE DE CIRE

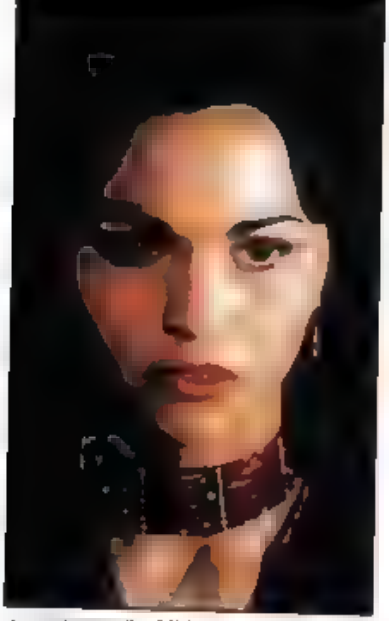
LE MASQUE DE CIRE est la première réalisation de Sergio Stivaletti. Maquilleur vedette du cinéma transalpin, il réalise un véritable petit chef-d'oeuvre qui renoue avec les fantômes du passé. Ceux de Mario Bava et Riccardo Freda. Ceux d'un cinéma qui privilégiait les effets de peur aux effets spéciaux. LE MASQUE DE CIRE ou un film d'horreur gothique qui ressuscite le genre pour lui rendre un ultime hommage.

A l'origine du Masque de Cire une collaboration, celle de Dario Argento et Lucio Fulci. Une collaboration qui, si elle arrive tardivement, semblait inconcevable. Une envie réciproque qui ne date pas d'hier puisque il y a trois ans lorsque les deux maîtres du cinéma d'horreur italien se rencontrent dans un festival, Lucio Fulci, alors gravement malade, espère beaucoup de ce projet qui doit marquer son ultime retour sur le devant de la scène. Il faut dire que ses derniers films, **Soupçons de Mort, Voix Profondes** et **Nightmare Concert** ne laisseront guère de trace indélébile même dans l'esprit de ses fans les plus endurcis. *«A l'origine, nous pensions à adapter à un nouveau remake de La Momie d'après Bram Stoker. Lucio avait d'ailleurs déjà écrit une première version de l'histoire avec son collaborateur de longue date, le scénariste Dardano Sacchetti. Mais Dario Argento était loin d'être satisfait par le travail, et a proposé que chacun écrive notre propre histoire. Lucio a donc repris sa propre adaptation, Dario a donné son avis, Dardano et moi-même. Durant le scénario a été écrit pour faire quelque chose de totalement différent, et non pas reprendre une adaptation de la nouvelle de Gaston Leroux»* se souvient Antonella Fulci, fille du cinéaste gore transalpin. C'est son admiration pour l'écrivain français plus connu pour avoir écrit «Le Fantôme de l'Opéra», qui le pousse à faire ce choix. Un style lyrique et poétique fascinant que Fulci essaie de préserver dans son scénario. Mais le 13 mars 1996, il décède brusquement avant d'avoir pu donner le premier coup de manivelle. Il faut alors trouver un remplaçant. *«Lorsque Lucio Fulci est parti, plus rien ne m'intéressait. Je voulais arrêter le cinéma. Mais Dario a insisté pour que je continue ce projet, il connaissait le travail de mon père. Sa fille Antonella est très contente de ce choix. Elle était si enthousiaste et heureuse que le projet ne soit pas tombé à l'eau. Mais au décès de son père, elle nous a aussi prêté main forte pour la réalisation. Je crois que mes effets spéciaux rappelaient Sergio Stivaletti, maquilleur à qui l'on doit les créatures de Demons 2 qui se retrouve ainsi parachuté derrière la caméra pour y effectuer ses premiers pas en tant que metteur en scène.*

Fulci décédé, Dario Argento n'en abandonne pas pour autant le projet déjà bien avancé. Surtout qu'aux yeux de tous, Stivaletti apparaît comme un digne successeur du réalisateur de **L'Enfer des Zombis**. Plus question de faire marche arrière, des investisseurs français et allemands, qui ont préacheté le film, participent à son financement. Un budget qui s'élève à deux millions de dollars pour cette production exclusivement européenne. *«Dario et moi pensions à tourner le film en Italie et voulions un acteur européen pour interpréter le premier rôle. Les investisseurs français ont suggéré Robert Englund, une figure du cinéma européen. Dario est un de ses grands admirateurs et moi-même, je n'étais pas opposé. Mais lorsqu'il est venu à la partie italienne de l'histoire, il était préoccupé»* se souvient la fille du metteur en scène de L'Au-De à. Lorsqu'il arrive sur le projet, Sergio Stivaletti demande une révision complète du script. Son désir : conserver l'histoire de Fulci tout en l'agrémentant de quelques idées personnelles. Le maquilleur s'investit à essaie de tirer toutes les ficelles. A commencer par son choix pour le premier rôle, Robert Englund. Contacté, l'interprète de Freddy Krueger ne sera pourtant pas de la partie. Les négociations avec

son agent traînent en longueur et les contraintes budgétaires ainsi que la réticence des investisseurs français provoquent la première frustration du maquilleur devenu réalisateur. «*Nous aurions peut être pu parvenir à un accord mais les co-producteurs français nous ont chacun mis à comprendre qu'ils comptaient vendre le film à la télé de Robert Hossein. En y réfléchissant bien il faut admettre que ce choix aura été une bénédiction pour le film. Mais à cette époque j'avais vraiment un jour de travailler avec Robert Englund*» avoue un Sergio Stivaletti désormais convaincu des talents et du charisme de son acteur principal. Difficile, après avoir vu le film, de coller un autre visage au personnage de Boris Volk. Cet artiste propriétaire d'un inquiétant musée de cire Robert Hossein interprète très justement de manière froide et cynique. Sans oublier l'élégance légendaire dont l'acteur peut faire preuve. «*Au niveau de l'écriture Sergio Stivaletti a surtout accentué les traits de caractère de ce personnage en tirant le film vers l'absence de sentiments de ses acteurs. Il voulait que l'histoire mette les spectateurs mal à l'aise, sans aucun personnage réellement positif. Il voulait aussi impliquer le régime politique de l'époque dans un but précis. Sergio, les faits historiques ne servent que de prétexte. Ce sont les seules différences majeures entre les deux versions*» raconte le scénariste. L'auteur Stroppa qui, malgré quelques collaborations avec Joe D'Amato, réalisateur du très poétique **Antropophagous**, déclare ne pas se cantonner dans l'horreur. Pourtant, son scénario pour **Le Masque de Cire** n'a rien d'un conte de fée.

Alors que sonnent les douze coups de minuit, en ce soir du 31 décembre 1899, un couple est assassiné dans d'horribles circonstances dans un appartement du vieux Paris. L'unique survivante, et témoin involontaire du carnage, est leur fille âgée de 10 ans. Douze ans plus tard, à Rome, un jeune homme nommé Luca pénètre à la suite d'un pari dans un musée de cire réputé pour ses statues qui paraissent plus vraies que nature. A en donner la chair de poule. Le jeune homme est retrouvé mort et la police conclut à un arrêt cardiaque provoqué par la peur. Un décès qui relance la curiosité des visiteurs, de plus en plus nombreux à pousser les portes du musée. Devant un tel engouement, le propriétaire des lieux, Boris Volk, décide d'engager une nouvelle assistante, Sonia, rescapée du massacre de Paris, qui ressemble étrangement à la femme de l'artiste, décédée quelques années plus tôt. Pendant ce temps, le commissaire Lanvin et un jeune journaliste enquêtent sur d'étranges disparitions qui les mènent jusqu'au musée, dont le propriétaire fait un excellent suspect numéro un.



Sonia (Barbara Bouchet), le petit chaperon rouge dans les griffes du masque de cire

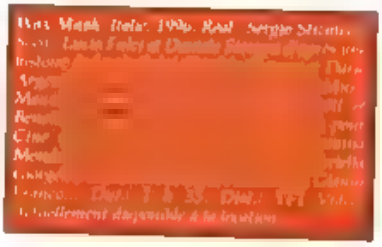
Boris Volk (Robert Englund) et sa nouvelle assistante

«*Notre version est la plus fidèle à la nouvelle de Gaston Leroux*» déclare Dario Argento. «*C'est un film étrange et assez inclassable. Contrairement à* **L'Homme au Masque de Cire** *avec Vincent Price, le personnage est un scientifique malade qui se prend pour un artiste et non pas le contraire. On sort de l'horreur de temps en temps pour la folie. La science va lui permettre de matérialiser ses pires cauchemars. Il met au point un appareil très sophistiqué qui lui permet d'injecter à ses victimes un liquide paralysant. Il a effectué des études très poussées sur l'anatomie et a fait des découvertes surprenantes sur la manière dont le corps humain réagit à certains produits chimiques. Ses victimes paralysées par un terrible sérum qui les transforme en mannequins de cire encore vivants. Un personnage démoniaque, ce Volk. Tellement obsédé par son œuvre qu'il ne se rend même pas compte de sa démence. «Lorsque nous avons réécrit le rôle avec Daniele Stroppa, nous nous sommes inspirés d'un artiste bien réel. Le Caravage a utilisé des cadavres et des têtes coupées pour ses tableaux. Il allait même jusqu'à peindre des malades atteints de maladies très spécifiques pour ses œuvres religieuses. Il y en a une en particulier, un Christ nu, qui attire encore de nombreux touristes dans le petit musée de Naples où elle est exposée. Son œuvre la plus célèbre est saturnienne par excellence et a été condamnée à mort. Cette histoire est très intéressante et nous avons décidé de l'appliquer à notre personnage. Je les trouve très proches. Dans notre film, les créations de Volk provoquent de nombreuses réactions chez les personnages humains. Une réaction qui fait l'attraction numéro un de toute la ville. Cet homme est responsable de meurtres inexplicables au nom de l'art. Tout ce qu'il fait est purement maléfique*» continue le réalisateur dont les talents de maquilleur seront immanquablement sollicités. Tout comme ceux du français Benoit Lestang, appelé à venir lui prêter main forte dans la confection de ce **Masque de Cire** peu avare en effets spéciaux. Membres amputés, prothèses faciales, squelette métallique proche de l'armature du Terminator... Il y en a pour tous les goûts dans **Le Masque de Cire**.

«*C'est normal puisque c'est un vrai film d'horreur*» témoigne l'actrice Romina Mondello, interprète de Sonia, «*mais* **Le Masque de Cire** *appartient bien plus au registre du film fantastique que du tout à effets gore. Ce n'est pas un film qui s'en remet uniquement aux effets spéciaux comme* **Twister** *ou* **Independence Day**. *Ce ne sont que des éléments qui servent le scénario. D'ailleurs, l'histoire est tellement captivante qu'on les remarque à peine*» Exact même s'il est pourtant difficile de passer à côté d'un cœur brutalement arraché de la poitrine par une main métallique. A moins d'avoir l'estomac fragile et donc de fermer les yeux. «*Lorsque je suis arrivé sur le projet, nous nous sommes dit qu'il fallait mettre à profit mon expérience des effets spéciaux. Mais il me voulait également dans ce sens, en privilégiant un peu plus les effets. Mais nous n'avons pas précipitamment changé de cheval au milieu du gué. Le Masque de Cire était un hommage à Lucio Fulci*» ajoute Sergio Stivaletti qui dédie donc logiquement son film au maître.

Mais Lucio Fulci n'est pas la seule référence dans ce thriller gothique et baroque filmé à l'ancienne. Mario Bava et Dario Argento lui-même sont également en bonne position. Des influences qui se ressentent surtout dans les couleurs. La majorité des intérieurs sont ainsi baignés de rouge et de bleu. Des éclairages signés Sergio Salvati, collaborateur de longue date de Fulci dont le travail sur **Frayeurs** retient l'attention de Stivaletti. Un musée qui ressemble désormais à l'immeuble d'**Inferno** ou au salon de haute couture de **Six Femmes pour l'Assassin**. Pas de doute, Sergio Stivaletti connaît ses classiques sur le bout des doigts. Il retient la leçon. Si bien que son **Masque de Cire** nous plonge vingt, trente ans en arrière à l'époque où le cinéma italien nous a offert ses plus beaux fleurons. De tout bon donc, qui lui permet de marquer son premier essai.

Damien GRANGER



HALLOWEEN 6
LA MALÉDICTION

De retour pour la cinquième fois, Michael Myers terrorise à nouveau sa ville natale dans le but d'abattre son arbre généalogique. Tel le Terminator, le tueur implacable de la nuit d'Halloween revient sous la forme du monstre imaginé par John Carpenter en 1978. Beaucoup de problèmes ont sans cesse retardé ce HALLOWEEN 6 : LA MALÉDICTION, une suite qui ne s'imposait franchement pas.

Vingt ans déjà qu'à Haddonfield, la nuit d'Halloween est synonyme de massacre, de meurtres en masse. C'est dans cette petite bourgade de l'Illinois que Michael Myers, alors âgé de six ans, poignarda sa sœur et son amant, surpris en train de copuler. Interné dans l'hôpital psychiatrique de Smith's Grove, il a bons mots au docteur Loomis s'échappe et retourne chez lui à neuf heures, sa mission : éliminer un à un les membres de la famille Myers, comme pour purger leur nom. Vous connaissez la suite : quatre films ! Trois signés réalisés par Tommy Lee Wallace, parlant dans une fraction d'histoire et une poignée quarantaine de victimes.

Plus les années passent et plus on s'éloigne du thriller original qu'était La Nuit des Masques pour se rapprocher du slasher bête et méchant à la sauce Vendredi 13. Pour John Carpenter réalisateur du premier film, il est temps de mettre un terme à la série. *La Nuit des Masques* est un bijou d'horreur, d'angoisse et de tension, une référence du genre, qu'il ne faut pas salir avec des séquelles à rallonge. Il a donc refusé de participer à *Halloween 6*, pensant pouvoir retirer continuellement les droits afin de ne rien à faire. C'est une perte de temps et d'argent.

Moustapha Akkad, producteur de la série depuis ses origines, pense tout autrement et considère comme le plus grand de tous les *Halloween* est toujours aussi [illegible] plus simple que pour ses [illegible] intéressante et qui lui a permis de connaître un [illegible] Michael Myers est un tueur méthodique [illegible] déterminé, qui [illegible] n'est pas un dégénéré [illegible] Il a un objectif sur la route». En cinq films, la saga Halloween rapporte quelques 200 millions de dollars à travers le monde pour un coût total d'à peine 20 millions. C'est clair. Halloween est une valeur sûre pour le porte-monnaie. Logique donc que Moustapha Akkad ait du mal à renoncer à une poule aux œufs d'or. Pourtant, le fameux [illegible] un rabat-joie et [illegible] pour tourner *Halloween 5* est [illegible] il faut croire. Mais [illegible] ne [illegible] mêmes erreurs [illegible] l'on s'engouffrait [illegible] l'esprit entaché par la série pour se cantonner [illegible] un décalé le meurtre avec *Halloween 6*. La *Malédiction* note toujours les éléments [illegible] vous ont fait succès [illegible] de l'épisode [illegible] cette singularité que fut de Michael Myers le tueur le plus sollicité par les fans» ajoute Moustapha Akkad. Et l'assassin le plus lucratif également pour les bons scores au box-office de ses cousins Jason et Freddy. Ce sixième épisode, Moustapha Akkad compte le produire pour quatre millions de dollars et le propose à *Dimension Films*, nouvelle branche de *Miramax* spécialisée dans l'horreur. Mais à ce budget, les exécutifs de *Miramax* soutirent un confortable million initialement destiné aux effets spéciaux. Les déboires survenus pendant le tournage de *Hellraiser 4*, un autre film *Dimension*, les a refroidis, rendus nerveux. Signé Alan Smithee, le quatrième épisode des aventures de Pinhead est en fait réalisé par Kevin Yagher, puis remonté à la demande des producteurs par un certain Joe Chapelle. Un gentil bordel que les pontes de *Miramax* veulent éviter sur **Halloween 6**. La [illegible]

Le Docteur Loomis (D[illegible]

Joe Chapelle. J'avoue ne [illegible] fait remarquer avec **Quartet Thieves**, un petit film auto-produit pour 30.000 dollars. Metteur en scène à mi-temps et bricoleur sur **Hellraiser 4**, il remplit avec cette autre suite. Son point fort ? Sa manière de filmer le tueur d'Haddonfield, celui qu'on surnomme «la forme». Michael Myers retrouve dans sa démarche rigide et déterminée sa silhouette redevient fantomatique et mena[illegible] ses apparitions sont à nouveau brèves et [illegible] «Vous ne pouvez pas raisonner Michael Myers. Vous ne pouvez pas lui [illegible] d'arrêter. Il est increvable, invincible aux balles comme au feu. Lorsqu'il avance vers vous

[illegible] Myers (George Wilbur) [illegible]

rien ne peut le stopper. C'est une force naturelle, une force qui dépasse même la nature que vous n'pouvez comprendre, dont vous ne pouvez venir à bout. Michael Myers représente vos pires cauchemars, vos pires angoisses. Il est très primaire. Vous essayez de lui échapper mais vous ne pouvez pas» déclare le réalisateur qui semble avoir parfaitement compris le personnage.

C'est George Wilbur qui, après avoir déjà porté le masque dans **Halloween 4**, remet le couvert avec au programme, un empalement terrifiant, une tête qui explose, quelques égorgements de rigueur, sobres mais efficaces. Pas de doute, Myers tient la forme. Pas comme ce pauvre Docteur Loomis qui a bien du mal à tenir sur ses jambes. Malgré ses 75 ans et la maladie alors naissante, Donald Pleasence campe une dernière fois le personnage. Tristement. Dans la douleur, juste avant de rendre l'âme.

Malgré un budget réduit d'un quart, les effets spéciaux restent présents et le sang coule abondamment dans la petite ville d'Haddonfield. Mais faire un film d'horreur à caractère gore n'était pas l'intention de Joe Chapelle. *«J'ai vu Le Nuit des Masques à 17 ans et c'est devenu un de mes films préférés. J'étais donc très content lorsqu'on m'a offert la possibilité de diriger cette suite même si c'est toujours très risqué de débarquer sur une série au bout du sixième épisode. Je voulais rendre hommage au genre et au film original, tout en essayant d'apporter des éléments nouveaux. Le hic pour moi c'est que les spectateurs ne sont pas prêts à entendre à grand-chose. Ils sont même craindre le pire. Or, après* **Halloween 5**, *on ne peut que progresser. Je pense que beaucoup de spectateurs vont être surpris parce qu'ils n'y attendront à rien d'autre de plus par rapport à ce que le titre suggère.»* Et c'est précisément dans cette direction que va **Halloween 6 : La Malédiction**. Pas plus loin. Si Joe Chapelle fait des efforts pour redonner ses lettres de noblesse au fameux tueur, il semble s'ennuyer ferme à filmer les autres personnages, le reste de l'action.

Et une victime de plus au tableau de chasse du tueur d'Haddonfield...

Avant lui, Quentin Tarantino était sur le projet. Son stylo bavard avait été sollicité. *«Lorsque l'idée du projet a été lancée, ils voulaient que j'écrive le scénario, qui faisait directement suite au cinquième film. A cette époque, ils envisageaient de l'appeler Halloween 666 et ils nous ont demandé à mon producteur Lawrence Bender et moi-même si nous pensions à quelqu'un pour le réaliser.»* C'est le nom de Scott Spiegel, pote de Sam Raimi, coauteur du script d'**Evil Dead 2**, qui est avancé. Son premier film, **Intruder**, un slasher gore bien ficelé, avait beaucoup fait parler de lui. *«Moustapha Akkad m'a proposé une histoire rédigée par Scott Rosenberg, le scénariste de* **Dernières Heures à Denver***»*, se souvient Spiegel. *«Cette ébauche me rappelait un mauvais* **Vendredi 13**. *Je n'y comprenais rien. C'était complètement décousu. L'histoire partait dans tous les sens et Michael Myers était présenté comme un sans-abri. Il n'y avait rien à en tirer, si bien que ce fut un soulagement d'apprendre que je n'étais plus de la partie.* Le producteur Paul Freeman n'en pense pas moins puisqu'il met le script à la corbeille. Il ajoutera même qu'il ne possédait aucune qualité. Finalement, celui qui s'y colle, c'est Daniel Farrands. Un volontaire.

A 25 ans, Daniel Farrands, motivé et enthousiaste, frappe à la porte de Moustapha Akkad et se présente comme le fan ultime de la série. Il est pris à l'essai et bombarde le big boss d'idées. Guère meilleure que celles qui l'ont précédée, sa version sera quand même retenue. Après six ans de tentatives avortées et de négociations avec John Carpenter et Debra Hill pour régler les problèmes de droits, Moustapha Akkad en décidé coûte que coûte à tourner **Halloween 6 : La Malédiction**. La série, Daniel Farrands la connaît sur le bout des doigts. Il donne ainsi le premier rôle à Tommy Doyle, enfant gardé par Jamie Lee Curtis dans **La Nuit des Masques**, devenu aujourd'hui un jeune homme obsédé par Michael Myers au point de le faire sortir de sa retraite. Le scénario développe cette amorce d'histoire para-réelle autour d'une installation qui apparaît tous les jours au moment où Michael Myers revient et qui sert de signal à une secte sataniste qui culte le meurtrier. Des éléments qui sont introduits en filigrane dans le premier film : le tatouage sur le dos de la victime de *Halloween*, un symbole celtique qui est en fait un assemblage de runes, ou encore le fait que Myers ait été adopté par une famille d'origine irlandaise. Autant d'éléments qui, si on les prend un par un, sont intéressants mais qui, dans ce film, sont exposés maladroitement, dénaturés et vidés de leur substance. Etant un fan absolu, Daniel Farrands a voulu tout caser dans ce film, quitte à le rendre illisible. Il a voulu tout expliquer, tout justifier, tout relier. Et il a échoué lamentablement. Le film, incompréhensible, ne tient pas la route. Il est bourré de scènes coupées au montage, dont on ne comprend pas toujours la présence. Et, pire, il est bourré de scènes qui ne sont pas dans le script. Ainsi, la séquence du générique, qui montre Tommy Doyle, enfant, en train de regarder *Halloween* à la télévision, a été tournée par Joe Chapelle lui-même. Et, pour ne rien arranger, elle a été montée n'importe comment, sans aucun respect pour la chronologie. Résultat : on ne comprend rien à ce qui se passe à l'écran. Et ce n'est pas le seul exemple. Le film est truffé de scènes qui ne servent à rien, qui ne font pas avancer l'histoire d'un pouce et qui ne sont pas logiquement. On a bien du mal à comprendre cette histoire bourrée d'ellipses, la motivation de cette mystérieuse secte, ce qui est arrivé à certains personnages. Daniel Farrands ne passera pas à la postérité avec **Halloween 6 : La Malédiction**, ne suivra pas les traces d'un Kevin Williamson, traître au genre et nouvelle coqueluche d'Hollywood. D'ailleurs, le scénariste de **Scream** vient d'être embauché pour écrire le septième **Halloween**. Une drôle d'idée. Car après le sixième, qui ne vaut pas beaucoup mieux que le précédent, il ne semblait pas nécessaire de poursuivre la comptabilité du tueur d'Haddonfield.

Damien GRANGER

Halloween 6 : The Curse of Michael Myers. *USA. 1995. Real.: Joe Chapelle. Scén.: Daniel Farrands. Dir. Phot.: Billy Dickson. Mus.: Alan Howarth. Mag.: John Carl Buechler. Prod: Paul Freeman pour Dimension Films. Int.: Donald Pleasence; Mitch Ryan, Marianne Hagan, Paul Rudd, Mariah O'Brien, Keith Bogart, George P. Wilbur... Durée: 1 h 24. Dist.: Buena Vista Home Entertainment. Disponible à la location.*

20.000 LIEUES SOUS LES MERS

A l'épreuve du temps et des modes, le roman de Jules Verne génère aujourd'hui un téléfilm de trois heures, une production de prestige. Fidèle, cette adaptation ? Si toutes les situations attendues et les personnages sont là, le scénariste apporte son grain de sel. Un grain de sel gros comme un galet. Une fille à Némo, l'Atlantide, une love-story, un méchant papa à Pierre Arronax... Les pièces rapportées abondent dans ce 20.000 LIEUES SOUS LES MERS à la fois différent et proche des précédents...

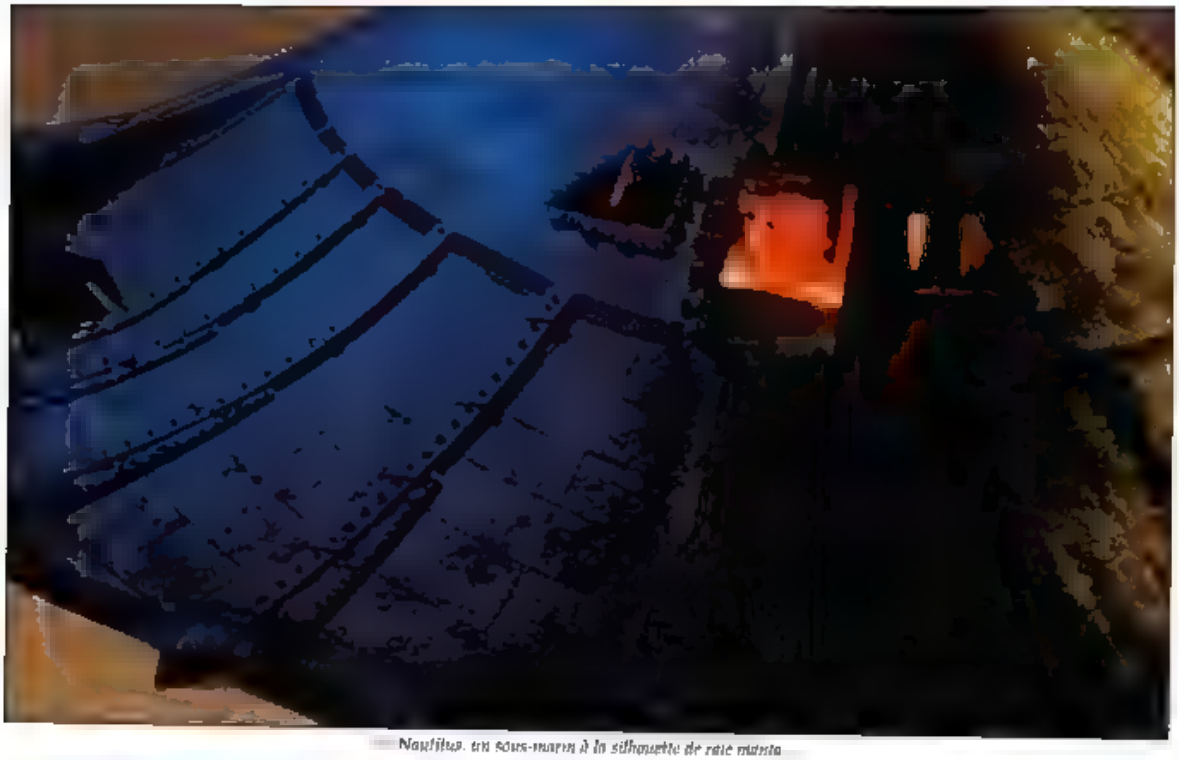
Une véritable bataille navale secoue la télévision américaine au début de l'année dernière. La chaîne CBS programme la mini-série de trois heures *20.000 Lieues sous les Mers* et sa rivale ABC diffuse à quelques semaines près la mini-série de trois heures *20.000 Lieues sous les Mers*. S'agit-il d'un seul et même téléfilm piraté ? Non, bien sûr mais de deux adaptations différentes du fabuleux roman de Jules Verne. Produite à la hâte, la version CBS, mise en image par le vétéran fatigué Michael Anderson, coule le livre en quelques minutes de sinistre kitsch. Peut-on vraiment prendre au sérieux un Capitaine Némo (Ben Cross) coiffé d'une casquette de pompiste Esso, habillé d'un ample pyjama et fasciné par le spectacle d'un grand aquarium derrière les hublots de son submersible ? Non. On se marre. Que vaut l'autre *20.000 Lieues sous les Mers* ? Mieux, beaucoup mieux car, même si le scénariste s'autorise quelques libertés avec l'aventure de Jules Verne, il ne souffre que très rarement du ridicule ringard qui noie le projet rival.

A la barre de ce *20.000 Lieues sous les Mers* plus noble que son concurrent se trouve l'Australien Rod Hardy, réalisateur remarqué en 1980 pour *Thirst*, une très chaude histoire de vampires lesbiennes. Depuis, il ne travaille que pour la télévision. Au reproche d'avoir remanié à sa guise le chef-d'œuvre de Jules Verne, il répond tranquillement, convaincu que les puristes se trompent de combat. *«J'aime beaucoup la version de 20.000 Lieues sous les Mers* des années 50 par les studios Disney. *Mais pouvait-on vraiment la reprendre tel quel tous les éléments à la fin des années 90 ? Non. Le film aurait été trop gentil, un peu désuet. Même par rapport au roman original, Jules Verne y présente une autre facette de lui-même, le versant sombre de sa personnalité».* Sombre, sombre... Tout est relatif. Sous la houlette de Rod Hardy, Nemo apparaît comme un humaniste avant une sorte de Commandant Cousteau plus mégalomane que l'original, réfléchissant aux lois et aux contraintes en vigueur sur la terre ferme. Traumatisé par la mort de sa femme, cet aristocrate décide de prendre le large, de trouver son propre espace de liberté. Les océans. Discrètement, à l'abri de la curiosité des états, sur une île, il assemble le Nautilus, un engin très en avance sur son époque, les années 1880. La photo-synthèse constitue son inépuisable carburant. Le Nautilus sillonne toutes les mers du monde, coulant les frégates hostiles, pillant les épaves pour financer des causes que le Capitaine juge justes. Némo nourrit un rêve plus vaste encore : il rêve d'une humanité nouvelle, à la reconstruction du royaume de l'Atlantide dont il a découvert la capitale engloutie, Atlantis. Reste qu'il faut la préserver, cette cité mythologique, éviter qu'une éruption volcanique ne la dévaste. Dans ce but, Némo et son équipage travaillent à modifier l'activité sismique des océans.

Ned Land, Bruno Bro[illegible] au chevet de Nemo qui passe du mauvais côté de la barrière

Revient au toujours flegmatique Michael Caine l'insigne honneur d'incarner ce mythique marin. *«Je l'ai fait sans vraiment me référer à ceux qui m'ont précédé, ma dernière vision du 20.000 Lieues sous les Mers* [illegible] *remontait à très longtemps. Je ne connaissais en revanche pas les interprétations d'Omar Sharif, José Ferrer, Robert Ryan et Herbert Lom. Mon ignorance m'a facilité le travail. J'ai abordé le Capitaine Némo sous un angle original, différent, sans idées arrêtées sur sa personnalité et son comportement».* Le comédien ne se trompe pas. Pour donner corps à ce Némo revisité, il ne fallait surtout pas cultiver des préjugés ou même la nostalgie du roman de Jules Verne. En témoigne notamment l'une des mains du Capitaine, assemblage biomécanique issu d'un film de science-fiction futuriste.

Autre différence majeure avec les précédentes adaptations et le livre : Némo cache une fille, Mara, dans l'un des compartiments secrets du Nautilus. «Cette présence», enchaîne Rod Hardy, «n'est pas destinée à remplir l'intrigue. Mara a été



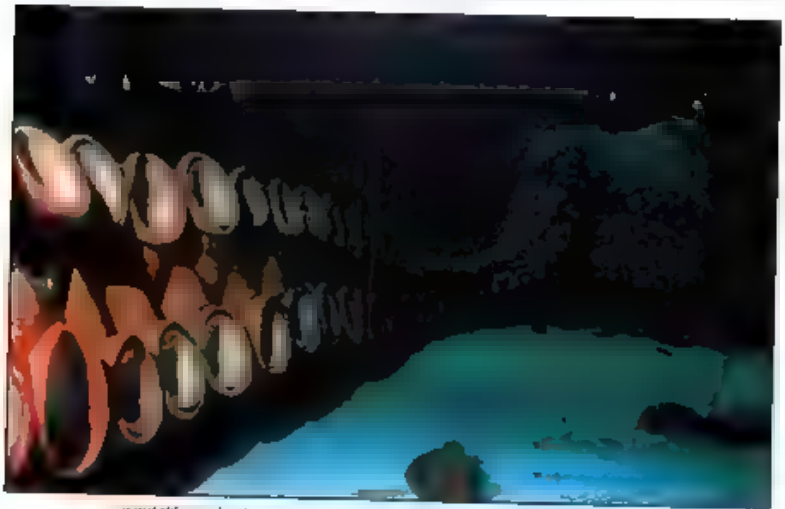
Nautilus, un sous-marin à la silhouette de raie manta

naturellement imposée à nous. Elle intervient comme un contre-poids aux certitudes de Nemo. Elle n'hésite pas à le contredire à remettre en question ses théses. De plus, Mara apporte à 20.000 Lieues sous les Mers l'aspect romantique que demande le public des années 90. Logique par conséquent que Mara tombe amoureuse de Pierre Arronax, océanologue rajeuni pour les besoins de la cause. Rajeuni et décrit sous un jour inhabituel. Arronax se rebiffe contre l'autorité d'un père qui ridiculise en public sa théorie de la licorne de mer envoyant des bateaux par le fond. C'est pour le contrer qu'il embarque à bord de la frégate Abraham Lincoln dont le commandant, un rancunier de première, voue une haine terrible à celui qui, endommage son rafiot. Encore une initiative du scénariste James Bartle. Il les enfile comme des perles. Du harponneur Ned Land (Kirk Douglas dans sa version *Disney*) – fait un dangereux maniaque, une brute ensauvagée qui ne pense qu'à dessouder les dents de requins et à aussi compagnie au Capitaine Nemo, un hôte très accueillant lorsqu'on se valide à son combat. C'est le cas de Pierre Arronax qui trouve en lui un second père de biologique n'étant qu'un arrogant ambitieux, avide de gloire et de reconnaissance. Quitte à tirer sur son propre fils dans un final où Jules Verne ne reconnaîtrait pas son livre. Qu'importe après tout, l'essentiel répond à l'appel dans cette adaptation libre. Le sacro-saint Nautilus notamment, un superbe sous-marin dessiné par le directeur artistique Stewart Burnside.

« *Je demande à Stewart Burnside de ne surtout pas céder à l'influence du space opera. Pas question que le Nautilus ressemble à l'Enterprise de Star Trek, qu'il en soit la réplique amplifiée. Nous avons tenu à ce qu'il possède toutes les caractéristiques d'un sous-marin réel. Le seul [illegible] qu'il ait été autorisé à prendre [illegible] est celui de la forme. Même s'il n'en existait pas encore. Son armature et ses poutres portent des traces de rouille et l'ensemble répond à l'aspect métallique des engins de cette époque* » intervient Rod Hardy, fier comme un coq de ce Nautilus à la fois rococo et moderne. Rien à voir avec la grossière maquette de l'autre 20.000 Lieues sous les Mers. Par contre, côté poulpe agressif, les choses se gâtent. La pieuvre est bien à plein de tentacules partout et furieusement inopportune dans son attaque. « *Son intervention constitue la séquence la plus épique, la plus difficile. Nous l'avons tournée dans un gigantesque bassin, profond de dix mètres. Les effets spéciaux se composent d'une longue tentacule télécommandée, manipulée par des opérateurs et d'images digitales* ». Malgré les efforts et les techniques déployées, la pieuvre ressemble à ce qu'elle est dans la réalité. A savoir un gros et gauche morceau de caoutchouc associé à la plus artificielle des animations infographiques. Regrettable que ce morceau d'anthologie ne soit pas du niveau escompté. Le monstre du 20.000 Lieues sous les Mers de 1954 peut décidément coincer la bulle en toute tranquillité : il reste le meilleur dans sa catégorie. De très loin.

Une scène à effacer des mémoires. Ainsi que quelques petits clins d'œil d'une utilité contestable. Une allusion à Jules Verne : la présence dans la bibliothèque de Némo d'un certain « Voyage au centre de la terre », quelques emprunts à « L'Ile mystérieuse ». 20.000 Lieues sous les Mers se termine d'ailleurs là où commence L'Ile Mystérieuse. Némo et sa fille ont-ils survécu aux boulets des canons de l'Abraham Lincoln et à la fêlure de Arronax père ? Cela ne fait aucun doute.

Marc TOULLEC



« *...inévitable poulpe, tapissant des grottes [illegible] une tentacule mobile [illegible]* »

20,000 Leagues under the Sea. USA-Australie. Interp. : Rod L. Rod Hardy. Scen. : Brian Nelson, d'après le roman de Jules Verne. Dir. Phot. : James Bartle. Mus. : Mark Snow. Effets spéciaux : Dan Scifo. Int. : Michael Caine, Patrick Dempsey, Bryan Brown, Mia Sara, Adewale Akinnuoye-Agbaje, Cécile Cheung, John Rath, Nicholas Hammond, Peter McCauley... Durée : 3 h 05. Durée : [illegible]. Sortie [illegible] et location [illegible]

VIDEO ET DEBATS

Par Marc TOULLEC

Pas particulièrement riche, l'actualité vidéo est binaire. L'événement, c'est encore et toujours Souiller et Mutsy avec la sortie de l'intégrale de la troisième saison (sans la pub envahissante de M6, c'est une bénédiction). Les mangas se font de plus en plus rares et leurs éditeurs cherchent à se placer d'une manière fort opportune sur le marché du cinéma de Hong Kong dont HK Vidéo récolte les bénéfices. Ce n'est que justice car, au départ, le risque était grand. Aujourd'hui, HK compose une collection unique au monde avec une cinquantaine de titres exploités en un an et demi. Et cela ne fait que commencer... Côté actualité dans les vidéo-clubs, DR. WAÏ, HALLOWEEN 6 et 20.000 LIEUES SOUS LES MERS constituent les gros morceaux, SHADOW MEN une tranche de rigolade, LE 19ÈME ANGE de la démonologie de bonne cuvée, LES ENFANTS DU MAÏS 4 la relative bonne surprise céréalière, CHÉRIE, NOUS AVONS ÉTÉ RÉTRÉCIS le spectacle familial crémeux et PLAYGIRLS 2 quelques bouchées de sushi pimenté...

Sheilvo Fenn et un alien Roswellien pour une bonne partie de rigolade

SHADOW MEN

Curieusement tourné avant qu'il sorte **Men in Black**, **Shadow Men** ne ressemble pas moins à une resucée du film de Barry Sonnenfeld : l'humour et la pêche en moins. La présente une situation connue par tous les ufologues, Fox Mulder et quelques autres allumés. Pour avoir croisé la trajectoire d'un engin spatial en forme de soucoupe lumineuse, une famille ordinaire, les Wilson, connaissent les pires ennuis avec trois patibulaires individus fringués comme les Blues Brothers. En se faisant passer pour les envoyés de l'Armée, ils tentent d'[illegible] sur les vers du nez des [illegible] lesquels, par l'intermédiaire [illegible] effacent les conséquences d'un accident de la route. Un accident provoqué par les aliens bien sûr. Mais la vérité est ailleurs. Sur une cassette du camescope de leur garçon. Y figure un extraterrestre jumeau de celui de Roswell. Soucieux d'éradiquer [illegible] cette fois les trois Men in Black [illegible] les Wilson. En désespoir de cause, ceux-ci se réfugient chez Stan Miller, un ancien pilote de l'Air Force qui, par le passé, a vécu une expérience similaire. Désormais écrivain à succès et ufologue reconnu, Stan Miller révèle aux époux une immense conspiration depuis sa résidence fortifiée, bientôt assiégée par les villains mi-aliens mi-humains, comme le prouvent ces deux gros yeux globuleux derrière les lunettes noires.

Rosalie, chargée de garder son neveu à ce lamentable spectacle, [illegible] même les corpulentes Eric Roberts en tête semblent à chaque instant couleur leur hilarité. Surtout lorsqu'apparaissent des Men in Black qui, par contre, prennent très à cœur leur rôle. Trop à cœur. Faut-il [illegible] même voir pour [illegible] pu [illegible] verser un chien en essayant de donner [illegible] [illegible] d'une [illegible] morte ? La réponse [illegible] [illegible] nant. Mal fichu, grotesque. Récupérés par un chef-cuisto sous-doué, les ingrédients qui font l'intérêt paradoxal de *X-Files* peuvent également alimenter les turbines du burlesque involontaire.

The Shadow Men. USA. 1996. Réal. Timothy Bond. [illegible] Eric Roberts. Sheilvo [illegible]. Ann Rea. Rick Rossovich. Bonnie Bartlett. Andrew Prine. Dist. : [illegible]. Durée : [illegible] minutes. [illegible]

Men in Black 2
Non, Men in Black 0

DE L'ENFER

Le tournant pour le cible l'anthologie **Spirales de l'Enfer** prend la direction de ces recueils de nouvelles macabres, genre «Histoires à ne pas lire après minuit» ou «Toutes lumières allumées» obsessivement affublées du label «A la Hitchcock». Dans ces [illegible] souvent [illegible] tout reposait sur la chute, la révélation finale que, très souvent, [illegible] un pied de nez au lecteur blasé. **Spirales de l'Enfer** remise le petit jeu du suspense remis [illegible] au goût du jour par un maître de la [illegible].

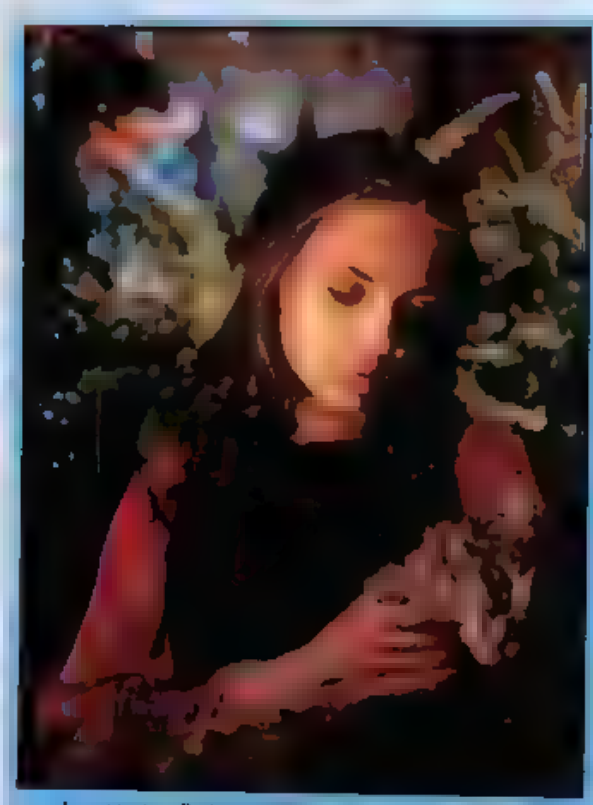
Premier opus de cette anthologie, **Rencontres** présente un couple [illegible] [illegible] [illegible]

Dee Smart et Paul Mercurio une love-ghost-story !

BACK TO DEATH

Du grand cinéma fantastique australien. **Back to Death** possède au moins l'une des caractéristiques majeures : le sens de l'image, des paysages arides et brûlants de l'outback, des routes en ligne droite à perte de vue dans le désert. Une valeur sûre, de la photogénie assurée. **Back to Death** prend donc pour cadre une station service/snack sur perdue au milieu de nulle-part. Y vit, seul, un certain Tom, hanté par une sœur qu'il perdit jadis dans un accident de moto. Des années après, Tom continue de culpabiliser. Arrivent dans le coin trois automobilistes en panne. Deux hommes et une femme. Une brute psychotique, un fils à papa et une beauté court vêtue. D'abord distant, Tom craque pour ses beaux yeux. Coup de foudre réciproque ce que le petit ami jaloux encaisse mal.
Où est le fantastique dans tout ça ? Aussi discret que le sumatunel latent de **Pique à Hanging Rock** et autres fleurons atmosphériques australiens du genre. Il ne s'exprime ouvertement que dans les dernières minutes. Pour dire que Tom est un fantôme qui attendait là de vivre le grand amour avant de repartir pour l'au-delà. Un peu fumeux ce prétexte à une intrigue vaseuse à un chassé-croisé passionnel qui serait très quelconque s'il ne venait le justifier. Conscient de la minceur de son scénario, Michael Robertson se rabat sur le cadre qui prend d'intérêt pour la description du désert. Lassant au terme d'une demi-heure de projection. Mais un film qui se clôture sur le sensationnel «Dreams» des Cranberries, superbe rengaine entonnée par Dolores O'Riordan, ne peut pas vraiment susciter l'antipathie.

Back to Beyond. *Australie. 1990. Réal. Michael Robertson. Int. Paul Mercurio, Colin Friels, John Polson, Dee Smart, Bob Maza. Dist. Gaumont/Columbia/TriStar Home Video. Actuellement disponible à la location.*



Lucy Stanton (Ruby Jerins) : la malédiction du 18ème Ange va-t-elle s'abattre sur elle ?

LE 18ÈME ANGE

Ecrivain à succès, David Seltzer est l'homme par qui arrive **La Malédiction**, à son retour de diable sur terre sous les traits de deux démoniaques bambins. Lauréat après le premier **Malédiction** remet le couvert sur l'épineux terrain de la mythologie. En premier lieu le livre : fresque des Morts en gestation qui annonce la renaissance de l'Antéchrist à l'aube du Troisième Millénaire. Pour avoir professeur de musique, et surtout sa fille Lucy, une adolescente au visage d'ange. Lucy Stanton répond aux critères de la parfaite élue que, comme les sept autres enfants élus, Père veut sacrifier à son Dieu. Le père de Lucy, particulièrement opposé à la messe noire, a choisi de protéger sa fille. Mais le démon est plus fort que lui. Il ne lui reste qu'à fuir avec Lucy et à se réfugier dans un monastère bâtisse à l'abri des regards indiscrets. Mais tous les impératifs de sécurité ne sont rien face à la volonté d'un ange déchu sous sa double nature : la force brute d'un esprit et de gènes génétiques.

Plutôt que de refaire **La Malédiction**, David Seltzer construit son propre univers malgré quelques parentés flagrantes. Risque de faire la part belle aux effets spéciaux, mais sans tomber dans l'excès de complaisance qui caractérise certains films du genre. Reste que l'ensemble apparaît sans grand intérêt et ennuie à mourir pour que **Le 18ème Ange** ne soit pas une réussite. L'histoire est simple et linéaire, le scénario prévisible et mécanique se mettent vraiment peu que les ténèbres tombent sur le monde entier : rien à faire, la peur ne passe pas. Une nouvelle équipe d'acteurs au visage d'une pureté exemplaire. Rachel Leigh Cook, Nathaniel Parker et son petit frère Brendan Fletcher qui ne sont pas sans rappeler [illegible] et Jonathan Taylor Thomas de [illegible]. Pour [illegible] ils [illegible] ne [illegible] ils [illegible] ne [illegible] ils [illegible] ne

Grace Rhodes (Naomi Watts) contre l'enfant-prédicateur le clou du spectacle des *Enfants du Maïs 4*

LES ENFANTS DU MAÏS 4

Un [illegible] qui fait long feu. Sa longévité doit [illegible] prendre Stephen King lui-même car, de sa main chemine nouvelle parue en 19[illegible] découlent pas moins de quatre films respectivement sortis en 1984, 1993, 1995 et 1996. Même principe à la base : des enfants, guidés par une entité diabolique officiant depuis des champs de maïs, éliminent les adultes, leurs parents y compris. **Les Enfants du Maïs 4** reprend scrupuleusement le principe des bambins assassins. Qu'y apporte-t-il de plus ? Un zeste de malsain, un climat pesant glauque, lié à sa thèse aussi saugrenue qu'inexplicable que sempare des juniors d'une microscopique bourgade du Nebraska. Grand Island. Venue récupérer sa mère, l'infirmière Grace Rhodes prend inopinément du service, analysant le sang des malades, lesquels, remis sur pieds, dessoudent, découpent et tuent les seniors. Pourquoi donc ? Parce qu'un pasteur en toutes courtes le leur ordonne. Une malédiction qui pèse sur Grand Island depuis plusieurs décennies. La malédiction de Joshuë l'enfant-prédicateur brûlé vif par des villageois furieux qu'il ait prêché pour des charlatans. Aujourd'hui [illegible] d'une [illegible] Mère [illegible] d'une [illegible] qui [illegible] assemblée pour perpétrer le mal.

De Stephen King, dans cette séquelle, il ne subsiste plus grand-chose, sinon le concept originel. Ce sera sûrement Stephen Berger et [illegible] rendant [illegible] qui [illegible] d'une [illegible] ont [illegible] avec [illegible] atmosphère oppressante [illegible] nouvelle brigade avec [illegible] Au sein de [illegible] **Les Enfants du Maïs 4** remplit son cahier des charges. Il ne se hisse pas au niveau de la [illegible] tendu, [illegible] marchand [illegible] impression de [illegible] sous [illegible] Il ne [illegible] pas sur [illegible] et [illegible] avec cette [illegible] film se démarque [illegible] moyen, le meilleur épisode de la série.

Children of the Corn 4 : The Gathering. USA. 1996. Réal. Greg Spence. Int. Naomi Watts, Karen Black, William Windom, Jamie Renée Smith. Dist. Dimension Home Video/Buena Vista Home Video. Actuellement disponible à la location.

LES MUTANTS

Nous [illegible] l'avant-dernier téléfilm de la série *Futur Immédiat* plutôt réussie dans le genre. Celui-ci obéit aux règles des précédents, à savoir un alliage [illegible] Jurassic Park, musique et de science-fiction pas spectaculaire. Comme ses prédécesseurs **Les Mutants** [illegible] Los Angeles futur où cohabitent tant bien que mal les [illegible] des esclaves terrestres, devenus [illegible] les humains. Les aliens s'intègrent [illegible] à la société [illegible] parmi [illegible] Grâce [illegible] est de ceux-là. L'[illegible] équipe [illegible] Matt Sikes, un [illegible] sur [illegible] comme on en voit [illegible] dans les séries TV. Georges Francisco et Matt Sikes enquêtent dans **Les Mutants** sur un accident [illegible] voire à vie à une [illegible] intérieure de la race [illegible] elle sera [illegible] où elle [illegible] Mère Francisco a prévu un [illegible] de [illegible] hésite à [illegible] sur [illegible] Autopsie [illegible] en dégage une vapeur mortelle qui, en un claquement de doigts, [illegible] une [illegible] extraterrestre continue à se porter [illegible] charme. Il y a [illegible] [illegible] le sang [illegible] les [illegible] Mère Francisco et Sikes [illegible] éléments [illegible] de la [illegible] société [illegible] dont [illegible] sont [illegible] désormais sur [illegible] vont [illegible] dans les [illegible] de la [illegible] la Mère [illegible] [illegible] première étape vers [illegible] espèce mutante évidemment [illegible] à nuire à l'homme. Pendant [illegible] épouse de George Francisco se pose des questions sur [illegible] qui [illegible] sur [illegible] adhérant aux mêmes hommes [illegible] admet [illegible] qu'[illegible] une vieille radin [illegible] de sa race [illegible] à [illegible] d'un [illegible] La nouvelle [illegible] Reste [illegible] sur Terre, [illegible] plutôt mauvais genre. Madame Francisco [illegible] grand mal et [illegible]

La «Mère» fonctionnelle : une maléfique incubatrice

[illegible] soupirant présente par sa meilleure copine [illegible] une humaine sous-espèce [illegible] aussi de parents et certaines traditions bien de notre monde. **Les Mutants** se place [illegible] à bonne moyenne de la série *Futur Immédiat*. L'alternance pour de science-fiction débouche [illegible] corps [illegible] fonctionne bien, les maquillages passent assez naturellement et la morale douteuse n'est pas pour [illegible] [illegible] quelque [illegible] voilà se hisse tout de même à un [illegible] [illegible] plus cinématographiques que ses prédécesseurs, notamment grâce à cette Mère assez peu ragoûtante et ses sœurs aussi peu appétissantes qui ramènent directement à la couvée d'*Alien*.

Alien Nation : The Enemy Within. USA. 1996. Réal. Kenneth Johnson. Int. Gary Graham, Eric Pierpoint, Michele Scarabelli, Terry Evans, Sean Mc Cann, Wendell K. Kevin Lamar, Jim Turner, Dist. Spelling Productions/ABC/Paramount. Disponible [illegible]

George [illegible] Perpétuité en bien fâcheuse posture

Harry Crouch (James Hickey) : revenir ou sèche-cheveux ?

DESTINATION MERCURE

Dans le Dublin des années 60 vit la famille Cronin. Une famille réduite puisqu'elle se compose d'un seul enfant, Harry, et de ses deux fils. Il y a aussi un rocker et son frère. A huit ans, Harry use ses culottes sur les bancs d'une école catholique excessivement rigide. Le quotidien étant d'une tristesse insondable depuis la mort de son père, Harry ouvre les vases ouverts. Pour s'évader il se persuade lui-même qu'il ne provient pas de ce monde. Que des extraterrestres, les Mercuriens, l'ont déposé sur Terre pour qu'il étudie la vie des autochtones. Que bientôt, ils viendront le chercher. Armé d'une lampe-torche, le gamin leur fait donc signe tous les soirs. Il se croit même investi d'incroyables super-pouvoirs, comme la faculté de deviner les mensonges.

C'est dans le serial *Flash Gordon* que le gosse trouve son inspiration. Qu'importe si la ressemblance reste à l'écran. Qu'importe que les décors soient de carton-pâte que les effets spéciaux soient plus rudimentaires que ceux d'une toile de pub ronage. Harry trouve là une porte de sortie du monde réel. Il croit si fort à son identité de Mercurien qu'il se persuade même qu'il est responsable d'un accident survenu à un ami. Harry s'imagine l'avoir foudroyé par la seule force de la pensée. Fatigué des vitres à moi avec son frère et le pèlerinage régulier sur la tombe de son père, il sait il aura suffisamment bien se comporter il finit de plus en plus le désespoir de ses proches.

De la tendresse, il y en a beaucoup dans ce joli petit film produit avec des moyens inversement proportionnels à la foi qui anime son réalisateur. Lui fait cependant défaut ce petit quelque chose qui le sertirait d'un carcan assez étroit... le gentil petit film un peu anachronique, un peu désuet.

The Boy from Mercury. Grande-Bretagne/Irlande, année 1996. Réal. Martin Duffy, int. James Hickey, Rita Tushingham, Tom Courtenay, Hugh O'Connor. Dist. Fox Video. Actuellement disponible en location.

Les Playgirls à l'œuvre contre un clone du Kato du *Frelon Vert* !

PLAYGIRLS 2

Deuxième aventure coquine des Playgirls, ces Drôles de Dames japonaises qui n'hésitent jamais à en montrer plus de leur anatomie et à verser dans le X. Pixellisé évidemment, car la censure nipponne n'autorise aucun poil pubien à l'écran. Egal à lui-même, le réalisateur-artisan-pornocrate Takao Nakano illustre avec les moyens du bord une intrigue qui pourrait être du *Die Hard 3* économiquement riche s'il n'avait pris le tournant du loufoque, du gros clin d'œil et de l'auto-dérision. Il convoque donc pour la deuxième fois ses trois détectives auxquelles un commanditaire chauve confie une mission de la plus haute importance : mettre fin à la vague d'attentats à la bombe qui ensanglante Tokyo. Par un gros chèque allechées, les trois vénales se lancent sur les traces de leur ex-client, un gangster appartenant au gang du Lézard Rose, une organisation de l'ex-cyrrie en Asie autant que l'on vide qu'il est méchant de cette lointaine échiquier coiffé et habillé comme s'il sortait d'un film de yakuza des seventies passe donc le plus clair de son intrigue à humer sa prisonnière avant de se virilité débordante. Après une ultime saillie, il met sa menace à exécution : envoyer sur Tokyo un missile nucléaire. Rien que ça. Plus fortes que Batman, Superman et Spiderman réunis, les trois Playgirls rattrapent à force de pédaler l'engin de l'apocalypse. Elles lui sautent dessus, le chevauchent et le désarment de sa trajectoire. Tokyo restera donc en l'état actuel sur la carte du Japon.

Moins démentiel que les Exorciseurs du même Takao Nakano, **Playgirls 2** vaut bien le premier. Il reprend la formule parfaite : action, le tout généreusement arrosé d'un délire très bande dessinée et d'un humour qui s'autorise à peu près tous les débordements. Y compris ce personnage d'assistant idiot généralement occupé à voler des petites culottes pour le compte d'une maîtresse qui passe son temps à se changer. Fétichiste de ces pièces d'étoffe, Takao Nakano prend donc un malin plaisir à filmer ses héroïnes dans des poses très avantageuses pour le voyeur. Surtout exclusivement lorsqu'elles pratiquent le kung-fu contre les méchants : les moines de Shaolin et Bruce Lee n'en revendiqueraient pas. Entre deux gags hexagonaux et une allusion directe à l'imbécillité du récit qui se dévoile, le réalisateur pastiche les combats de sumo en mettant deux femmes face à face. Deux lutteuses féroces dont la plus frêle finit par se débarrasser de l'autre en la malmenant sauvagement avant de lui tirer les intestins hors du ventre. Série franche rigolade, gore, bande-dessinée, humour et beautés exotiques pas farouches du tout, **Playgirls 2** est, décidément un film recommandable pour les fans.

Japon 1996. Réal. Takao Nakano, int. Noriko Akitama, Aya Mai et Akira Kanachi. Image et Son Vidéo. Dist. Hanan Films. Actuellement disponible à la vente en version originale sous-titrée.

Wayne Szalinski (Rick Moranis) : un savant jamais en manque d'inventions loufoques !

CHÉRIE, NOUS AVONS ÉTÉ RÉTRÉCIS !

Chérie, j'ai rétréci les cosses ! Chérie, j'ai rétréci le bébé ! Maintenant, Chérie, nous avons été Rétrécis ! Ne ne un serait qu'il n'y a pas se tromper à compte rendu qui prête aux rapprochements avec les studios Disney. Ceux-ci, depuis les années 30 et jusqu'à aujourd'hui, puisque Chérie, j'ai Rétréci les Cosses s'apprête même à se donner sous la forme de trois parcs à thème répartis entre la Floride et la Californie, le moyen-métrage en relief Chérie, j'ai Rétréci le Public ! ne s'appelle-t-il pas, au plus simple, Disney ?

Les réserves émises ci-dessus n'empêchent pas toute la spectateurs tous les âges, plus 2 à 3 ans, de passer un moment de divertissement particulièrement réussi. Pour ceux qui ne connaîtraient pas encore l'histoire, elle est simple : Wayne Szalinski, inventeur fou mais génial, a mis au point un rayon rétrécissant. Ses enfants, Nick, Amy et Ron, ainsi que les deux enfants de la voisine, Russ et Mae, ont la fâcheuse habitude de jouer dans le garage de leur père. Un jour, ils découvrent le rayon et, bien sûr, s'en servent. Ils rétrécissent alors le chien, le jardin, la maison, et même la rue ! Ils sont désormais dans un monde hostile, peuplé de fourmis, de guêpes, de rats et de chats. Ils vont devoir affronter tous les dangers pour retrouver leur taille normale et leur famille.

Le scénario s'inspire-t-il de l'œuvre de Jonathan Swift, *Les Voyages de Gulliver*, ou de celle de Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles* ? Il est difficile de le dire avec certitude, mais il est probable que les auteurs aient eu connaissance de ces deux classiques de la littérature enfantine. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que *Chérie, j'ai Rétréci les Cosses* est bien plus proche de *Gulliver* que d'*Alice*. Le parallèle avec *Alice* s'arrête d'ailleurs très vite, puisque le monde dans lequel évoluent les héros de *Chérie, j'ai Rétréci les Cosses* est bien plus proche de celui de Gulliver que de celui d'Alice. Le parallèle avec *Alice* s'arrête d'ailleurs très vite, puisque le monde dans lequel évoluent les héros de *Chérie, j'ai Rétréci les Cosses* est bien plus proche de celui de Gulliver que de celui d'Alice.

Pour le retour de Wayne Szalinski et de ses déplorables inventions, Disney a mis les petits plats dans les grands. Le réalisateur Joe Johnston a fait appel à Stan Winston, maître incontesté des effets spéciaux, pour donner vie aux insectes géants et autres monstres qui peuplent le jardin. Le résultat est à la hauteur des espérances. Tout semble criant de vérité, depuis les textures des insectes jusqu'aux moindres détails de l'environnement. Les scènes d'action sont particulièrement réussies, avec des cadrages dynamiques et des mouvements de caméra qui donnent l'impression que le spectateur est lui-même rétréci. Les effets spéciaux sont également très bien intégrés aux prises de vues réelles, ce qui est loin d'être toujours le cas dans ce genre de production. Enfin, la musique de James Horner, avec ses accents tantôt épiques, tantôt comiques, accompagne parfaitement l'action et contribue à l'ambiance générale du film.

Mais ce qui fait la force de *Chérie, j'ai Rétréci les Cosses*, c'est avant tout son casting. Rick Moranis, dans le rôle de Wayne Szalinski, est tout simplement parfait. Son jeu, à la fois drôle et touchant, donne vie à un personnage attachant, qui, malgré ses bêtises, ne cherche qu'à bien faire. Les enfants, Amy, Nick et Ron, sont également très bien choisis. Ils apportent une fraîcheur et une spontanéité qui font mouche. Leurs interactions avec les insectes géants sont souvent très drôles, et leur complicité à l'écran est palpable. Enfin, Marcia Strassman, fidèle au poste, incarne une mère de famille aimante et protectrice, qui ne comprend pas toujours les bêtises de ses enfants, mais qui finit toujours par les soutenir. Le reste du casting est également très bon, avec des personnages secondaires hauts en couleur, qui apportent une touche d'humour supplémentaire à l'ensemble.

Le plaisir que j'ai pris à les regarder n'en est que plus authentique. Est-ce le cas une troisième fois ? Franchement non. Tellement les scénaristes tirent sur la corde pressent le coup jusqu'à la dernière goutte

Le scénario s'inspire-t-il de l'œuvre de Jonathan Swift, *Les Voyages de Gulliver*, ou de celle de Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles* ? Il est difficile de le dire avec certitude, mais il est probable que les auteurs aient eu connaissance de ces deux classiques de la littérature enfantine. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que *Chérie, j'ai Rétréci les Cosses* est bien plus proche de *Gulliver* que d'*Alice*. Le parallèle avec *Alice* s'arrête d'ailleurs très vite, puisque le monde dans lequel évoluent les héros de *Chérie, j'ai Rétréci les Cosses* est bien plus proche de celui de Gulliver que de celui d'Alice.

Pour le retour de Wayne Szalinski et de ses déplorables inventions, Disney a mis les petits plats dans les grands. Le réalisateur Joe Johnston a fait appel à Stan Winston, maître incontesté des effets spéciaux, pour donner vie aux insectes géants et autres monstres qui peuplent le jardin. Le résultat est à la hauteur des espérances. Tout semble criant de vérité, depuis les textures des insectes jusqu'aux moindres détails de l'environnement. Les scènes d'action sont particulièrement réussies, avec des cadrages dynamiques et des mouvements de caméra qui donnent l'impression que le spectateur est lui-même rétréci. Les effets spéciaux sont également très bien intégrés aux prises de vues réelles, ce qui est loin d'être toujours le cas dans ce genre de production. Enfin, la musique de James Horner, avec ses accents tantôt épiques, tantôt comiques, accompagne parfaitement l'action et contribue à l'ambiance générale du film.

Mais ce qui fait la force de *Chérie, j'ai Rétréci les Cosses*, c'est avant tout son casting. Rick Moranis, dans le rôle de Wayne Szalinski, est tout simplement parfait. Son jeu, à la fois drôle et touchant, donne vie à un personnage attachant, qui, malgré ses bêtises, ne cherche qu'à bien faire. Les enfants, Amy, Nick et Ron, sont également très bien choisis. Ils apportent une fraîcheur et une spontanéité qui font mouche. Leurs interactions avec les insectes géants sont souvent très drôles, et leur complicité à l'écran est palpable. Enfin, Marcia Strassman, fidèle au poste, incarne une mère de famille aimante et protectrice, qui ne comprend pas toujours les bêtises de ses enfants, mais qui finit toujours par les soutenir. Le reste du casting est également très bon, avec des personnages secondaires hauts en couleur, qui apportent une touche d'humour supplémentaire à l'ensemble.

Le plaisir que j'ai pris à les regarder n'en est que plus authentique. Est-ce le cas une troisième fois ? Franchement non. Tellement les scénaristes tirent sur la corde pressent le coup jusqu'à la dernière goutte

ALIEN SAGA

THX

DISPONIBLE A LA VENTE LE 7 JANVIER

EN VIDEOCASSETTE ET LASERDISC

RAYON

LE DVD EN QUESTI

DVD, le nouveau mot magique qui se promène sur les lèvres des vidéophiles, espérant avec ce nouveau support accéder à toutes les possibilités offertes par les délices ésotériques de la compression numérique.

Le DVD, kesako ? En substance, un disque du format d'un CD audio avec une capacité vidéo atteignant les 4 h 30 par face, la possibilité d'un sous-titrage et doublage multi-langues (généralement limité (très souvent anglais, français, espagnol), des fonctions interactives comme le multi-angles, permettant de s'amuser à modifier le montage d'un film et l'angle de prise de vues, le choix du format, respecté, recadré ou anamorphique 16/9, sans oublier de multiples fonctions type CD Rom comme les galeries de photos ou les fiches de production. Tout cela pour un prix de vente moyen avoisinant celui de la VHS tout en ayant une résolution d'image infiniment supérieure.

Un produit de rêve amené à tout balayer sur son passage. Du moins en théorie, car la réalité est toute autre. Examinons sereinement tous les obstacles inhérents au lancement d'un nouveau produit. Sous sa forme actuelle, le DVD n'est en aucune manière rétrocompatible, d'où l'incompatibilité totale des machines existantes avec l'arrivée hypothétique d'ici l'an 2000 du DVDRAM enregistrable. La division mondiale en six zones n'arrange pas les choses, la France (six films sur le marché) et les USA (environ 1.000 titres déjà disponibles) n'étant bien entendu pas dans la même zone. Il est donc obligatoire pour accéder au catalogue américain d'acquérir un appareil nouvellement piratage, plus onéreux, en ne négligeant pas le fait que la vente de DVD US zone 1 est théoriquement interdite en France. Quant à la fonction multi-angles, elle n'est actuellement disponible que sur un certain nombre de films pornographiques (et bientôt **Mortal Kombat 2**).

Autre motif d'inquiétude : deux des plus gros éditeurs du marché, Fox et Paramount, n'ont toujours pas signé pour produire des DVD, ce qui interdit la sortie de **Titanic** ou d'**Alien La**

Résurrection dans un proche avenir. Et, cerise sur le gâteau si l'on peut dire, les sous-titres et doublages français, ainsi que la fameuse fonction 16/9, ne sont pas présents sur la majorité des titres qui nous intéressent ici, notamment le tentant du catalogue *Elite*, c'est-à-dire les films fantastiques purs et autres [illegible]

Contrairement aux [illegible] n'est pas de désigner un nouveau support dans l'intérêt est indéniable, mais de séparer le rêve de la réalité et de [illegible] l'image fortement [illegible] sont pas au jour d'aujourd'hui l'objet de [illegible] du vidéophile éclairé, avec un choix et une diver-

[illegible] Malgré tout, les exclusivités DVD [illegible] incluant une fin alternative, [illegible] ante à soubait, beaucoup plus [illegible] que l'originale. On peut également [illegible] une copie neuve, et enfin au [illegible] l'injustement méconnu *L'Esprit de la Mort* (*The Asphyx*) de Peter Newbrook, [illegible] du film de vampires *Black Cat* [illegible] Hess, jusqu'ici connu sous le [illegible] **Blood Couple**. Même Troma se [illegible] sortant de son habituel [illegible] *Avenger* (dont une édition limitée [illegible] Kaufman), *Atomic College*, *Sgt. Kabukiman* [illegible] *Tromeo and Juliet*. De très belles copies [illegible] sorties, une foule de suppléments sur chaque [illegible] Bloque, plus les commentaires audio de [illegible] Bimbos et le Castle [illegible] de Stuart Gordon. Le luxe pour la série Z [illegible] le plus jouissif reste l'arrivée, sortie 25 [illegible] d'[illegible] Cani Arrabiati/Rabid Dogs [illegible] seul l'achat d'une machine.

Après ces diverses et [illegible] observations, le DVD s'impose donc [illegible] un nouveau support de complément, et non [illegible] de substitution. Car c'est bien connu, le plaisir du cinéphile réside dans la découverte et [illegible] conservation de ses films favoris dans les meilleures conditions possibles. Il est donc [illegible] temps de faire une place dans votre rack [illegible] vides pour une troisième machine en attendant la révolution technologique suivante.

LASER

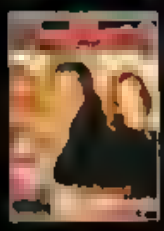
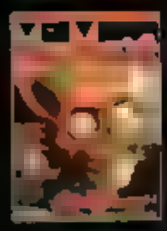
LA MARQUE DU DIABLE

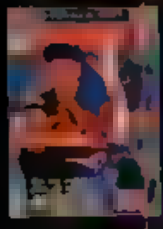
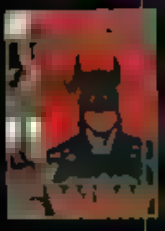
bouer un film dans une version écurtée. Les scènes de torture sont donc réintégrées, à commencer par la plus [illegible], une décharge de langue long et douloureux. Dans la version distribuée par *Initial Vidéo*, rien n'est [illegible], tout est complet. Le bourreau approche sa pince près de la bouche de sa victime et le reste de la scène est remplacé par des gros plans sur les acteurs Herbert Lom et Udo Kier, tandis que les hurlements de la pauvre victime retentissent en off. Dans la version originale de Michael Armstrong où la langue est littéralement [illegible] de la bouche de Diedre, la séquence est plus longue de 30 secondes. Injustement accusée de sorcellerie parce qu'elle dit avoir été violée par un homme d'église, la pauvre femme n'est pas au bout de ses peines. Pour la faire avouer, ses bourreaux lui brûlent [illegible] à l'aide d'une [illegible]. Elle est [illegible] dans la version française. Les supplices se terminent sur le bûcher où elle sera [illegible] par les flammes [illegible] de [illegible] dans la copie initiale. Le [illegible] de [illegible], injustement condamné à être décapité, en subit lui aussi un petit peu moins dans la version française. La scène où il est assis de [illegible] sur une planche dressée avant que la planche de ses pieds ne se mette à saigner suite à [illegible] coups de fouet violents et répétés, est augmentée d'une vingtaine de secondes. [illegible] coups de fouet, il n'est pourvu avant un pan [illegible] sous la chaise où il est ligoté vienne lui rôtir l'entrejambe. Des scènes de tortures qui provoquent des frissons, tellement réalistes qu'elles paraissent vécues, endurées. Si bien que la censure n'aura aucun scrupule à les retirer. Etranglement, elle laisse pourtant passer cette séquence [illegible] des chevaux du marché au poisson [illegible] un couteau profondément enfoncé dans [illegible] pour l'empêcher que de quelques [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible]

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

IMPACT

Bon de Commande

Pour [illegible] de commande ci-dessous les numéros désirés et envoyez le, accompagné de votre règlement à MAD MOVIES, 4, rue Manuart, 75009 Paris.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72

☐ ZE CRAIGNOS MONSTERS

☐ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

MAD'GAZINE

par Damien GRANGER

FANZINES

BACK-UP

Ce nouveau fanzine entièrement dédié à l'univers des comics est un très bel objet. Un demi-format relié de 68 pages à la présentation soutenue. On y retrouve entre autre un hommage à Jean Frisano, peintre des couvertures de la collection *Lug*/Super-héros, «Planet of Vampires», des dessins inédits de Neal Adams et un dossier sur les personnages du silver age *DC*. C'est passionnant. 30 F à Philippe Benoist, 20 rue des Peupliers, 92100 Boulogne- Billancourt.

FANTASTICORAMA

La présentation a un peu changé, mais garde son charme. Le contenu, lui, s'est encore amélioré, à tous les niveaux. Au menu : seconde partie du dossier Mario Bava, **Phantom of the Paradise**, Anita Strindberg, Norbert Moutier, Cannibal Girls, Andy Milligan et un excellent article sur «les relations houleuses entre la télé et le cinéma». Format A4, 68 pages. 35 F + 12 F de port à Jérôme Pottier, 160 rue du Maréchal Leclerc, 60400 Pont L'Evêque.

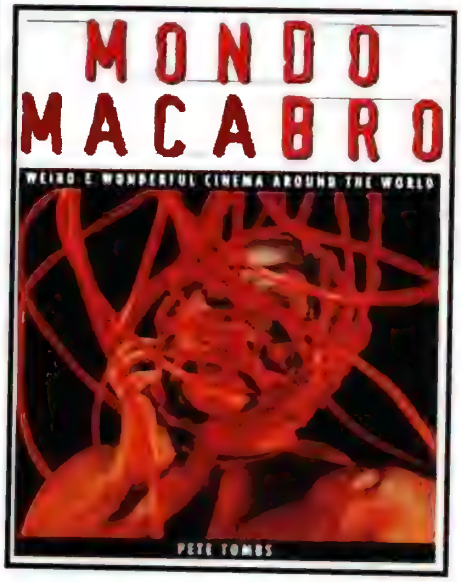
DREAMUS 2

Pour son deuxième numéro, *Dreamus* s'est décidé à abandonner la couleur (à l'exception de la couverture) mais a augmenté sa pagination. Désormais, 24 pages à lire, partagées entre **Le Pacificateur et 1941**, entre John Williams et **Amistad**. Un fanzine de format A4 qui passe en revue toutes les activités de Steven Spielberg (sauf celles qui sont nocturnes et privées). 30 F à Dreamus, 25 rue Charles de Gaulle, 95170 Deuil-la-Barre.

MEDUSA

Pour son 11ème numéro, le «fanzine du cinéma fantastique, bis et trash» propose de nombreuses chroniques de films fantastiques, bis et trash (ce qui est très honnête) plus des détours par la Blaxploitation et le kung-fu (filmo de Jackie Chan jointe). Format A4, 58 pages N&B pour 30 F port compris à Didier Lefèvre, 76 rue du Temple, 59500 Douai.

SANG D'ENCRE



LES CHRONIQUES DE BLACKSTONE

John Saul
J'ai Lu

Il y a quelques mois, Stephen King ressuscitait avec maestria le roman-feuilleton avec «La ligne verte», un petit chef-d'œuvre. Depuis cette réussite, un autre auteur du genre s'est lui aussi mis au roman en six épisodes : John Saul. Ses histoires sont très envoûtantes, étranges et un tantinet dérangeantes. Il étudie et disséque la psychologie adolescente et n'hésite jamais à aller fouiller dans le passé pour en réveiller les fantômes. Quelques œuvres remarquables marquent sa carrière: «Hantises», ou plus récemment «La noirceur», avec ses vieux retraités de Floride préservant une forme de jeunesse en puisant les cellules de nouveaux-nés avortés de gré ou de force.

Un peu fatigué ces derniers temps, Saul s'attelle à un roman en six parties situé dans son Castle Rock à lui, Blackstone. La destruction prochaine du vieil asile réveille un horrible passé pour chacun des habitants. Qui en est responsable ? Au fur et à mesure des épisodes, Saul arrive à brosser des portraits ambigus de gens innocents, les faisant sombrer peu à peu dans une folie jusqu'ici endormie. Le suspense tient bien la route, même s'il est beaucoup moins haletant que celui de «La ligne verte». Mais contrairement au King, John Saul connaît parfaitement son roman. C'est donc toujours agréable de retrouver l'ambiance folle de Blackstone une fois par mois, en attendant la grande révélation finale.

Stéphane THIELLEMENT

WES CRAVEN'S LAST HOUSE ON THE LEFT

David A. Szulkin
Fab Press Publication

Avec **La Dernière Maison sur la Gauche**, Wes Craven frappait fort, loin des débordements humoristiques de **Scream**. En attendant une réédition en vidéo de ce premier film culte qui ferait le bonheur de ses fans, on peut toujours se reporter à cet excellent ouvrage «making of» de plus de 200 pages. Tout en noir et blanc (à l'exception de deux cahiers-photos en couleur), abondamment illustré, le livre de David A. Szulkin retrace la genèse du film, de son financement à son lancement promotionnel, sans oublier un long chapitre consacré au tournage, des plus pittoresques. Très intéressants, les textes sont accompagnés de nombreux propos de l'équipe technique et des acteurs, et de filmographies exhaustives. Pour enrichir ce livre déjà très complet, l'auteur conclut par une comparaison méticuleuse entre plusieurs versions du film et un chapitre amusant sur les films d'exploitation abusivement vendus par leurs distributeurs comme des produits apparentés au classique de Craven, dans l'espoir d'obtenir le même succès commercial. A se procurer illico. (Disponible chez Album au prix de 150 F).

MONDO MACABRO

Pete Tombs
Titan Books

Heureuse initiative que ce **Mondo Macabro**. En 200 pages, Pete Tombs nous fait visiter les quatre coins du globe au travers du cinéma populaire. Son objectif, nous faire découvrir une pléiade de films rares qui trouvent leurs origines dans le folklore de leurs pays respectifs. Hong Kong et ses films de kung-fu déjantés, ses catégories III (films qui misent tout sur l'ultra-violence déviante), ses fantômes en tous genres ; l'Indonésie et ses films outrancièrement gore ; le cinéma turc qui réadapte les classiques d'Hollywood (Superman devient SuperAdam) ; sans oublier les productions kitsch et bis en provenance des Philippines, d'Argentine, du Japon, du Brésil, du Mexique, ou encore de l'Inde avec ses monstres dont le maquillage se limite à une pizza collée sur le visage de l'acteur. Le texte est très intéressant (résumé des films, portraits des stars et des réalisateurs les plus «connus») et les centaines d'illustrations qui l'accompagnent donnent une monstrueuse envie de voir les films. Mais se les procurer n'est pas une mince affaire. C'est plus simple de commencer par le bouquin ! (Disponible chez Album au prix de 160 F).

COLLECTOR

JOUETS DÉMONIAQUES

La série des **Puppet Master** continue de remplir les caisses de Charles Band. Cinq films, une flopée de comics, et voilà maintenant que débarquent les figurines, sous la bannière *Full Moon Toys*. Des jouets luxueux, d'une vingtaine de centimètres de haut, entièrement articulés et terriblement réalistes (la majorité de leurs vêtements sont en tissus). Les deux premiers à atteindre les étagères des magasins spécialisés sont Six-Shooter, desperado invincible doté de six bras, et Blade avec ses armes interchangeables et ses yeux qui s'allument. C'est pile-poil comme dans les films (manquerait plus qu'elles se mettent à vivre la nuit venue !). Sous peu, leurs camarades devraient venir rejoindre les rangs, puisque sont annoncés pour la fin du mois Pinhead, Torch, Jester, Tunneler, Leech Woman et Totem, un retardataire qui fait ses premiers pas dans le quatrième film, toujours inédit en France. Une très belle collection à mettre aux côtés de vos martiens de **Mars Attacks** !. Ça en jette au-dessus de la télé. (Disponibles chez Arkham au prix de 140 F pièce).

Courrier des LECTEURS

Cyrille Wolff, Molsheim

SuperMongola, le Lignon, Suisse

Bruno Estragués, Pollestres

Nico Bailly, Watten

Tina W. Schmeck

Victor Correia, Pontault Combault

Eric Hilaire, Saint-Etienne

PETITES ANNONCES

Christel de Bellabre, Narbonne

Deux ans déjà et je ne me lasse pas de vous lire. J'aime tout et je ne vous ai pas encore trouvé de défauts (*tu as dû mal chercher...*).
J'ai vu dernièrement **Starship Troopers**. La raison qui m'a fait bouger c'est que les Etats Unis l'avaient boudé et le considéraient comme un film fasciste. Eh ben, vraiment, je l'ai trouvé excellent. **Independence Day** avait plus à nos voisins d'outre-Atlantique pour son patriotisme, mais là, chapeau, qu'est-ce qu'il leur faut ! Dans **Starship**... il y a tout ce qu'ils veulent voir : un film américain, de charmants jeunes hommes, de jolies demoiselles, une guerre où on n'a même pas mal, des vilains très vilains, des effets spéciaux démentiels, une bonne baffe à *CNN*, et on sort de la salle, on se sent immortel, invincible... et on s'engage (OK, faut pas pousser quand même...).
Je viens de voir aussi **El Dia de la Bestia**. Deux ans que l'Antechrist devait naître, heureusement que Alex de la Iglesia était là pour mettre un peu d'ordre, sinon où irions-nous ? Pourquoi faut-il tant de temps pour rire de la mort, de la fin du monde et de la religion ?
Dites, au fait, je viens de voir le *Djinn* (**Wishmaster** : cf. notre notule dans le 111 qui, soit dit en passant, est sorti le 7 février en Espagne. On dirait l'Empereur Intergalactique de **La Guerre des Etoiles**, aussi méchant, mais avec une tendance à être rouge de colère ou vert de rage, c'est comme vous voudez. Sinon, c'est très bien.
Allez, bon *courage et à bientôt*.

Sandy Julien, La Machine

J'achète tous les numéros depuis des millions d'années, et j'en suis ravi. En général, les critiques que j'y lis sont pour le moins pertinentes et un ton au-dessus de celles qu'on trouve dans d'autres magazines sur le cinéma fantastique qui ont opté pour le poster central, les couvertures faites pied et la maquette nébuleuse. Pourtant, j'ai quelques critiques à faire. D'abord, ooh, on qu'elle était la *Mad Rubrik* du n° 111, hein ? *Tavec celle du 112, j'en ai bien peur...*). Et les *Craignos Monsters*, on n'y a pu droit ? Alors, qu'est-ce que tu vas répondre à ça ? Que t'avais plus la place ? Trouve de nouvelles censures, ou fais-toi faire un mot par ta maman.
Bon, continuons, après les *X-Files* et un petit machin sur **Millennium**, j'aboserais en réclamant quelques articles sur **Dark Skies**, **Xéna**, des trucs comme ça ? Bon d'accord, ce sont des grosses daubes, mais un petit machin sur les effets spéciaux par exemple, ce serait cool, non ?
Et puis, j'ai une dernière chose à vous demander : menez l'enquête à Hollywood et dévoilez des preuves démontrant que Spielberg n'est pas le réalisateur du **Monde Perdu**. Parce que c'est pas possible, je ne peux pas le croire. Il a certainement mis la main à la pâte pour la séquence de la vitre et les raptors, mais le reste... C'est filmé au pied-de-biche. Et si vous ne trouvez pas de preuve, montez-moi, parce qu'un film où même les incrustations de mer des premières séquences sont ratées, où le T-Rex a l'air artificiel dans certains plans (son passage derrière la villa avec la piscine...), où Goldblum joue son semi-paternel savant humaniste bigue (*«La vie suit... La vie suit... suit... La vie se répand... suit... La vie trouve... de nouvelles... suit... La vie se répand et trouve de nouvelles façons de... suit...»*), je refuse qu'il soit l'œuvre, même bâclée, de l'auteur des **Dents de la Mer**.
Voilà, monsieur *Mad Movies*, c'est tout. Je joins à ma lettre deux petits trucs que j'ai faits. Si des lecteurs sont intéressés par ce genre de truc-gge-photo et veulent se transformer en Conan ou en centaure, écrivez-moi : Sandy Julien, 17, rue des Judets, 50260 La Macluine.

Au fait, félicitations au club de hand du n° 111. Fallait oser. J'ai une petite préférence pour Chewbacca en pyjama et R2D2 : *j'ai vraiment failli y rester. Je trouve que Mad Movies devrait organiser un concours de costumes où on gagnerait un million de bonbons. Vous faites un travail exceptionnel, je crois que ça résume le fond de ma pensée.*

Merci pour ton enthousiasme communicatif, et pour les cubriques, je pense que sauf exceptions (vidéo, notules, courrier) elles se gèlent avec le temps. A traiter toujours les mêmes choses (Mad Rubrik) ou en épuisant leur sujet (Craignos Monsters, Flying Jaquettes...). En revanche, de nouvelles peuvent fort bien les remplacer, et j'y songe. J.P.P.

Géraldine Cannuyer, la Louvière, Belgique

Pour répondre à la lettre de Sacha du n° 111 (*encore ?*), il y a bien un épisode de *X-Files* où Scully apparaît en maillot de bain. Si ma mémoire est bonne, il s'agit de l'épisode de la première saison, *Renaissance*. Ceci dit, tu risques d'être déçu : elle est dans la flotte et on ne voit rien.
Deuxième point : toujours dans le 111, Thomas râle contre Luke Skywalker parce qu'en détruisant l'Etoile Noire, il massacre les civils qui y demeurent. Un point de vue intéressant, mais déjà évoqué dans le film **Clerks, les Employés Modèles**. En fait, dans ce film, un des acteurs trouve que les «artisans» qui ont construit l'Etoile Noire ne méritaient pas de payer pour les conneries de l'Empereur. A quoi, un personnage répond que lui-même travaille dans le bâtiment et qu'il choisit ses clients en fonction de leurs opinions politiques. C'est dans ce film qu'on entend le fameux «*Luke Skywalker has no lifesaber*».
Troisième point : j'ai bien fait pour les habitants de l'Etoile Noire, ils n'avaient qu'à rejoindre les rebelles.
Ah oui, au fait, JPP, pour le Boys Band, n'évoque pas ton manager. Tu n'as qu'à voir Ricky Martin, c'est un Boys Band à lui tout seul.

Après tout, tu as raison : si les Allemands s'étaient engagés dans la Résistance française en 40, il n'y aurait même pas eu de guerre ! Quel meilleur pour les marchands d'armes... Et pour le Boys Band, tu as encore raison : finalement, je vais me lancer seul. Dès que j'aurai réglé un dernier problème : comment chanter en m'accompagnant à l'harmonica, tout en gesticulant du bassin pendant mes doubles sauts périlleux arrière ? On me dit qu'avec un peu d'entraînement ça devrait aller. J'ai hâte ! J.P.P.

Vds cubrik «Douglas Adams» (les 3 tomes de la trilogie + le livre de Jean Bonnefoy). Etat neuf, 100 F port compris. Jean-Philippe au 01 34 75 22 95.

Vds nombreux comics (Image, DC, Dark Horse), dont les collections complètes de Spawn, Wildcats, Witchblade, X-Force, Cable, etc. Liste contre enveloppe timbrée à Alexandre Hollis, 17 Bd. Louis Hayez, 59111 Bouchain.

Cors Morcone à vent de paraître. Un fanzine ultra-court, mais seulement trois francs, que porte sérieux SV, mais pas seulement. En plus c'est drôle et bienveillant (à ne pas confondre avec Mad qui est bienveillant, donc). Cors Morcone, 11, place d'Harcourt, 08200 Sedan.

Rech. tout doc sur Tim Curry + VHS de **The Shout**, **Blue Money**, **Times Square**, **Claudia**, **Oliver Twist**, **Guerres Froides** et **Pass the Ammo**. Lucie Chaput, 5 A rue de Moldseun, 67810 Strasbourg.

Ach., vds, éch. jouets **Star Wars** anciens et nouveaux. Rech. figurine **Alien la Résurrection** + fax des *Simpson* (David Maguerites, 4 rue Charles Rauscher, 66500 Saint-Louis.

Rech. *Star Trek Magazine* Vds *M.M.* 98 et *F.F.* 164 spécial *X-Files*. Laurent Barros-Fabel, 4 rue Albert Camus, 56100 Lorient.

Ch. les 4 statuettes Warner Store **Batman & Robin**. Possibilité d'échanges. Vds séries personnages et présentoirs «Happy Meal». Laurent au 01 42 37 89 72.

Vds comics à 5 F pièce (*Marvel, DC, Image...*) + trade paperbacks, graphic novels. Liste contre 1 timbre à David Cuadrenschia, n°15 Holbach, 57130 Lachambre.

Vds les 22 films de la série **Godzilla**. Rech. **Invasion Earth : the Aliens are Here** 1 (1967), **Godzilla 84** (version italienne de 1977) et **The Return of Godzilla** (version US de 1984). Jean-Baptiste au 05 62 42 25 83.

Vds revues sur le fantastique, BD, BD (*Marvel, Signature, collection...*). Liste sur demande à Xavier Hernandez, 14 rue Général Carré, 51100 Reims.

Rech. tout doc sur les catastrophes naturelles, VHS de toutes les Coupes du Monde de football (*je vends déjà quelques-uns de catastrophe naturelle*) et de 1900 à 1994. Donne doc sur *X-Files*. Hugette Bonchabaux, 33 rue Louis Fergand, 70200 Lure.

Rech. jaquettes de **Sleepaway Camp**, **Une Fille pour le Diable**, **Them !**, **La Révolte des Morts-Vivants**, **Possession**, **Jack le Tueur de Géants**, **Conquest**, **L'Epée Sauvage**, **Death Game 2033**, **Le Manoir de la Terreur**. Patrick au 05 45 80 84 90.

Vds séries dans sur Bruce Lee, livres, photos, affiches, t-shirts, timbres, dioramas + posters «Hommage de Herman (1990). Christian d'Assenças, 4 rue des Lauriers, 59000 Bordeaux.

Vds nbreux VHS : **Phantom (sur 12.000 Lunes**, **Curse of the Faceless Man**, **Target Earth**, **Victime du Vampire**... Liste contre 10 F en timbres à Yann Israel, 2 place du Maréchal Leclerc, 60500 Sinvilly en Thelle.

Ch. VHS de **Guerre sur Distante**, **Les Griffes de Jade**, **Force 5**, **Children of Night**, **Even Horizon**. *Ess. au 02 40 46 09 63.*

Vds ou éch. 800 films SF/fantastique/horreur. Liste contre 1 timbre à Denis Raynaud, 35 av. Napoléon Ier, 49460 Sut-Paul-des-Dax.

Rech. films fantastiques soviétiques, notamment **Les Nouvelles Aventures du Chat Botté** et **Le Royaume des Miroirs Déformants**. Jean-Luc au 01 43 06 84 06.

Groupe trash-metal ch. batteur motivé 16-19 ans fan de trash metal lub bon. *Il existe du bon metal ?* J'y connaissais des guitares. D.Olivier, Xtratite, Manoeuvre), ayant salle de répétitions (chez lui éventuellement). Lionel au Jérôme au 04 79 25 63 37.

Vds 60 F pièce BD Alien 4 et **Lost World** + VHS de **La Baie Sanglante**, **Quatre Mouches de Velours Gris**, **Le Chat à Neuf Queues**, **Shocker**, **Waxwork**, **L'Echelle de Jacob**. Benoît Marie, 52 rue de la Rivière, 44300 Nantes.

Vds *M.M.* 23, 26 et 35. Rech. *Starlog 3*, *Fantastyka* 1 et 3 et *Cinefex* 2. Ludovic Mallet, 014 Val du Cure, Le Mandelin B A, 06560 Menton.

Rech. tous les épois de **Xena** + fans de vampires pour éch. et discussions. S. Arnoval, 21 allée Claude Monet, 92390 Lavallois.

Vds fanzine «La Zone dimensions» pour tout savoir sur les techniques de prises de vues et de montages des images en relief. 99 F port compris à Sébastien Stellanes, 643 rue Léon Gambetta, 59870 Fromes sur Escaut.

Rech. VHS de **La Forteresse Noire** et **Alone in the Dark**. Sébastien Jourden, rue Chaverent, 67700 Lindsy L'Abbaye.

Troupe théâtre amateur, sur Paris (64), ch. spécialiste effets spéciaux sanglants pour pièce de Grand Guignol. Toute collaboration (affiches, décors...) bienvenue. Francis au 03 59 02 00 24.

Vds numéros épuisés de *M.M.* et *S.F.* + *M.M.F.*, *SFX*, *Creepy*, *Eerie*, *Vampirella* + affiches tous styles. Réponse contre env. timbrée à Frédéric Michels, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Vds tradings cards tous genres + tout sur *X-Files*. CD, docs, collection merchandising en séries complètes tradings + quelques films. Julien au 04 91 76 25 49.

Vds 80 F pièce VHS de *X-Files* dossier 4, 8 et 11. Frank au 02 40 60 13 80.

Rech. VHS de **Tatoo et le Chaudron Magique** + tout doc sur ce film. Rech. aussi costume du tueur de **Scream** (*pas de Mime, hein !*). David Morales, 6 rue Jules Bourdais, 75017 Paris.

Ch. affiche vidéo de **L'Empreinte de Frankenstein** et **Le Retour de Frankenstein**. Tél. 04 68 53 01 82.

Ach. coffret «*L'intégrale X-Files*, saison 1». Rech. *intégrale du Monty Python Flying Circus* diffusée sur Arte. Bertrand Sauzeau, 65 rue de Chabrol, 75010 Paris.

Ch. épisodes 21 et 22 de la série Tiny, diffusés sur *Série Club* en janvier dernier. Frank Castevan, Place St Jean, 82000 Montauban.

Vds Cinéfex 1 et 4, BD «The Crow» tome 1 à 3, Carole Couture, 16 av. de Sarregrave, 04410 Pra.

Vds séries livres SF/fantastique (*Dune, «Le seigneur des anneaux»...*). Liste contre 2 timbres à Emmanuel Guest, 2 rue Chanel, 38360 Corenève.

Vds VHS PAL, séries B et Z, thrillers sexy... Liste sur demande à Joel Rideal, 23 av. de l'Eperee, 91700 Ste Genevieve des Bois.

Vds 70 F pièce comptes affiche US collector de **L'Armée des 12 Singes**, livrée dans tube protecteur. Sylvain Dorn, 7 bis rue de l'Aspirant Dargent, 91300 Lavallois-Perret. *(7 Aspirant Dargent, il aurait pas vu cousin surgir des fois ?)*

Rech. collaborateurs pour la création d'un fanzine de cinéma. Philippe Antonio, 39570 Quintigny.

Ach. *M.M.* 28. David au 03 29 35 38 73.

Ach. VHS des **Freblos**. Cyril Trouvaux, 22 rue Pasteur, 38180 Seyssins.

Vds VHS de films rares, livres, affiches, BD... Catalogue contre 3 timbres à Jérôme Pottier, 180 rue du Maréchal Leclerc, 86000 Poet l'Evêque.

Vds archives poster **Star Wars**, ainsi que toutes les nouveautés US. Michael Winey, 62 rue Pierre Taillet, 7603 Bunnecraye, Belgique.

Vds, éch. tradings cards sur films, séries, illustrateurs et érotiques. Liste contre enveloppe timbrée à Martial Mignat, 39 square Michel Chasles, 77200 Le Mée-sur-Seine.

Collectionneur propose les classiques du cinéma SF/fantastique des années 20 à 70, ainsi que les séries et le film *Cowboy Monsters*. Liste contre 20 F en timbres à Thierry Ladreau, 51 rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 Paris.

Rech. VHS originales de **Frères de Sang 3** et **2**, **Critters 2**, **House 3**, **Freddy 4**, **Amityville 4**, **Sunny Boy**, **Elmer**, **Frankenhooker**... Emmanuel au 02 31 62 62 56.

Vds VHS de **L'Invasion Vient de Mars**, **Action Mutante**, **Invasion Los Angeles** et **Mort sur le Gril** (60 F pièce) + **Bernie et Une Nuit en Enfer** (70 F). Rech. tout doc sur Tobe Hooper. Stéphane Pommier, 3 impasse des Tamaris, 13015 Marseille.

Vds nbreux livres *Rêve Art, Génération* 50 ex. BD petit format années 50 (*Tarzan, Audax, Spartacus, Arabo...*). Liste sur demande à Daniel Demarez, 54 rue Fort Malvan, 7012 Jemappes, Belgique.

Vds, éch. 800 VHS de films et séries SF/fantastique (1930-1970). Liste contre 4,50 F en timbres à Emmanuel Tabary, 37 rue Adrienne Lecouvreur, 76620 Le Havre.

Vds VHS gore, *HK*, *X-Files Dossier Secret*, photos... Corfy au 03 81 68 73 89.

Vds 150 VHS tous genres (**Darklight**, **The Craft**, **Relic...**) + séries (*X-Files*, *Millenium*, *Americain Gothic...*). Rech. VHS de **Hellraiser 4** et **Le Maître des Illusions**. Franck Myasson, le rue des Prés, 25640 Roulans.

Vds nbreuses revues : *L.F.*, *Starlit*, *Starr*, *Univers 13...* Liste contre 1 timbre à Thibaud Bedrabi, 35 bis rue de la Gare, 59121 Prouvy.

Vds intégrale **Psychose** (1 à 4) + pilote de la série idem + séries rares (**Robinson Suisses**, **Le Riche et le Pauvre**, **La Petite Blanche**, **Dallas Hygiène**)... Christophe au 06 60 20 68 50.

Ch. épisodes de **Hercule** qui apparaît Vena Cizide Lalbertaud, 50 rue du Laboureur, 94320 Thiais-sing.

Vds nbreuses séries en VF : *X-Cic*, *L'Homme Invisible*, *Capitaine Flam*... Benchaba Tajeb, 91 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds VHS des séries **Paris Peuka** (50) Fi et **Cobra** (20) Fi. Cyril Mathieu, 9 rue des Mimosas, 49125 Tierré (*il y aura photo pour les autres numéros, à vous les studios...*).

Vds ou éch. nbreux romans SF/fantastique/policier. Catalogue contre 2 timbres à Emmanuel Brouillet, 50 av. Jean Jaurès, 91300 Athis Mons.

Ch. BO en CD de **Freddy 4** et **Brainscan** + vse correspondant aimant ces deux films et Scream. Wilfried au 04 70 46 07 73.

Rech. VHS de **Dracula contre Frankenstein** (69), **Les Vampires du Dr. Dracula** (66) et **Django Diabolik**. Stéphane au 04 42 63 45 86.

Vds collection complète de raisonnés et l'épisode **Star Wars** (1977-1983). Etat neuf, en boîte. Liste contre enveloppe timbrée à Chris Mochelan, 1 allée des Tuileries, 39600 Villeneuve d'Ascq.

Ach. VHS de **La Lune et le Têtan** et **Jeux Interdits de l'Adolescence**. Martial Mignon, 10 M. lle 2, Appt 12, 99000 Montigny-les-Metz.

Rech. VHS de **L'Esprit de Cain**, **La Septième Prophétie**, **Docteur Bâtrus**, **Vivaire de Sang**, **La Vengeance du Dragon Rouge** et **Frustration** avec Elizabeth Tessier (*Ah arrête pas un peu rigoler sur les bords, toi ? Nous, juste vaguer ? Ah bon, ça va alors...*). Patrick Mille, 9 rue de la Forcherie, 91600 Morsang-sur-Orge.

Christine Simon et Adeline Nesler, Agde

Bravo pour votre revue, mais nous aimerions faire un petit reproche. Pourquoi la disparition de la rubrique *Rayon Laser* ? Celle-ci nous permettait de nous informer sur les éditions spéciales comme **Ré-Animator**, **Une Nuit en Enfer**, **Massacre à la Tronçonneuse**... Peut-être l'actualité laser n'est-elle pas folichonne en ce moment, mais il y a encore des films dont vous n'avez pas parlé, comme **Zombie**, **Maniac**, etc. Quels en sont les suppléments, y-a-t-il des scènes supplémentaires par rapport à la vidéo ?

Mais, pour en revenir à **Massacre à la Tronçonneuse**, j'ai fait l'acquisition de l'édition spéciale d'*Elite* (superbe, d'ailleurs) et je me souviens que dans un très vieux numéro de *Mad Movies* il y avait une interview d'un des membres du comité de censure de l'époque et à la question «parlez-nous de **Massacre**...», cette personne avait répondu que *«la version édulcorée par René Château n'était pas intégrale, que la scène où l'on découpe les corps avait été très allégée»*. Or, sur l'édition *Elite*, parmi les suppléments, rien de tel. Alors s'agit-il d'une erreur de cette personne ou bien ces scènes existent-elles quelque part ?

Et enfin, où peut-on trouver **L'Enfer des Zombies** dans sa version d'origine, car j'ai acheté l'édition de chez *Initial Vidéo* et c'est une arnaque (ah, ça, je vous avais prévenues dans les Flying Jaquette !) ? J'espère que vous voudrez bien répondre à ces quelques questions. Plein de bisous à toute l'équipe, car votre boulot est formidable.

La rubrique Rayon Laser *revient dans ce numéro, interrompu un temps faute d'une actualité suffisante. A l'époque, René Château avait sorti* **Massacre à la Tronçonneuse** *en version intégrale et les quarante minutes supplémentaires de l'édition en laser gravitèrent de toutes évidences au montage par Tobe Hooper lui-même.*

Pour **L'Enfer des Zombies**, *c'est bien triste mais aucune version n'est complète. Seule l'édition en Vo est fidèle, si l'on excepte deux petites secondes manquantes dans la scène de l'échange de bois dans l'œil. Il devrait sortir bientôt en laser dans une version complète, éditée par* Roan Group. J.P.P.

Bruno Mazzocchi, Metz

Chez *Mad*, à la lecture de l'article sur **Fanzy Games** dans votre n° 111, je pense qu'il serait bon de rétablir la rubrique Forum. En effet, comment un réalisateur peut-il autant sous-estimer, voire mépriser le public ? Pour Michael Haneke, la plupart des spectateurs seraient de véritables plantes vertes incapables de discerner la réalité et la fiction... Désolé de le contredire, mais c'est au contraire une minorité des ramollis du cerveau qui se trouvent dans ce cas ! Ainsi, il serait nécessaire d'être un «regardeur professionnel de films» pour savoir reconnaître les codes de la narration, et donc ses limites ? Haneke oublie que ce sont souvent ces mêmes critiques qui prennent les armes de l'obscurantisme contre le cinéma et sa violence inhérente, comme pour en faire une espèce de cancer gangrénant la culture. En fait, Michael Haneke a une vision entière de métro de retard sur son époque ! Qu'il ouvre les yeux et constate que, d'une part, TOUT LE MONDE (y compris les critiques et les réalisateurs) va au cinéma dans le but premier de se divertir (mais c'est peut-être ce que Haneke veut montrer du doigt : la violence comme divertissement) et que, d'autre part, le public des films violents est constitué de cinéphiles habitués à ce genre de film. Par conséquent, ils possèdent une culture cinématographique leur évitant de tomber dans le piège de la crédulité.

En outre, Haneke fait preuve d'une audace déconcertante en ratant l'esthétisme avec lequel John Woo utilise la violence. Bien sûr, c'est légitime de ne pas adhérer à ces choix, de la part d'un spectateur, du moins. Mais pas de la part d'un cinéaste filmant avec complaisance les pires atrocités ! Car Haneke, sous couvert de «flic de la morale», nous pond le seul film où les limites entre fiction et réalité sont délibérément brouillées. Là où Woo, Tarantino ou Argento insistent sur des cadrages extravagants ou des giclures de sang pour souligner de leur mieux l'irréalité de ce qu'ils filment, Haneke oublie toute rigueur, affrant paradoxalement au premier décervelé venu le guide pratique de la violence. La différence entre lui et Woo résume tout et lui donne tort : il filme la violence alors que Woo, lui, la met en scène.

J'espère que cela fera réfléchir d'autres lecteurs. Au fait, j'aimerais que ce soit Marc Toullec qui réponde. Hé, pleure pas, JPP, ça n'a rien de personnel, ta revue est géniale !

Bien que d'accord avec l'essentiel de tes propos, reconnais quand même que ce n'est pas faire de l'élitisme de douter un peu que «la majorité du public possède la culture (et l'ajouterais la distance) pour ne pas tomber dans le piège de la crédulité». Mais enfin, bon...à propos de violence, voici justement NTM (=Nique de Toullec Mère=...) :

Le but de Michael Haneke est de susciter le débat. Objectif atteint. Se poser des questions auxquelles il n'apporte pas forcément de réponses. Il démasque les mécanismes de la violence à l'écran, même le spectateur là où il n'est jamais mené. En fait, il confronte la violence telle qu'elle est dans la réalité (son film) et la violence telle que le spectateur l'espère (la voilà-face des agressés qui ne se produit pas). Une confrontation intéressante qui est aussi au centre de **Scream 2**. *Quand Michael Haneke dit que certains «spectateurs» (il ne dit pas «cinéphiles») confondent réalité et fiction, il ne se trompe pas. Malheureusement.*

En revanche, difficile de le défendre lorsqu'il attaque John Woo dont les propos l'ont sans doute choqué dans sa démarche intellectuelle. M.T.

Arnaud Fabisiak, Paris

Bien le bonjour à toute l'équipe de *Mad* ! C'est la première fois que je vous écris, du moins à cette rubrique. Je suis «Monsieur Titre Mystérieux», mais à mes heures perdues, je me transforme en maquilleur amateur. Et là, je vous livre une de mes dernières œuvres ! Chez moi aussi ça se passe comme ça... Je tiens donc à lancer un appel aux réalisateurs intéressés dans la région Nivernaise. Je souhaite aussi remercier monsieur Leblanc pour la photo, mon modèle et Mickaël Soiselet (le reporter à sa lettre du n° 109 et vous verrez dans quel état il me laisse).

Je vous remercie d'avance, voici mes coordonnées : 77, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris. Longue vie à vous, vous êtes ma Bible...

LE TITRE MYSTERIEUX

Attendez, je la vois, c'est rien, juste une petite molaire au fond. Pas la peine de crier comme ça, quand même. Oh la-la... qu'est-ce qu'il est douillet !

C'est vrai quoi, et puis quand on passe dans le *Titre Mystérieux* la vie est belle. Ceci étant, cela ne nous donne pas l'identité du film dont cette photo (de tournage) est extraite. A vous de trouver le titre et vous recevrez en échange le prochain numéro de *Mad Movies* à domicile.

Seuls deux lecteurs ont reconnu notre précédente photo tirée du **Guerrier de l'Espace** de Lamont Johnson. Il s'agit d'Arnaud Fabisiak, sociétaire perpétuel, et du Luxembourgeois Stéphane Caboche. Bravo à eux.

Vds en un seul lot 3 posters de Frank Frazetta + 3 posters de Richard Corben (grand format) + 11 posters Frazetta et Boris (affichette). Prix : 600 F port compris. Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Vds affichettes, photos, dossiers de presse... Liste contre 2 timbres à Christine Fernandez, BP 51, 13368 Marseille cédex 11.

Ch. VHS originales de **L'Incroyable Hulk** et **Hulk Revient**. Tél. 01 45 28 80 80.

Vds 30 F pièce pris de 300 VHS et 40 F pièce des «making of». Liste contre 1 timbre à Cédric Daries, 29 rue Jules Ferry, 62260 Nœux-les-Mines.

Vds coffret BO en CD de **Star Wars**, état neuf, prix intéressant. Tarek, VHS du **Cauchemar aux Chiottes** de Billy Wilder. Frédéric au 01 46 52 86 16.

Vds VHS de films de Dario Argento, Wes Craven, George Romero, Mario Bava... Liste contre 1 timbre à Frédéric Sosa, 28 rue de Weppres, Appt 16, 59800 Lille.

Vds posters rouleaux de *Starfix*, *E.T.* (tous à petits prix). Albums les 4 Fantastiques (Lug, coll. complète). Bonnet Valérie, BP 128, 01306 Belley Cédex.

Rech. absolument tout duc sur la série des **Alien**. Julien Barcenilla, 26 chemin de Pascre, 33360 Latresne.

Vds 75 F pièce VHS de **Waterworld**, **Stargate** et **Frankenstein** (De Niro). Nicolas Chambonnet, 8 rue Jobin, 69100 Villeurbanne.

Vds sets complets de cartes *X-Files*, + les trois romans. Fins échange contre B.D. Spawn ou des jeux de jeux de rôles Sega Saturn de 5 à 8. Julien Vachal, 24 rue de la Jonquière, 42160 St. Etienne.

Vds Starfix 7 à 35 + HS 1 à 7, *X-F.* 1 à 20 + 47 à 88 et M.M. 15 à 68. Philippe Alvine, 9 Les Les Jardins de Provence, 13410 Lambese.

Le fanzine Mega: Ballet a sorti son 3ème numéro : **Quatermass**, dossier *X-Files* versus *Twin Peaks*... 22 pages, 25 F à Gilles Flaschaker, 02 rue Armand, 78100 St-Germain-en-Laye.

Rech. CD, K7 audio, 33t, VHS et bobert sur Jon Bon Jovi (selon bien disponible ?), ainsi que l'album d'Alice Cooper «Poison». Valérie Deymard, 10 rue St Gorgon, 57710 Amnetz.

Rech. tout sur Uma Thurman, **The Crow**, John Woo, Tarantino et Oliver Stone. Ch. aussi affiches de films 120x160. Pascal Aymoz, BP 10, 19ème Ayent, Suisse.

Vds *Robot Cl* épuisés), le *Dossier 9* en anglais et nombreux autres collectibles *X-Files*. Liste et prix contre un timbre. Ecrire à Mlle Tassé, 25 rue du Père Corentin, 75014 paris.

Ch. coffret intégrale saisons 1 *X-Files* en partait état. Nicolas Chambonnet, 8 rue Jobin, 69100 Villeurbanne.

Rech. tout sur les 4 **Alien**. Rigoureux Weaver et Winona Ryder. Marie-Laure Cabut, 47 chemin de Pellaport, rue Champlain, Bt 3, 31300 Toulouse.

Vds importante collection sur le ciné fantastique : affiches, scénars, photos d'exploitation, revues, livres... Catalogue contre 2 timbres à Patrick Giraud, 67 bis rue Jean de la Fontaine, 78000 Versailles.

Vds mailings cards *X-Files* à l'unité, magnétos *X-Files*, romans... Liste contre 1 timbre à Melle Feingold, 7 allée Travemunde, 94260 Fresnes.

Vds «Basket Video Violence», deux heures montage de tentatives diverses capturées sur caméra. L'ultime «documentaire» pour public averti + séries VHS originales en nom, beaucoup de cassettes. Alain Vidal, 20, rue des Colonnes du Trône, 75012 Paris.

Vds livres cinéma (cartoons, réalisateurs, genres) ainsi que livres divers. Liste sur demande à Jean-Louis Zaccomera, 20 rue Bosquet, 45033 Tarbes.

Vds K7 science-fiction et horreur, années 50/60, plus films introuvables (**Il Vampiro**, **La Nave de los Monstruos**...). Catalogue contre deux timbres. Vidovitch, 34 avenue de la Bourdonnais, 75007 Paris.

Rech. «Le petit livre de Stanley Kubrick» (*SpertOrange*). David Jayet, 39100 Cevry.

Ch. VHS des clips des deux derniers albums de David Bowie + VHS de **Dark Star** et **Les Survivants de l'Infini**. Jean-Paul au 04 76 36 37 66.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- mutante, 16-25 ans, habitant la région nogent en bleu le Seine-et-Marne (elle, *ta vas bien pouvoir la la Corse...*), aimant *M.M.*, *X-Files*, *Dune*, *Friends*, la science-fiction en général, Valerian l'agent spatio-temporel et (*la fin mentionne la suite par courrier, merci ligue*). Ecrire à Laurent Terzeli, 38 impasse des Terres Blanches, 06600 Antibes.

- personnes 16-18 ans, région nîmoise, passionnées de cinéma (maquettes, maquillages, effets spéciaux, acteurs...) pour tourner bénévolement dans un film fantastique. Magic Box, 39 chemin des 3 Piliers, 30340 Nîmes.

- correspondant/e fans de ciné fantastique et de Queen, Jérôme Tournadre, 11 rue du Soc, 77220 Marchemoret.

- correspondant/e/s pour parler de **Scream** et **Scream Again**. Ch. tout doc sur ces deux films. Romain Méchain, 3 av. Gaston Roupnel, 21200 Beaune.

- correspondant/e/s 16-20 ans fans de *X-Files*, **Twin Peaks** et autres séries US. Audrey Herglic, Tilenan, 89500 Villeneuve sur Yonne.

- un maquilleur pour star Metz (pourra-t-il de moins un parachute, quand même...). Bruno au 03 87 62 40 76.

- correspondant/e/s 14-15 ans aimant le ciné fantastique, Nirvana, Metallica et Les Simpsons. Julien Lallier, 17 C Bd Aristide Briand, 77167 Noisiel, 17800 La Rochelle.

- personnes possédant graveur et lecteur MD ainsi que jaquettes des films de la collection *Mad Movies* + rech. **La Maison de la Terreur** et **Ghoulhouse**. Sébastien Filleri, 1 impasse Jean Moulin, 91240 Villeneuve la Garenne.

- jeunes gens passionnés 14-22 ans, région parisie, pour créer un fanzine sur le fantastique. Jean Sebs, 11 allée des Boutons d'Or, 64140 Billère.

- fans de Stanley Kubrick, ainsi que tout amateur du mouvement. Frédéric Fontaine, 26 avenue du Lapin Blanc, 13939 Marseille.

- correspondant/e/s pour échanges d'idées sur l'art en général, dans la perspective de monter une association ou un cercle de correspondance. Jonathan Debeerschieter, 20 rue Cornil, 59250 Halluin.

- correspondant/e/s fans de films d'arts martiaux et de Schwarzenegger. Fabien Prêt, «Servolex», 47360 Lacapelle.

- à jeune dame un film (comme acteur). Tous styles acceptés. J'ai 34 ans, une petite expérience dans la production ?!. Jean-Marc Sanzeni, 66 avenue Paul Santy, 69008 Lyon.

- correspondant/e/s pour Paris pour sorties cinéma. Christian Barendregt, 97 rue du Dr. Bauer, 93400 Saint-Ouen.

- fans de ciné fantastique US des années 70/80 et de gothic, pour éch. de VHS et interviews. David Marchand, 9 quai Cramier, 45250 Briare.

- correspondant/e/s 15 ans fans de **Star Wars**, de films gore et de vampires. Sylvain Mellier, 70, rue des Aigrettes de Waterna, 59700 Marcq-en-Baroeul.

BOUTIQUE HK VIDÉO

PRIX ANNIVERSAIRE : 149 F LES ANCIENS TITRES !

HK VIDEO

NOUVEAUTÉS

Et bientôt : Claws of Steel, Le Syndicat du Crime 3, Evil Cult, Saviour of the Soul, Heroic Trio, Drunken Master 2...

Toutes les cassettes sont en version originale sous-titrée, format respecté, master digital.

Collection Jet Lee / 149 Frs la K7

- ☐ n°1/ Le Temple de Shaolin
- ☐ n°2/ Les Arts martiaux du Shaolin
- ☐ n°3/ Les Maîtres du Shaolin
- ☐ n°4/ Born to Defend *

Collection Tsui Hark / 149 Frs la K7

- ☐ n°1/ Zu - Les Guerriers de la montagne magique
- ☐ n°2/ Folie Dragons
- ☐ n°3/ Le Bureau des dragons
- ☐ n°4/ The Lovers
- ☐ n°5/ Green Snake
- ☐ n°6/ Dr Wong et les pirates
- ☐ n°7/ The Blade *
- ☐ n°8/ Dans le vent des temps
- ☐ n°9/ Butterfly Murders
- ☐ n°10/ L'Auberge du Dragon
- ☐ n°11/ Histoires de cannibales *
- ☐ n°12/ Le Temple du Lotus Rouge
- ☐ n°13/ Il était une fois en Chine (179 Frs) ■
- ☐ n°14/ La Secte du Lotus Blanc (179 Frs) ■

Collection Iqbo Wan / 149 Frs la K7

- ☐ n°1/ The Killer*
- ☐ n°2/ Le Syndicat du crime 1 *
- ☐ n°3/ Le Syndicat du crime 2 *

Collection Kaiju / 199 Frs la K7

- ☐ n°1/ Godzilla
- ☐ n°2/ Invasion Planète X
- ☐ n°3/ Les Envahisseurs attaquent
- ☐ n°4/ Le Fils de Godzilla
- ☐ n°5/ Le Retour de Godzilla
- ☐ n°6/ Godzilla contre Mothra
- ☐ n°7/ Godzilla contre Gigan
- ☐ n°8/ Mechagodzilla contre attaque
- ☐ n°9/ La Revanche de King Kong

Collection Polar / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Crime Story
- ☐ n°2/ The Big Heat *
- ☐ n°3/ Final Option
- ☐ n°4/ Shanghai Grand *
- ☐ n°5/ Life Line ●

Collection Samouraï / 149 Frs la K7

- ☐ n°1/ Shogun's Shadow *

Collection Takeshi Kitano / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Sonatine *
- ☐ n°2/ Kids Return
- ☐ n°3/ Violent Cop *

Collection Super Héros / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Black Mask
- ☐ n°2/ Dr Wai ●

Collection Jackie Chan / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Drunken Master
- ☐ n°2/ Eagle's Shadow

Collection Anime / 149 Frs la K7

- ☐ n°1/ [illegible]

* Réservé à une public adulte averti
● Sortie courant avril
■ Sortie courant mai

BON DE COMMANDE (à renvoyer au photocopier)

Je désire recevoir les vidéocassettes (VHS-SECAM) cochées ci-dessus

Frais de port : ☐ 1 cassette / 30 Frs ☐ 2 cassettes / 30 Frs ☐ A partir de 3 cassettes / Port gratuit

Ci-joint mon règlement de _____ Frs
Paiement par chèque bancaire à l'ordre de SEVEN SEPT - 1 Rue Lord Byron - 75008 Paris
Tél : 01 45 63 05 67 - Fax : 01 56 59 23 35 (Etranger : nous consulter)

Paiement carte bleue n° _____
Date d'expiration _____
○ Visa ○ Mastercard ○ Eurocard

Commande traitée sous 15 jours, sauf pour les titres à paraître.

Nom / Prénom
Adresse
Code Postal / Ville
Téléphone
Signature

Ciné Fantastique MAD MOVIES

LE RETOUR DE FREDDY
(ET SES AMIS...)

TF1 VIDEO

8 NOUVELLES RÉFÉRENCES RÉALISÉES PAR : SAM RAIMI, MARIO BAVA, WES CRAVEN, BRIAN YUZNA, DON TAYLOR, GEORGE A. ROMERO ETC...